CARLYLE

LES GRANDS ÉCRIVAINS ÉTRANGERS

Louis CAZAMIAN

CARLYLE

PARIS
BLOUD & Cie, ÉDITEURS
7, PLACE St-SULPICE; 1 ET 3, RUE FÉROU; 6, RUE DU CANIVET

1913

AVANT-PROPOS

L'œuvre de Carlyle est si vaste et si diverse, sa vie est à la fois si connue et si difficile à connaître, que résumer l'une et l'autre en un court espace est un labeur dangereux, peut-être vain. L'une soulève des problèmes délicats d'influences, et sa masse est rebelle à un exposé simplifié ; sur l'autre s'acharne, depuis trente ans, une âpre controverse. L'étude qui suit les touche toutes deux sans essayer de les épuiser ; donnant la première place à la doctrine, elle voudrait cependant ne pas en séparer l'homme ; sa seule ambition serait de tracer une esquisse acceptable, et de suppléer, dans la mesure du possible, à l'abondance et la précision du détail par l'ordonnance explicative des lignes.

On a beaucoup écrit sur Carlyle, en Angleterre, en Allemagne, et même en France. Dans notre langue, après le brillant chapitre de Taine, on peut rappeler la préface enthousiaste de M. Jean Izoulet ; le volume de M. Barthélemy, la thèse de M. Gazeau, l'étude sincère de M. Masson (1). Les traductions se multiplient ; de pieux disciples, fidèles au culte du maître, affrontent, pour lui rendre honneur, une tâche redoutable entre toutes ; et si leur réussite n'est pas toujours entière, elle est toujours honorable. C'est le malheur de Carlyle de ne pouvoir être traduit ; c'est son bonheur que de n'avoir jamais tenté de traducteurs vulgaires.

(1) Voir la note bibliographique, à la fin de l'ouvrage.

Si l'on regarde le mouvement plus large de la critique, il semble bien que les problèmes se concentrent en ce moment autour de deux points vifs. L'un est d'ordre historique et théorique : la question de l'influence allemande ; l'autre de nature biographique : le partage des responsabilités morales, dans les froissements de leur vie commune, entre Jane Welsh et son mari ; irritante énigme, que Froude nous a léguée. Sur le premier sujet, il n'a point paru possible d'apporter ici de précisions nouvelles ; la recherche demeure ouverte, comme en témoignent, après les études de Streuli, Krœger et Vaughan, les renseignements donnés ou promis par M. Carré sur le rôle de Crabb Robinson. On s'est attaché seulement à embrasser d'un coup d'œil tout le champ de cette influence, à en suivre certains contre-coups dans les régions éloignées de l'imagination elle-même. Quant au débat qui se poursuit autour de la vie privée de Carlyle, on a essayé de s'abstraire, pour arriver à une justice moyenne, des opinions extrêmes dans un sens et dans l'autre. S'il est établi que Froude a succombé aux plus étonnantes légèretés de conscience, son œuvre reste en grande partie solide, indispensable ; et parmi les vengeurs qui se sont levés pour défendre la mémoire de Carlyle, plusieurs ont peut-être aussi dépassé le but ; ils ont apporté l'esprit du « hero-worship » là où une erreur de méthode appelait simplement une méthode meilleure. Cette étude s'efforce à donner de faits pénibles, et qu'on n'a plus le droit d'ignorer ni de nier, une interprétation nuancée et mesurée ; ne pouvant reprendre le procès sur nouveaux frais, elle a voulu du moins tirer tout le parti possible de la dernière pièce importante qui y ait été versée : les « *Lettres d'amour* » de Jane Welsh et Thomas Carlyle. Examinée de près, cette correspondance corrige par avance certaines exagérations ; mais elle éclaire, et par-là même confirme, certains faits.

Toutefois, c'est à la pensée de Carlyle qu'il a paru préférable de s'attacher avant tout. Il n'est peut-être pas

inutile, après tant de travaux autorisés, d'en entreprendre une étude et une interprétation d'ensemble. Par ses caractères, ses procédés intuitifs, ses démarches brusques et spontanées, son mépris de l'ordre logique et cohérent, la forme discontinue, fragmentaire sous laquelle elle s'est exprimée, enfin par ses retours incessants sur les mêmes thèmes, elle rend particulièrement ardue la tâche de la résumer en l'organisant. Il a semblé possible de suivre, pour le faire, la chronologie des œuvres ; mais on a cherché à marquer, par l'attention qu'on a donnée à « *Sartor Resartus* », la signification unique de ce livre, le plus riche de tous, où dorment en germe celles même des idées qui ne sont point encore développées ; il forme ainsi le couronnement naturel de la première partie, où est racontée la formation morale et intellectuelle de Carlyle. Une seconde partie étudie le plein épanouissement de la doctrine, et son application aux faits historiques ou sociaux. La troisième démêle, dans les derniers écrits, l'affirmation obstinée des mêmes certitudes, plus âpres ou plus assurées. Groupant ainsi la vie, comme l'œuvre de Carlyle, autour de trois centres, on n'a pu éviter ce qu'entraîne d'artificiel tout classement ; du moins a-t-on essayé de réunir entre elles ces trois parties, de montrer le mouvement intérieur qui les fait sortir l'une de l'autre. D'une façon générale, on a cherché dans la personnalité de Carlyle, centre vivant de sa doctrine, les clartés nécessaires pour en saisir l'origine, la croissance, l'unité et le sens le plus profond. Si on espère n'avoir négligé aucun élément essentiel d'un sujet si vaste, on a dû glisser sur une foule de points qui eussent mérité l'examen. L'étude des œuvres secondaires est très loin d'être complète ; les écrits de circonstance, où Carlyle a mis beaucoup de lui-même, ne sont examinés que dans la mesure où ils peuvent servir à dessiner les lignes maîtresses de sa pensée.

Plusieurs de ceux qui ont parlé de Carlyle en France, ont cru devoir le faire en un style véhément, voire frené-

tique. Peut-être l'adaptation du ton au sujet n'est-elle pas à ce point nécessaire. Au contraire, on pourrait dire qu'une exposition lucide, et, si possible, ordonnée, de la doctrine du prophète, est pour elle une épreuve utile en même temps qu'un éclaircissement. La lumière n'a jamais nui aux idées justes ; elle n'est pas le signe de leur fatigue, mais la seule marque certaine de leur vérité. Celle qui baigne les vues les plus hautes est subtile et fine comme sur les cimes ; mais elle reste la lumière, et n'est point l'obscurité. Toute chargée de vigueur instinctive, la pensée de Carlyle a fait la théorie de sa force et de ses limites ; elle a érigé l'inconscience en vertu, et raillé les esprits gouvernés par le besoin de clarté parfaite. Elle se préparait, par là-même, une singulière fortune ; et son influence, que tant de courants ont entretenue ou grossie, se gonfle aujourd'hui des eaux que lui apporte le mouvement contemporain d'hostilité contre l'intelligence. Si d'ailleurs cette pensée paraît annoncer toutes les thèses dont s'enorgueillit, en ce moment, le mysticisme de la vie et la théorie pragmatiste de la connaissance, elle les doit elle-même, pour l'essentiel, à la philosophie de l'Allemagne ; le seul élément propre qu'elle y ajoute est l'originalité d'un tempérament, l'assurance d'une énergie vitale assez forte pour se sentir et se poser, sans réserves, comme la racine et la fin des choses humaines. De l'idéalisme allemand, Carlyle a fait, en lui imposant le moule robuste de son volontarisme puritain, une doctrine de l'action, souveraine du cœur et de la raison. Mais pas plus chez lui que chez ses disciples, l'affirmation pure de la vie et de ses lois n'a été moralement féconde ; ses initiatives créatrices, elles ont consisté à enchaîner d'une évidence nouvelle les termes de rapports mal dégagés encore, ou à préciser des valeurs en les comparant aux données avant lui admises ; la nécessité de penser et de parler selon les formes éprouvées où se rencontrent et communient les aspirations des âmes vers la vérité, et en dehors des-

quelles il n'est que vains caprices ou préférences indémontrables, a contenu, dirigé, fortifié les élans impulsifs de son impatient génie.

Ce n'est pas servir le prophète que de prophétiser à son sujet ; ce n'est pas le trahir, ni dénaturer le meilleur de sa pensée, que de faire effort pour la traduire dans la langue calme et naïvement intellectualiste du sens commun. Cette langue fut celle de Carlyle dans ses premières œuvres ; elle resta, toute sa vie, celle de ses lettres ; le style illuminé, violent qui devint, avec « *Sartor* », l'instrument de son expression littéraire, ne fait pas corps avec l'idée au point d'en être inséparable. Tout entier sous l'empire de l'imagination et de la sensibilité, il en révèle l'ardeur passionnée, et n'apporte à l'intelligence qu'une puissance impérieuse d'autorité ou de suggestion. Admirable création d'art et de poésie, il mériterait par lui-même une étude, dont le plan et l'objet de ce livre n'ont permis qu'une sommaire ébauche.

LIVRE PREMIER

La Formation de la Doctrine

CHAPITRE PREMIER

LA JEUNESSE ET LA CRISE MORALE

La personnalité de Carlyle se dessine, à l'horizon de la pensée qui va vers elle, comme celle d'un révolté, orgueilleux et solitaire ; et lorsque notre regard s'éloigne de sa grande figure, elle se fixe dans la perspective même où elle nous était apparue d'abord : prophète irrité, il domine pour l'avenir un siècle que son geste dénonce. Mais son génie violent est uni à la terre par toutes les racines de la race, de la famille, de la religion ; pas plus qu'aucune autre existence, il n'est affranchi de ces formes souveraines, le temps et l'espace, dont le mystère tyrannique hanta son imagination frissonnante. La forte empreinte de l'Ecosse puritaine fournit, sinon tous les traits, du moins le relief et le modelé de son être moral. Son enfance, le foyer qui l'abrita, les mœurs domestiques simples et graves, les caractères de ses parents, si fermes et individuels, si typiques par leur humanité moyenne, l'atmosphère même de la vie au village natal, telles sont les premières et les plus fortes influences qui aient donné à son âme ses plis les plus profonds ; on ne dira jamais assez qu'appartenant à un peuple stable, à une organisation sociale dont la tradition était le principe, il a grandi

dans le sens même de la volonté collective avant de s'opposer à elle ; et que l'énergie de sa prédication, la trempe de sa pensée, il les doit à de silencieuses et lointaines décisions de race qu'il continua en les dépassant.

Il naquit le 4 décembre 1795, à Ecclefechan, village des « Borders », cette région frontière où l'âpre rivalité de l'Angleterre et de l'Ecosse avait façonné depuis le moyen âge une population plus farouche, plus résistante qu'ailleurs. Sa mère, Margaret Aitken, seconde femme de James Carlyle, maître maçon, lui donna, outre leur aîné, Thomas, trois fils et cinq filles. Femme au cœur droit et pieux, elle concentra sur les siens une affection clairvoyante et ardente ; elle adoucit l'autorité toute biblique d'un père en qui la culture religieuse avait nourri les fortes vertus sans assez les baigner de tendresse. Elle devina la destinée de son premier-né ; elle eut foi en son génie, et son amour le soutint dans les épreuves de sa longue et difficile jeunesse ; elle fut pour lui, tant qu'elle vécut, la confidente préférée de ses espérances et de ses tristesses ; et si une autre femme eut le meilleur de sa pensée, peut-être eut-elle l'effusion la plus vraie, la plus spontanée de son cœur.

Pour comprendre l'enfance de Carlyle, il faut se représenter la vie simple, frugale bien qu'aisée, d'un foyer rustique et gouverné par la sérieuse discipline puritaine ; un bourg aux maisons grises, semées le long de la route ; un paysage agreste et vert, des collines et de clairs ruisseaux ; ces lignes du sol de la basse Ecosse, médiocres en elles-mêmes et sans le caractère vigoureux, la riche et saisissante originalité des terres hautes ; mais relevées déjà d'un accent de noblesse, et par leur charme sévère capables d'attacher à jamais des âmes. La nature d'ailleurs avait favorisé le berceau de Carlyle : à quelque distance du village natal, ses yeux pouvaient découvrir le golfe de Solway, et les monts lointains du pays des lacs ; vision délicate et vaste, dont son rude génie a senti la douceur de rêve.

Ecclefechan est situé sur la route directe qui, d'Angleterre, conduit vers l'ouest de l'Ecosse. En cette région morcelée, où chaque district a son type, le village participe de la physionomie propre de l'Annandale (vallée d'Annan). Les mœurs, à la fin du dix-huitième siècle, y étaient encore celles de l'ancien monde. Pacifié depuis l'union politique des deux royaumes, le pays ne s'était pas encore éveillé à une vie nouvelle et plus fiévreuse sous l'aiguillon de l'industrie moderne ; la civilisation y était restée patriarcale ; la famille était l'unité sociale, nécessaire et toute-puissante. La religion, prêchée au foyer comme à l'église, prenait tout l'homme, et formait l'arrière-plan grave, dominateur, inoubliable de la vie. Sous des nuances assez variées — car le pays avait ses fortes têtes, ses âmes tièdes et ses rigoristes — la même foi était, chez presque tous, le principe de la dignité comme de l'obéissance. Carlyle resta uni aux siens par le sentiment de l'étroite communauté originelle ; on a pu dire qu'il se sentit toujours le membre, ou le chef, d'un clan. Il aida ses frères de ses conseils, de son appui, de sa bourse. Avec sa mère, il entretint une affectueuse correspondance ; moins intime, le contact avec son père lui laissa l'inapaisable regret des âmes qui ne se sont point assez tôt livrées. Il faut lire, dans ses « *Souvenirs* », le touchant témoignage qu'il lui a rendu. Sa pensée, dans l'âge mûr, aimait à retourner vers les humbles commencements de sa vie, et ses premiers éducateurs. Les traits si accusés de son caractère et de son œuvre, la doctrine qu'il enseigna, l'accent de sa prédication, tout rappelle en lui la tradition familiale, les instincts héréditaires ; et des suggestions anciennes paraissent avoir conduit à son insu les développements les plus personnels de sa nature jalousement indépendante.

Cette indépendance même, à vrai dire, et l'énergie indomptable qui fut le ressort de sa vie, il les dut aux siens ; la religion de ses parents trempa son âme pour l'action ; l'exemple et l'enseignement de la famille gravèrent au

plus intime de son être la règle et l'impérieux besoin du travail. Si exigeant était chez James Carlyle et son épouse l'instinct de la foi individuelle, qu'ils ne purent accepter le commun pasteur et le commun troupeau; le Calvinisme de l'Eglise Ecossaise ne leur suffit point : ils se joignirent à une société plus stricte de fidèles, les « Burghers » ou « Seceders », et leur zèle se fortifia du sentiment de la dissidence. Le progrès de sa pensée devait éloigner leur fils des croyances précises auxquelles ils s'attachaient eux-mêmes; mais chez lui l'empreinte reçue au foyer paternel ne s'effaça jamais. Ses lettres à sa mère nous révèlent l'étendue, la profondeur de cette influence; tout simplement, écrivant à celle qui a guidé sur la grande Bible ouverte ses yeux d'enfant, il communie avec elle dans l'austère doctrine qui imprègne tout son cœur.

Le monde est le champ clos où Dieu a placé l'homme pour le craindre et le servir; contre les mouvements de la nature et du péché, la volonté doit soutenir un combat de tous les instants; les passions, l'orgueil, l'indolence, sont les pièges de l'ennemi ; la vraie grâce est de trouver la tâche quotidienne ; sur l'immolation de soi-même par l'effort doit se construire jour après jour le triomphe douloureux du salut. La loi d'amour n'a guère de place en cet évangile de pénitence et de lutte ; toute hébraïque et puritaine, la religion des Carlyle s'harmonisait avec leur étroit sentiment de famille ; elle resserrait la parole divine comme la sympathie des créatures. Mais elle donnait à l'âme la résistance admirable et l'élasticité de l'acier. Nulle morsure de la destinée ne peut abattre les cœurs nourris de ce pain des forts. Le malheur au contraire, pour eux, devient le bienfait de la Providence. Sans doute, la chair est lâche, et indiciblement aspire au bonheur; mais le cri de sa faiblesse est honteux et méprisable : il n'est d'autre joie que l'accomplissement obstiné du devoir. Plus tard, l'héritier du nom et de la morale paternelle ne devait pas prêcher une autre règle.

Ainsi la foi religieuse aboutissait à l'action ; elle en

était la souveraine et infaillible sauvegarde ; elle résumait le prodigieux labeur d'intuition et d'expérience psychologique par lequel la race s'était adaptée aux lois mystérieuses du monde invisible ; elle revêtait du prestige de la révélation les conditions d'équilibre et d'efficacité inscrites dans la structure même de l'homme.

Vers l'action aussi tendait l'exemple et l'enseignement de la famille, dans le plan superficiel de la vie pratique et quotidienne ; la même volonté de survivance et d'expansion qui soumettait passionnément la sensibilité des Carlyle aux lois préétablies de l'hygiène morale, se traduisait ici par un appétit robuste de santé physique et de succès. Succès matériel, réussite intellectuelle et littéraire aussi. L'esprit des ancêtres, depuis deux générations, se cherchait et montait vers la lumière d'une expression plus complète et plus haute ; l'œuvre et la doctrine du fils glorieux lui apportèrent à la fois la satisfaction suprême de son désir et la définitive conscience de soi. Le grand-père, né dans la misère, avait connu la faim, les souillures d'une existence sans ordre, les commencements ingrats et pénibles d'un foyer ; le père, laborieux artisan, avait de ses mains construit la maison où naquit sa lignée ; il avait discipliné sa vie, établi sur le terrain ferme de la décence civique, de la considération sociale, une aisance honnête ; en ses dernières années, il monta d'un grade encore, se fit cultivateur et fermier. Parmi ses fils, le troisième, John, le médecin, atteignit une profession libérale, eut même quelque réputation littéraire ; mais d'un sûr pressentiment, tous reconnurent dans l'aîné le chef de la race et l'orgueil du nom. De Thomas Carlyle, ses frères comme sa mère attendirent de grandes choses, et lui-même eut connaissance du sceau qui le marquait. Pauvre, ignoré, malade, il se sentait appelé à une tâche noble ; ses lettres de jeunesse sont pleines du sens obscur et certain de sa vocation mystique ; et toujours il prolongea par la pensée la collaboration silencieuse des morts jusque dans l'édifice éclatant de sa renommée. Mon père, a-t-il écrit,

est le pilier invisible, enfoui, sur lequel je repose...

Fortifié ainsi par le vœu collectif d'une famille, consacré par la foi religieuse, l'instinct de conservation et d'expansion atteignit en lui les limites où l'individualisme héroïque se fond avec l'égoïsme. Sa riche et rugueuse personnalité ne sut ni se plier assez aux exigences de la vie sociale, ni s'ajuster délicatement aux susceptibilités d'un autre être ; avec des trésors de sincère tendresse, il eut les duretés infinies d'un caractère sans le savoir inflexible. Absorbé dans la conquête de soi et la conquête des idées, acharné à s'imposer, il tendit trop son énergie pour pouvoir assez souvent la détendre ; l'énigme et le chagrin de sa vie eurent ainsi leurs origines dans le principe même de sa force et de son triomphe. Appliqué à dompter un tempérament rebelle, à guérir en lui la maladie tenace, les misérables peines du corps, l'énervement de la douleur, il laissa la volonté de santé prendre dans la direction de sa vie une place trop prépondérante. Après les incertitudes, les tourments de sa jeunesse, lorsque l'activité sûre d'elle-même et le durable, bien que relatif, équilibre physique eurent été atteints, si un nuage de tristesse pesa sur sa longue vieillesse glorieuse qui aurait dû être sereine, c'est que la leçon de l'évangile familial avait été par lui trop bien apprise. Il lui fallut payer, à une loi divine ou humaine que sa conscience religieuse n'avait point devinée, la rançon d'un succès trop entier ; son front se courba trop tard devant une Némésis que la sagesse de sa race ne lui avait point enseigné à craindre. Il ne le sut pas assez tôt, les imprudences désintéressées de l'amour sont plus hautes que les prudentes vertus salutaires ; la nature n'a pas attaché de sanction pénale à l'endurcissement efficace du vouloir-vivre, car tout ce qu'elle désire est la vie ; mais le cœur de l'homme a ses lois et ses nécessités gratuites, étrangères aux décrets utilitaires de la nature et de la morale ; et on peut souffrir, si on ne meurt point, de les avoir ignorées.

II

De très bonne heure, Carlyle fut destiné à l'Eglise par l'ambition maternelle. Nulle carrière plus haute ne semblait pouvoir s'ouvrir à sa précoce intelligence. Ses années d'écolier furent remplies par les progrès rapides d'une mémoire tenace, et d'une avide volonté de savoir. Il alla d'abord à l'école du village natal, y apprit les éléments de l'anglais, et grâce aux leçons du pasteur dissident complétant celles du magister, les rudiments du latin. Dans sa onzième année, en 1806, il quitta la maison paternelle pour l' « Académie » ou institution secondaire d'Annan, la petite ville voisine. Il y poursuivit ses études latines, si en grec ses maîtres ne le menèrent guère plus loin que l'alphabet ; mais en mathématiques, où très vite ses aptitudes se révélèrent, il reçut une solide culture. Son caractère se montrait déjà fier, méditatif, solitaire ; d'une gravité au-dessus de son âge, il se mêlait rarement aux jeux de ses camarades. Il souffrit de leur turbulence parfois agressive ; et si différent qu'il fût du rêveur et imaginatif Shelley, à la même époque, il connut quelque chose du même froissement au contact de cruautés enfantines. Un jour enfin, malgré la promesse faite à sa mère, il riposta, et sa force le fit respecter. S'essayant au roman, vingt ans plus tard, il prêta ses propres souvenirs à son héros, Wotton Reinfred ; et la biographie de Teufelsdrœckh, le philosophe de « *Sartor Resartus* », transpose et reproduit sur bien des points ces premières impressions de sa vie. Il avait admiré, derrière l'horizon lointain du pays des lacs, ces couchers de soleil où le futur Professeur voit se dresser sur l'or du ciel les lignes imprécises des monts bleuâtres.

En 1809, comme le voulait la préparation du ministère ecclésiastique, il dit adieu pour plus longtemps à la maison paternelle, et prit à pied le chemin d'Edimbourg, afin d'y suivre les cours de l'Université ; il avait quatorze ans. Au contraire d'Oxford et de Cambridge, les étu-

diants d'Edimbourg ne « résident » pas en collège ; Carlyle eut sa chambrette en ville, et pour aider sa bourse modeste, il reçut, chaque mois, de la famille une caisse de provisions : beurre, œufs, farine d'avoine. Il tint dans cette situation nouvelle toutes les promesses morales de l'écolier ; sérieux, appliqué, il fut irréprochable ; mais sauf en mathématiques, où son professeur l'estima, il ne fit point d'études brillantes. La faute en était partie à son esprit vigoureux mais fruste, partie à un système pédagogique assez défectueux. Si l'on peut trouver quelque exagération satirique dans l'amer portrait déguisé qu'il a tracé de l'Université d'Edimbourg (*Sartor Resartus*), on est autorisé à penser qu'il ne dut pas beaucoup à ses maîtres. Il put entendre les dernières leçons de Dugald Stewart, dont les cours attiraient d'Ecosse et d'Angleterre un nombreux public ; mais ce n'est pas de lui que Carlyle devait recevoir l'illumination et l'initiation philosophiques ; il parla, plus tard, de l'école écossaise avec respect, sans le moindre enthousiasme. En dehors des travaux d'ordre théologique, ses lectures, très variées, furent surtout littéraires.

Il passait dans sa famille les longues vacances d'été, et s'y retrempait après la presque solitude de la grande ville. Il aperçut, mais de loin, sans essayer de s'y mêler, l'active vie intellectuelle de la capitale écossaise, où la jeune *Revue d'Edimbourg* groupait une élite d'essayistes, au talent incisif. Il avait peu d'amis, et son existence demeurait tout intérieure. Il nous a, dans « *Wotton Reinfred* », livré sans le savoir le secret de son isolement : « Un sentiment aigu et pénible de sa propre faiblesse, ajouté à une certaine conscience amère de sa réelle supériorité intrinsèque, le rendait à la fois soupçonneux et méprisant à l'égard des autres ». Il y eut, dans la jeunesse de Carlyle, tous les éléments du romantisme ; c'est parce qu'il l'a porté en lui qu'il a su, non seulement en guérir, mais en dire si clairement le remède.

Sa santé, à cette époque, était encore parfaite. La

forme de son corps et les traits de son visage étaient déjà fixés ; il faut l'imaginer grand et maigre, noueux et fort, avec les joues rosées par l'air vif du pays natal, et déjà cette abondante chevelure brune, broussailleuse, indisciplinée, qui devait former l'un des caractères de sa physionomie.

Au bout de quatre années, Carlyle eut complété le cours minimum de ses études théologiques régulières ; il n'était plus tenu de faire à l'Université que de courtes apparitions annuelles, pour y soutenir, devant ses maîtres, des exercices d'essai. Impatient de ne plus être à la charge de ses parents, il saisit la première occasion de gagner sa vie ; en 1814, il fut agréé comme maître de mathématiques à l' « Académie » d'Annan, son ancienne école. L'année suivante, son père abandonnait le métier de maçon pour celui de fermier ; la famille s'installa à Mainhill, non loin d'Ecclefechan ; Carlyle restait dans le voisinage des siens, et ses visites au foyer ne furent pas moins fréquentes. Sa vie aurait pu être assez heureuse ; il faut attribuer à la vague inquiétude du génie, à l'éveil de sa pensée, non moins qu'à son ambition mal satisfaite, la tristesse diffuse de ces années, que la mélancolie de sa vieillesse devait, dans ses « Souvenirs », assombrir encore.

Une destinée parallèle à la sienne avait pu déjà piquer son émulation, sinon sa jalousie : celle d'un compatriote un peu plus âgé, destiné aussi à l'Eglise : Edward Irving. Brillant élève de l'Académie d'Annan, il avait été salué comme une jeune gloire par ses maîtres et ses condisciples. Carlyle avait trouvé parmi eux la trace récente de ses succès ; il l'avait rencontré à Edimbourg, et leur premier contact avait révélé l'opposition possible de leurs natures. Voici que le hasard accusait leur rivalité. Après avoir enseigné à Haddington, où il eut pour élève Jane Welsh, la future femme de Carlyle, Irving avait été appelé comme maître d'école à Kirkcaldy. Mécontent de ses soins, un groupe de parents organisa une école

rivale; et c'est ainsi qu'en 1816 Carlyle, recommandé par ses professeurs d'Edimbourg et agréé par les familles dissidentes, quitta l'Académie d'Annan pour se trouver en concurrence avec son aîné. Pieux et ardent, éloquent et sincère, mais vain, Irving est comme une image affaiblie, diminuée, de ce qu'aurait pu être Carlyle, si le sort l'eût voulu; avec un talent plus facile, il n'avait pas son génie, ni toute la profondeur de sa conscience. Saisi par l'enthousiasme mystique, il détourna vers les triomphes bruyants, les prédications populaires, les mouvements de foules, les miracles et les exaltations nerveuses, un courant de de cette renaissance religieuse et morale que la pensée de Carlyle alimenta de sources toutes intérieures et spirituelles. Son éphémère éclat, ses malheurs, sa fin précoce, la stérilité de son effort, font avec la lente ascension de son cadet vers une solide renommée, et son action prolongée, grandissante, féconde, le contraste le plus saisissant.

Irving, du moins, s'acquit des titres à la reconnaissance de Carlyle, et à la nôtre ; il se montra chevaleresque, tendit la main à son rival, et devint son meilleur ami. Il lui fut, en mainte occasion, d'une aide précieuse. Malgré le conflit de leurs intérêts, les deux maîtres d'école fraternisèrent en de longues causeries. Quelle qu'ait pu être sur Irving l'influence de Carlyle, il ne changea point sa destinée. L'influence d'Irving sur Carlyle ne fut point négligeable ; plus âgé, d'esprit plus poli, plus habitué au commerce du monde, il tempéra quelque peu la farouche insociabilité de son jeune ami. Carlyle puisa dans sa bibliothèque ; il y trouva l'ouvrage fameux de Gibbon, sur la décadence et la chute de l'empire romain. Le rationalisme critique de cet auteur fut l'un des stimulants qui précipitèrent une résolution déjà sourdement préparée. Un jour qu'il s'était rendu à Edimbourg pour l'un de ses exercices annuels, le professeur qui devait l'entendre était absent ; Carlyle déclara y voir un présage, et ne revint pas. Ainsi se brisa, sans effort apparent, le lien

qui rattachait son avenir à l'Eglise d'Ecosse. La naturelle indépendance de son génie, l'audace de sa pensée mùrissante, lui faisaient craindre d'aliéner sa liberté intellectuelle ; la discipline ecclésiastique, les convictions strictes et littérales que le ministère semblait impliquer, ne répondaient plus à l'état de ses croyances. Carlyle restait imprégné jusqu'aux moelles du Christianisme hébraïque de sa famille ; il donna à sa mère, tant qu'elle vécut, l'impression d'une communauté de foi persistante. Mais de ce jour, sa religion tendit à ne plus être que personnelle.

A cette époque se place un épisode qui a soulevé bien des controverses. Parmi les élèves d'Irving se trouvait une jeune fille de famille honorable et d'esprit distingué, Miss Margaret Gordon. Carlyle la rencontra quelques mois avant son départ de Kirkcaldy. Les textes dont nous disposons permettent d'affirmer qu'entre elle et lui naquit un sentiment tendre ; les circonstances, et l'autorité d'une tante, tutrice de Miss Gordon, les séparèrent : il semble d'ailleurs que Margaret n'avait pas le cœur libre ; ils se dirent adieu. Elle lui écrivit une lettre amicale et noble, d'une rare pénétration morale : avec une fine intuition de son génie et de son caractère, elle lui promettait la gloire, le priait, pour trouver le bonheur, d'adoucir son âpre énergie, et de chercher davantage à se faire aimer... Carlyle devait la revoir à Londres, plus de vingt ans après, mariée, heureuse. Un regret frémit-il dans les lignes discrètes qu'il consacre à son souvenir ? Obsédait-elle encore sa pensée quand son cœur fut plein d'une autre femme ? Est-elle, enfin, l'original de « Blumine », l'héroïne des amours romanesques de Teufelsdrœckh ? Il paraît exagéré de l'affirmer, imprudent de le nier tout à fait. Ce premier attachement ne fut sans doute que superficiel ; éveil de l'imagination juvénile, il disparut sans laisser de traces profondes ; Carlyle amoureux de Jane Welsh lui donna tout son cœur. Cependant Margaret Gordon a pu fournir certains traits

à Blumine ; la conclusion pathétique de son aventure s'harmonisait avec le thème dramatique de « *Sartor* ». D'autre part, on a voulu reconnaître l'image unique de Mrs. Carlyle chez la « Déesse des fleurs ». Sans aller si loin, on peut affirmer que dans la mesure où Carlyle anime d'une passion réelle et vivante les pages parfois ironiques où il raconte les transports de Teufelsdrœckh, c'est dans la réalité présente de son amour pour sa jeune femme qu'il a puisé. Le portrait de son héroïne peut être composite, sans que ses sentiments, en la peignant, aient été partagés.

Ni l'école d'Irving, cependant, ni celle de Carlyle, n'étaient prospères ; on fit bien vite à leur enseignement, et à leur discipline, les mêmes reproches. Lassés de leur métier, et s'encourageant l'un l'autre, les deux amis résolurent de chercher fortune à Edimbourg. Irving y attendrait un emploi ecclésiastique digne de son talent ; Carlyle y étudierait le droit, et donnerait des leçons pour vivre. Ils gagnèrent la capitale en décembre 1818. La profession d'avocat n'avait rien qui pût enthousiasmer Carlyle ; il ne fut pas long à se sentir dépaysé dans l'atmosphère des cours de justice. Mais ses plans venaient d'être bouleversés, son avenir était incertain ; avec l'opiniâtreté de sa nature, il s'obstina. Les années qui s'écoulèrent de 1819 à 1822 furent pour lui une période décisive. Il y connut la souffrance du corps et de l'âme ; son caractère acheva de s'y former, sa pensée y puisa une vigueur nouvelle. Plus profondément encore, une crise morale menaça l'équilibre de tout son être, et reconstruisit sur des bases affermies le solide édifice de ses croyances unies à ses énergies intérieures.

III

Nombreux furent les éléments du cruel malaise qui pesa sur la jeunesse de Carlyle. En premier lieu, le manque d'harmonie entre ses instincts et ses occupations

forcées, l'instabilité de sa vie, créaient pour son sentiment familial comme pour son ambition une douloureuse angoisse. Stoïquement, son père et sa mère avaient accepté sa rupture avec l'Eglise ; ils eurent toujours foi en lui, même au moment le plus sombre de sa destinée. Mais après tant de hautes espérances, quel allait être son avenir ? Il traversa « des jours aigres de vanité blessée ». Le barreau sans doute lui était accessible, malgré les lourdes charges qui en grevaient les approches ; il étudiait avec acharnement, suivait les cours, lisait les juristes. Mais l'esprit du droit écossais, identique à celui du droit anglais, n'était que compromis et routine, bon sens médiocre et sceptique sagesse ; ni une haute pensée créatrice d'ordre, ni la noblesse d'un intransigeant effort de justice, n'élevaient assez ce confus amas de précédents et de traditions pour séduire un cœur fier et une intelligence indépendante. Aussi Carlyle malgré lui s'en détachait-il. Peu à peu, un autre désir, irrésistible celui-là, et où parlait le vœu de sa nature, grandissait en lui : la vocation littéraire. Allait-il y céder ? L'aventure était dangereuse, et l'issue bien aléatoire. Par degrés, il s'engagea sur la pente fatale. Dès 1819, il trouve dans une besogne de librairie un complément de ressources ; sa collaboration est acceptée par l'éditeur de l'*Encyclopédie d'Edimbourg* ; il écrit pour elle, durant cette année et les trois suivantes, une quinzaine d'articles consciencieux et impersonnels. Ces débuts n'étaient point décourageants ; mais ils n'ouvraient qu'une perspective de labeur stérile et ingrat. Une impression confuse d'inadaptation restait la dominante de ses sentiments ; une impression d'inquiétude aussi, qui devait, longtemps, hanter sa vie.

Plus profonde, bien que d'ordre physique, fut la souffrance causée par le surmenage et la maladie. Menant de front ses études de droit, ses lectures, ses travaux littéraires, les leçons de mathématiques d'où il tirait sa subsistance, Carlyle, en 1819, exigea de son organisme

un effort trop grand. Avec son inflexible énergie, il crut pouvoir dompter les protestations du corps ; bien qu'il ne connût point, grâce à sa famille, la faim ni la misère, ses veilles, ses journées trop pleines, la continuelle tension de son esprit, l'anxiété qui le rongeait, compromirent gravement sa santé. Il perdit le sommeil, et devint dyspeptique. Ses crises d'estomac, fréquentes et pénibles, eurent sur son caractère et sa sensibilité l'effet habituel ; il fut atteint de mélancolie. Tel fut le retentissement du mal, que le mot de neurasthénie ne semble point déplacé. Il eut tous les symptômes, l'affaiblissement du ton vital, les obsessions, l'assombrissement du caractère. Il nous montre, dans ses Souvenirs, Irving et ses amis, incrédules, plaisantant sa figure en deuil ; et le souvenir de l'amertume qui l'étreignait alors fait encore monter en lui un flot de tristesse. Déjà l'éducation familiale, l'influence d'une religion austère, la méditation de la mort, avaient façonné son âme pour le chagrin plus que pour la joie ; mais son vigoureux tempérament avait pu réagir, trouver dans l'abondance de ses forces une source de gaieté ; sa première jeunesse avait eu des heures joyeuses. Désormais, il sera la proie des idées noires. Le pli amer, ironique de son esprit en fut accentué pour la vie.

Au centre commun, sinon à l'origine, de tous ces maux, on saisit le trouble de la croyance. La foi religieuse était chez Carlyle inséparable de l'existence même, de la confiance qui la rend possible ; et sa foi était ébranlée. Où s'arrêterait en lui le doute ? Jadis abrité en des régions familières et calmes, il se sentait dériver sous des cieux inconnus. Le besoin de croire luttait avec la raison critique. Déjà il s'était retranché du ministère ; voici qu'il se retranchait du troupeau. Il confessa, un soir inoubliable, à Irving « qu'il ne pensait pas comme lui sur la religion chrétienne, et qu'il était vain pour lui de s'attendre à jamais le faire ». Les lettres de sa mère, cependant, sans heurter de front ses senti-

ments, lui laissaient deviner des regrets qui ajoutaient à ses tortures. Etait-ce le démon qui le tentait, l'orgueil de l'esprit, ou la voix de sa conscience ? Et faudrait-il, de négation en négation, descendre à la condition abhorrée, méprisée, du sceptique ? En regard, l'Eglise offrait une carrière assurée, des honneurs faciles, la paix de l'âme ; bien d'autres, pour y entrer, avaient fait taire des scrupules plus graves. La tentation spirituelle de Carlyle, à proprement parler, fut ce choix même ; mais ici la décision ne lui coûta guère ; plus torturante qu'un pareil sacrifice était la menace d'une ruine intérieure.

Aussi le contre-coup de ces souffrances et de ces agitations d'esprit, dans leur ensemble, fut-il une défaillance de l'énergie vitale elle-même ; une obscure et puissante marée d'angoisse, submergeant l'élan confiant de la vie qui veut vivre, penchée vers l'avenir. Carlyle traversa le désespoir. Comme Dickens, il ne put jamais parler de ces années tragiques sans une poignante pitié de lui-même, une douloureuse crispation du cœur. « Peines passées », écrit-il cinquante ans plus tard ; « oui, mais d'une telle espèce, si vaine, solitaire et lugubre, obscure et chaotique ; dans un décor qui n'était que chaos et fantômes ; triste, obscure et laide comme les rives du Styx et du Phlégéthon, comme un cauchemar, devenu réel ! »

Où allait-il ? Toutes les terreurs étaient permises. Il éprouvait le mal, sous la forme où sa nature pouvait le connaître : la prise des choses et du monde sur l'âme. Derrière l'armure impénétrable de leur foi, les ancêtres avaient pu braver le malheur et le siècle, et tous les pièges de Satan ; sa cuirasse était brisée, et le destin l'avait pris à la gorge ; honteusement, il se débattait sous l'étreinte avilissante. Le romantisme allait-il conquérir cette âme après tant d'autres, l'enivrer des voluptés amères et lâches qu'il tire pour les cœurs blessés de leur blessure même ? Il y avait chez Carlyle trop de force encore, une trop indomptable énergie, pour une telle

destinée ; il se ressaisit. Le vœu profond de son être n'était point de faiblir, mais de lutter et de vaincre. Il fallut, pour réagir, un acte total de volonté, un sursaut de vigueur ; une secousse de tout l'être, opposant aux progrès du mal une négation passionnée. Comme on pouvait s'y attendre, cette violente révulsion morale prit chez Carlyle une forme religieuse.

Son génie dramatique a fixé, en trois « moments » successifs, les étapes de la crise. Tous ses lecteurs connaissent le cycle mystique que parcourt, dans « *Sartor Resartus* », le développement d'une âme ; et nous savons que l'expérience de Teufelsdrœckh a été la sienne propre. Le « non éternel », le « centre d'indifférence », « l'éternel oui », ces trois phases résument en termes saisissants le progrès qui mène les cœurs victorieux du désespoir morbide à la paix et à la joie. Elles contiennent la formule d'une guérison, d'application universelle, valable en particulier pour ce mal moderne qu'est le pessimisme romantique. Mais Carlyle y a condensé, simplifié l'histoire réelle de sa pensée. La seconde et la troisième phase n'appartiennent pas, en fait, à la période critique ; elles prolongent et achèvent le dénouement. Il est difficile de leur trouver, dans sa biographie, des correspondances exactes, et en quelque sorte de les localiser. Elles couvrent d'un nom unique des transitions, de nombreux degrés ; il ne les a point vécues en un jour. Au contraire, le « non éternel » est l'étape essentielle, d'où les autres découlent. Il répond, en outre, à un épisode précis de sa vie. Aussi convient-il de s'y arrêter un instant.

Les religions ont utilisé à leur profit ces phénomènes exceptionnels du monde intérieur, que l'on pourrait comparer à des révolutions brusques, ou des renversements d'équilibre. Elles y voient une source féconde et mystique de progrès spirituels. Les observations de la psychologie normale, on le sait, justifient dans une large mesure cette doctrine, si elles tendent à priver les faits

constatés de leur caractère surnaturel. L'être humain façonné par la nature, l'hérédité et l'éducation ne se trouve pas, le plus souvent, à l'âge où il aborde le monde, en équilibre stable avec lui-même ni avec les choses ; de nouvelles adaptations sont nécessaires, dont l'impulsion directrice est fournie par les énergies instinctives de la subconscience. L'adolescent, élevé dans une atmosphère artificielle, n'est point capable de vie sociale ; ou ses diverses tendances, inharmoniques entre elles, créent des conflits dangereux pour lui dans la lutte de l'existence. Aussi une transformation est-elle presque toujours sourdement appelée. Chez la plupart, une série d'ajustements graduels créent l'organisation définitive de la personne et du caractère. Chez d'autres, l'individualité est trop faible ou trop instable, et l'unification ne se fait jamais. Chez d'autres enfin, la secousse est brusque, accompagnée d'un trouble violent, d'angoisse ou d'ivresse, et produit l'impression d'une illumination subite et mystérieuse. En quelques instants, comme par une dissolution et une cristallisation immédiates, les éléments du moi se dissocient et se recombinent. L'ordre ainsi réalisé, parfois éphémère, est parfois indestructible ; certains tempéraments changent du tout au tout, certaines passions maîtresses sont annihilées, d'autres apparaissent ; et si durable, si cohérente est la nouvelle constitution de l'être, qu'elle semble comme préformée ; l'on dit alors qu'on s'ignorait soi-même, et qu'on s'est trouvé. Le catholicisme parle en ce cas des effets de la grâce ; le protestantisme érige volontiers en loi de la vie morale cette « seconde naissance » ; on sait le rôle joué, chez les sectes dissidentes, par la « conviction du péché » et la « conversion ». On comprend, enfin, que ces phénomènes, dont le mécanisme est loin d'être éclairci, ne soient plus nécessairement transcendants aux yeux du psychologue. Pour lui, ils n'apportent point à l'âme d'énergies inconnues, mais font passer à l'acte celles qu'elle contenait en puissance.

Tel est, probablement, le cas de Carlyle. Chez lui d'ailleurs, le moment suprême de la crise ne se donne point comme un renouvellement de l'être ; sa seconde naissance ne fait que confirmer la première. C'est une adaptation négative, une réaction contre le monde et contre soi-même, au nom d'un moi plus profond, qui s'affirme en s'opposant. L'ordre stable qui en sortit, ou dont les assises y furent posées, emprunta ses matériaux aux croyances anciennes de l'âme. La foi morale à laquelle il aboutit, Carlyle la portait déjà en lui. — Néanmoins le « non éternel » fut un sursaut brusque, un « baptême de feu ». Sa volonté de vivre s'y dressa, révoltée, contre le mal qui rongeait sa vie, et triompha de la souffrance en la niant. Du point de vue religieux où il se place, et en d'autres termes, son âme purifiée par le désintéressement suprême et le sacrifice de soi, et s'unissant à la protestation de l'humanité régénérée contre l'esprit de négation éternelle, détruisit sur elle-même l'empire du Malin en refusant passionnément de le reconnaître. « L'Eternelle Négation avait dit : « Vois, tu es orphelin, abandonné, et l'Univers est à moi » (au Démon) ; à quoi répondit alors mon être tout entier : « Moi, du moins, ne suis point à toi, mais libre, et pour jamais je te hais ! »

Rien n'égale en intensité tragique cette page de « *Sartor Resartus* ». Sous le déguisement de son héros Tenfelsdrœckh, Carlyle a décrit au vif les angoisses de sa jeunesse dans la « vallée de l'ombre de la mort » ; son agonie amère, ruine de la croyance, de l'espoir et de la joie : « Mon cœur, que ne visitait plus aucune goutte de la rosée céleste, se consumait sourdement d'un feu lent et sulfureux... Je vivais sous le coup d'une crainte continue, vague, énervante ; tremblant, pusillanime, appréhendant je ne savais quoi..., comme si les Cieux et la Terre n'étaient que les mâchoires infinies d'un monstre dévorant, entre lesquelles j'attendais, palpitant, d'être dévoré ». Un jour, enfin, jour brûlant de

canicule, le Voyageur suivait, à Paris, la rue Saint-Thomas-de-l'Enfer, « quand, tout à coup, il s'éleva une pensée en moi, et je me demandai : « De quoi donc as-tu peur ? Pourquoi, comme un lâche, es-tu toujours à crier et à geindre, la peur au ventre, et tout tremblant ? Méprisable bipède ! Quel est au total le pis que tu puisses attendre ? La mort ? Soit, la mort ; et, dis encore, les tourments de l'Enfer, et tout ce que le Démon et l'Homme ont la possibilité, le désir ou la force de faire contre toi ! N'as-tu pas un cœur, ne peux-tu souffrir tout ; et, comme un enfant de liberté, bien qu'abandonné du Ciel, fouler l'Enfer lui-même sous tes pieds quand il te consume ? Qu'il vienne, donc ; je veux l'affronter et le défier ! » Et tandis que je pensais ainsi, comme un torrent de feu se précipita sur toute mon âme, et je secouai la crainte vile loin de moi pour jamais. J'étais fort, d'une force inconnue ; esprit, presque Dieu. De ce jour, l'humeur de mon âme souffrante fut changée : ce ne fut plus la crainte ni le chagrin pleurnicheur, mais l'indignation et le défi farouche aux yeux de flamme ».

Telle est la fiction ; elle s'écarte fort peu de la réalité. Au lieu de Paris, il faut lire Edimbourg, et Leith Walk au lieu de la rue Saint-Thomas-de-l'Enfer. La date de l'incident semble pouvoir être fixée avec vraisemblance à l'été de 1822 — en juillet ou au commencement d'août. Carlyle traversa, vers cette époque, une période prolongée d'insomnie complète. De Moray Street, où il logeait, il empruntait chaque jour Leith Walk pour aller se baigner dans l'estuaire du Forth. Parmi les circonstances du moment, il faut mentionner que la première rencontre entre Carlyle et Miss Welsh avait eu lieu au mois de mai 1821 ; il s'était épris d'elle, et les deux jeunes gens entretenaient une active correspondance. Traversée d'incidents et d'orages, la passion stimulait en lui les forces morales, tout en rendant plus poignant le sentiment de son infortune ; elle a sans doute contribué à éveiller la brusque marée d'énergie désespérée qui monta de son

inconscient. On a proposé aussi une explication plus physiologique ; le « non éternel » aurait coïncidé avec une détente de la maladie d'estomac dont souffrait Carlyle. Il est très probable que la volonté de guérison physique eut sa part dans la révolte de tout son être ; sa santé devait, à la longue, y trouver son avantage, et le corps, tout comme l'âme, bénéficia de cette victoire. Mais il connut encore bien des souffrances, bien des rechutes, et l'on ne constate à ce moment précis aucune amélioration marquée. L'hypothèse est simpliste et paraît gratuite.

Le « non éternel » était la négation d'une négation ; il niait le Démon, l'esprit d'incroyance et de mensonge ; il contenait donc une affirmation en puissance. L'âme acceptait le pire, et se libérait des chaînes enchantées de la peur ; renonçant au désir obstiné du bonheur, elle s'immolait elle-même ; et dès lors, elle échappait aux prises du mal, trouvant dans son désespoir une étrange paix. Aussi le passage à travers le « centre d'indifférence » n'est-il qu'une transition où le « oui éternel » déjà s'annonce. On examinera plus loin, en étudiant « *Sartor* », le contenu de ces symboles, et l'on cherchera quelles réalités leur répondent dans la biographie de Carlyle. Mais la période préliminaire de sa formation morale s'arrête au moment où nous sommes ; la première étape de sa crise a décidé son avenir. La volonté en lui s'est affirmée comme une force autonome et pure, supérieure à toute force contraire ; elle aura maintenant le loisir de se chercher une matière, et la trouvera dans les instincts, les besoins, les habitudes du tempérament héréditaire. Remise en harmonie avec des croyances positives et suffisantes, elle pourra réorganiser un faisceau de tendances directrices, et déterminer le but de cette vie qu'elle a rendue possible. Le « non éternel » est en quelque sorte un coup d'état de l'énergie vitale, dirigé contre tous les éléments morbides de l'âme, contre la sensibilité égoïste qui souffre et s'inquiète, et contre

la raison impuissante qui doute et qui tue. Il est la traduction philosophique de l'ascétisme chrétien, ou plutôt du primat puritain de la volonté sur l'intelligence. Il paraît atteindre aux régions les plus sublimes du stoïcisme, accepter froidement l'idée de la mort et de la damnation ; mais si une essence héroïque et désintéressée imprègne cette décision suprême de la conscience, elle n'est qu'un arôme délicat, volatile, bien vite évaporé. Dans le sentiment qu'à la longue en a eu Carlyle, dans la logique de sa pensée et de sa vie, ce défi du désespoir humain aux menaces éternelles de la destinée est la violente affirmation d'une volonté personnelle qui se cherche, et qui se fonde sur les ruines de tout le reste. Les années qu'a vécues Carlyle de 1822 à 1825, au moment où il fit la conquête de sa fiancée, sont les plus généreuses et les plus nobles qu'il ait connues ; avec la cristallisation de ses croyances viendra le resserrement du cœur, et l'égoïsme de la certitude. Replacée brusquement dans le sens même de son développement normal, sa personnalité puisera dans « l'annihilation d'elle-même » un pouvoir supérieur de résistance et d'expansion. Déjà le courage est revenu par l'oubli du péril ; la joie n'est pas loin.

Cependant l'énergie déployée, et dont la source soudainement jaillie ne tarira plus, fécondera toutes les puissances de l'âme, et le génie croîtra, fleur merveilleuse, au contact de ses eaux bienfaisantes. Désormais, la vie de Carlyle comme sa doctrine sont faites, pour tout ce qui touche l'ardeur centrale, le principe, la direction de l'effort et de la croyance. Quant à la substance de sa pensée, déjà largement impliquée dans son tempérament intellectuel, elle lui sera fournie, pour le reste, par l'influence de l'Allemagne.

CHAPITRE II

L'INFLUENCE ALLEMANDE

Carlyle avait appris le français dès sa première jeunesse. Chez Irving, à Kirkcaldy, en 1816, il lut « quantité de classiques français dans la petite collection Didot ». Parmi les articles qu'il rédigea pour l'Encyclopédie écossaise, figurent des notices sur Montaigne et Montesquieu, Necker et Pascal. En 1819, il lut d'Alembert, qu'il cite avec éloge. En janvier 1820, il essaya vainement de faire accepter par la *Revue d'Edimbourg* des remarques sur la théorie de la gravitation émise par le savant Pictet, de Genève. En 1822, il traduisit un ouvrage sur la géométrie du mathématicien Legendre. S'il parlait mal et difficilement notre langue, comme il put le constater lors de son voyage à Paris, en 1824, son imagination était déjà vivement frappée par les souvenirs de la Révolution, et c'est avec une ardente curiosité qu'il visita le théâtre de ses grandes scènes. Avant même qu'il entreprît d'en écrire l'histoire, parmi ses essais de jeunesse, on trouve des études sur Voltaire (1829) et Diderot (1833). Quel que soit le bilan réel de ses lectures, on peut dire que sa culture française fut assez étendue. Nos classiques ne paraissent pas avoir éveillé

son enthousiasme ; mais directement, ou à travers leurs émules anglais et écossais, il fut touché par l'esprit des Encyclopédistes. Notre XVIIIe siècle eut sa part dans la phase critique de sa vie intellectuelle ; Hume et Gibbon ne furent point seuls responsables de l'évolution intérieure qui l'éloigna du Christianisme dogmatique. Une influence mal éclaircie et de sens analogue, bien qu'en elle-même fort différente, peut être rappelée ici : en 1830, il traduisit la brochure de Saint-Simon, le « *Nouveau Christianisme* », et y trouva « plusieurs idées étranges, non sans un large assaisonnement de vérité ». A ce moment, « *Sartor Resartus* » était sur le métier.

Que dut-il à Rousseau ? Quelque chose sans doute de plus positif. Il lui accorde les honneurs de l'héroïsme, et lui fait une place à côté de Johnson et de Burns. Maigre, sans doute, est sa vénération pour ce prophète, dont l'évangile insensé nourrit les fureurs de la Révolution. Mais Rousseau portait en lui « une étincelle du feu céleste » ; il avait cette vertu suprême, le sérieux ; il a touché, en quelques points, la réalité profonde. Dans le dessèchement des esprits et des cœurs, il a cru à la nature, a secoué le sortilège morbide de l'intelligence orgueilleuse ; son appel aux forces élémentaires fait vibrer chez Carlyle une corde sympathique.

Rousseau, par ses défauts, est un exemple achevé de l'esprit français ; par ses qualités, il s'en distingue et s'oppose à lui : Carlyle en fait l'exception qui confirme la règle de son aversion. Il serait trop long d'esquisser ici l'histoire de ses rapports avec le génie français ; de montrer comment se formèrent et s'entretinrent, à notre égard, ses jugements sommaires et simplistes. Il suffira de rappeler qu'avec sa génération presque entière, il identifia la France et l'esprit de négation rationnelle. Loin de lui garder quelque reconnaissance pour l'aide qu'elle put donner à la libération de sa pensée, il lui fit porter le poids de la réaction passionnée qui rejeta sa personnalité vers le pôle positif de la croyance. En

constituant sa doctrine selon l'axe directeur d'affirmations morales autoritaires, il eut conscience de s'opposer à un mouvement d'idées analytiques dont l'utilitarisme anglais était la forme la plus récente, mais dont la philosophie française restait la source principale. De là partout, dans son œuvre, l'expression franche, agressive, d'une hostilité où parlent à la fois sa croyance et son tempérament. L'esprit français est pour lui l'un des termes d'une antithèse qui court à travers la nature et la vie ; il participe du caractère négatif des forces du mal ; il est l'erreur, et presque le péché. Son action destructrice est parfois l'instrument de la Providence ; mais tristes sont les époques de sa grandeur. Son culte de la logique et du brillant le voue aux exercices superficiels de la philosophie mondaine et de l'art oratoire ; il adresse à l'entendement l'hommage que seule la véritable raison mérite. On saisit ici déjà l'écho de la controverse allemande, les thèmes de la « solidité » germanique et de la « frivolité » française ; à la réaction qui éloigne Carlyle de la France, collabore subtilement l'action qui l'attire ailleurs. Ici encore, Carlyle n'a point créé d'idées nouvelles ; il a retrouvé isolément ou s'est assimilé celles que d'autres avaient émises, leur a prêté la vigueur de sa voix, l'originalité de son tempérament, l'accent d'une sincérité puissante.

Au contraire, l'Allemagne offrit à Carlyle la véritable patrie de son esprit. L'influence qu'elle exerça sur lui est, après son hérédité puritaine, l'élément le plus important de son développement moral. Une profonde affinité instinctive se révéla au premier abord, et l'union intime ainsi établie ne fut jamais rompue.

Carlyle apprit l'allemand au moment le plus sombre de sa jeunesse, de 1819 à 1821, à Edimbourg, et pendant les vacances d'été qu'il passait à Mainhill. L'initiative était courageuse ; il n'eut que l'aide d'un maître improvisé, et put difficilement se procurer des livres ; elle était aussi originale : cette langue était alors fort peu

connue en Grande-Bretagne. Dans le monde littéraire, on comptait les hommes qui la possédaient, tels que Coleridge, Walter Scott, William Taylor. L'attention de Carlyle avait été attirée vers elle par le livre de Madame de Staël, et par les études de minéralogie qu'il essaya un moment de poursuivre ; à ce qu'il raconta plus tard, une personne lui aurait promis qu'il y trouverait « ce qu'il cherchait ». Malgré tout, les mots d'instinct et de pressentiment ne sont pas ici déplacés. Une notion vague, diffuse, des caractères propres du génie de l'Allemagne s'était répandue ; l'on parlait volontiers, à son sujet, de « mysticisme » ; il n'en fallait pas plus pour attirer Carlyle. Grâce à son énergie, à sa faculté d'assimilation, il fut bientôt en état de lire l'allemand et de l'écrire. — Il devait, par les mêmes moyens, se donner la connaissance de l'italien et de l'espagnol. Très vite, son acquisition récente prit une grande place dans la vie de sa pensée. Au cours d'une lettre souvent citée (août 1820), il parle « du nouveau ciel et de la nouvelle terre » qu'une étude « sommaire » de la littérature allemande lui avait révélés.

Ivresse de l'explorateur à la vue des terres vierges dont il devine l'étendue ; il y a ici intuition plutôt que science certaine ; Carlyle ne possédait pas encore l'instrument nécessaire pour une étude méthodique. Au moment même où il traduisait Gœthe, il l'avoue dans ses « Souvenirs », sa connaissance de la langue restait imparfaite. Elle se fortifia par la suite. On peut distinguer, aussi, plusieurs périodes dans sa réaction à l'Allemagne. Malgré l'enthousiasme du premier contact, il lui fallut plusieurs années pour s'adapter à elle ; il n'entra point sans peine dans l'esprit de Gœthe ; laborieuse fut son initiation aux formes d'art si nouvelles, à la pensée riche et complexe qu'il trouvait dans un « *Wilhelm Meister* », comme chez un Kant. Ses lettres, et toutes les traces de son développement intellectuel entre 1820 et 1826, nous font assister à l'éveil, à l'épanouissement d'une admi-

ration qui, pour être graduelle, n'en était pas moins sincère.

Sur son conseil, Miss Welsh subit le même apprentissage, et leur correspondance fut bientôt émaillée d'expressions allemandes. Mais, déjà, Carlyle avait fait l'expérience des avantages pratiques que lui vaudrait un talent aussi rare. Le romantisme, en modifiant l'atmosphère intellectuelle, et le ton même des sensibilités, avait créé entre les littératures de l'Angleterre et de l'Allemagne des harmonies artistiques latentes; les mêmes besoins d'imagination agissaient des deux côtés, et le public anglais se prenait d'une vive curiosité pour les productions germaniques. Sympathie superficielle, qui allait beaucoup moins à Schiller et à Gœthe qu'aux romanciers populaires; le tragique et l'effroi des châteaux en ruines, hantés de spectres, semblaient avoir en pays allemand leur terre d'élection; mais la faveur en rejaillissait sur les ouvrages plus sérieux. Les débuts littéraires de Carlyle, si longs et pénibles qu'ils puissent paraître, furent facilités par ce goût naissant; il vécut plusieurs années de ses travaux de traduction et d'adaptation.

Dès janvier 1821, il proposait à un éditeur de traduire la « *Guerre de Trente Ans* » de Schiller. En avril 1822, il écrivit pour la « *Nouvelle Revue d'Edimbourg* » un article sur le « *Faust* » de Gœthe. Sa première œuvre de quelque importance, la « *Vie de Schiller* », parut dans le « *London Magazine* » à partir de 1823, et fut éditée en 1825. Sa traduction de « *Wilhelm Meister* », précédée d'une étude, fut publiée en 1824; une lettre de Gœthe, en décembre de la même année, lui apporta une consécration inespérée, et ouvrit une correspondance où Carlyle fait figure de disciple. Il faut mentionner encore les « *Spécimens du roman allemand* » (1827), comprenant des extraits, avec notices, de Richter, Tieck, Lamotte-Fouqué, Hoffmann, et la seconde partie de « *Wilhelm Meister* ». Il songea même, en 1830, à traduire « *Faust* ». Parmi les Essais Critiques de Carlyle, enfin, un très grand

nombre ont trait à la littérature de l'Allemagne ; citons comme exemples les études sur « *Richter* », et sur « *l'Etat de la littérature allemande* » (1827), sur « *Gœthe* » (1828), « *Novalis* » (1829), « *Richter* » encore (1830), « *Schiller* » et « *les Niebelungen* » (1831), les « *Œuvres de Gœthe* » (1832). Il projeta d'écrire une histoire générale de la littérature allemande, dont plusieurs fragments furent utilisés sous forme d'essais.

II

L'influence de l'Allemagne sur Carlyle fut surtout d'ordre philosophique. Elle fournit aux exigences de sa conscience morale les justifications théoriques nécessaires ; elle apporta au spiritualisme chrétien de sa pensée le couronnement métaphysique de l'idéalisme transcendantal. Son imagination, d'autre part, revivant les conclusions abstraites de la doctrine Kantienne, fit du caractère illusoire des formes sensibles le motif central d'une vision poétique de l'univers ; et l'écrivain, comme le penseur, est soutenu, exalté par cette ivresse intellectuelle d'une nouvelle révélation mystique, qui anime les méditations d'un Schelling.

Carlyle, nous en avons la preuve, lut Kant, mais il ne semble pas avoir compris avec exactitude les diverses parties ni l'enchaînement général de son système. Il a parlé respectueusement du sage de Kœnigsberg, quoique sous ce respect se fasse parfois jour la méfiance ; il lui a sans doute emprunté plus d'un trait pour la figure étrange et admirable de son Teufelsdrœckh. Mais l'exposé, populaire il est vrai, qu'il fait de sa doctrine, témoigne d'une bien significative erreur d'optique (*Etat de la Littérature Allemande*). Dans le Kantisme, il voit beaucoup moins la partie négative et critique, que la reconstruction positive. Ce qu'il y trouve, ce n'est point la démonstration de la relativité de toute connaissance, et la condamnation de la métaphysique ; c'est au contraire une métaphysique nou-

velle et plus hardie. Comme beaucoup parmi les disciples allemands du maître, en un mot, il ramène la doctrine à l'esprit religieux qui en a été d'ailleurs le secret principe et le germe caché ; et la laissant se réfracter à travers son tempérament dogmatique, il en accentue certaines tendances aux dépens de son originalité historique. Aussi néglige-t-il le mécanisme compliqué de la perception et du jugement, la théorie des catégories, et tout le jeu des formes qui s'imposent à la matière de la pensée ; tandis qu'il met au premier plan la distinction de la raison et de l'entendement, pour attribuer à la première un pouvoir intuitif et illimité de connaissance immédiate. Le mysticisme moral, sévère et contenu, des postulats de la raison pratique, finit ainsi par colorer la doctrine entière, et lui donner l'allure d'une sagesse illuminée.

Mais soit directement, soit à travers l'école transcendantale, Carlyle dut à Kant deux thèmes essentiels de sa pensée. Le premier est l'idéalité de l'espace et du temps. Plus claire que telles autres parties du système, la notion des formes de la sensibilité s'empara de son esprit, et l'immatérialité du réel devint pour lui article de foi. Sa conception du monde était désormais préparée à tous les enivrements métaphysiques dont Fichte et Schelling ont enrichi la sobre philosophie Kantienne ; et dès lors, une fusion inévitable se faisait, dans sa croyance, entre la négation transcendante de la matière, et la préférence passionnée du Christianisme pour les modes et les activités de l'esprit. La religion puritaine avait encore accentué le divorce chrétien du corps et de l'âme ; un idéalisme moral austère et violent avait remplacé, dans la vie et dans les mœurs, le spiritualisme prudent auquel les docteurs s'attachaient encore ; et voici que les spéculations du penseur le plus profond venaient justifier en droit la méfiance et le mépris de l'instinct pratique à l'égard du corps. Tous les corps tombaient du rang d'existences réelles à celui d'ombres vaines ; et plus que

jamais, les problèmes de la conduite, la force ou les faiblesses de la volonté agissante, devenaient la suprême, l'unique préoccupation de l'homme. Entre l'univers sensible, où sévissait le Tentateur, et le royaume des fins, où triomphait la Providence, la lutte et l'hésitation n'étaient plus possibles. Dans cette phase décisive de sa croissance intérieure que marque le « non éternel », dans la victoire du courage héroïque sur les terreurs charnelles, Carlyle eut déjà l'aide du « nouveau ciel et de la nouvelle terre » que lui avait révélé la philosophie allemande ; le Démon et son empire, la souffrance et les angoisses, s'évanouissaient avec la matière, et l'âme soudain allégée d'un écrasant fardeau sentait délicieusement son indépendance.

Cependant l'imagination de Carlyle s'éprenait des grandioses et tragiques visions que lui ouvrait l'idéalisme. La notion abstraite d'un espace et d'un temps irréels donnait à son esprit le vertige de l'infini ; mais la concrétisant aussitôt, la revêtant de symboles, il la transposait en images magnifiques et obsédantes. Sur un gouffre insondable et obscur, en séries d'éclairs, se développait l'éphémère existence humaine ; de l'abîme elle sortait, à l'abîme elle retournait, et tout le décor immense, éclatant dont elle s'entourait n'était que chimère et mensonge ; à chaque moment, pour quelqu'une des âmes créées, le flamboiement s'éteignait, et la nuit éternelle engloutissait l'étendue et la durée. « Ainsi, tel un cortège de la céleste artillerie, fulgurant et tonnant, cette mystérieuse Humanité tonne et flamboie, sublime procession, aux rangs interminables et rapides, à travers l'Abîme inconnu. Ainsi, comme une armée d'Esprits créés par Dieu, la flamme à la bouche, nous émergeons du Vide ; orageusement nous traversons la Terre étonnée ; et nous nous replongeons dans le Vide » (*Sartor Resartus*). L'énigme du temps, surtout, hanta la pensée de Carlyle. Le mystère de ce qui pour nos sens humains n'est pas encore, et puis est, pour ne plus être, alors qu'une même éternité

embrasse et dévore le passé, le présent, l'avenir, a inspiré à son style visionnaire ses effets les plus constants et les plus accusés. Toujours, son regard s'épouvante de voir se dissoudre et s'évanouir, sous le rayon de l'intelligence, les formes, les couleurs et la réalité rassurante du monde sensible ; de voir se fondre en une même inconcevable et affolante identité les ombres passées, les rêves futurs, avec les vivantes et familières apparences du jour. Invinciblement, le registre de ses émotions, les plans de sa pensée, les tons de son pinceau, s'unifièrent ainsi en une opposition simple et monotone, en un contraste essentiel et inévitable. Son œil halluciné vit toute la nature se découper, fortement éclairée, sur un fond ténébreux prêt à l'engloutir ; la vérité des apparences ne fut plus qu'illusion spectrale, et le monde sensible ne fut plus que fantômes. Une imagination à la Rembrandt, des jeux violents de lumière et d'ombre, de brusques et puissantes résurrections historiques, et de soudaines irruptions, dans la certitude quotidienne, de l'ironie métaphysique qui la détruit, telles sont les habitudes artistiques et littéraires que Carlyle a dues à la philosophie allemande autant qu'à son tempérament. Les moments les plus poignants sont ceux où l'angoisse du passé l'étreint ; où il revit ce qui a été, n'est plus, et pourtant, de quelque façon, est encore. Il semble avoir pressenti certaine théorie contemporaine et mystique de la mémoire, d'après laquelle le souvenir n'est point une copie affaiblie des choses, mais leur réalité même.

L'autre thème est celui de l'impératif catégorique. Le devoir était pour Carlyle l'évidence la plus immédiate, la donnée la plus certaine de l'intuition comme de l'expérience ; toutes les fibres de son être étaient imprégnées par l'irrésistible besoin de soumission active à une règle supérieure. Sa conscience puritaine eût pu se suffire à elle-même, et ne point chercher ailleurs la loi de l'obéissance, inséparable de celle du travail. Mais Kant lui apportait une justification trop autorisée, trop solennelle,

pour ne point être avidement accueillie et adoptée. Le fondement de la morale était ainsi placé en dehors de toute contingence, au-dessus de toute critique. Le poids des arguments Kantiens se devine, jusqu'à la fin de sa vie, dans la certitude massive des affirmations de Carlyle ; leur action s'y fait sentir, sans pouvoir être isolée.

C'est surtout envers Fichte que la dette de Carlyle est directement saisissable ; il a retrouvé chez lui le courant de la pensée Kantienne, mais aussi le développement original d'une personnalité philosophique avec laquelle il se sentait des affinités plus spontanées. Il le cite plus souvent, et professe pour la hauteur de son génie une religieuse admiration. « Une intelligence si robuste, une âme si calme, si haute... ne s'est point mêlée aux discussions philosophiques depuis l'époque de Luther ». De ce prophète, Carlyle reçut la révélation explicite de l'idéalisme, la théorie des rapports véritables entre l'esprit divin, la nature et l'esprit de l'homme. Ce vaste décor du temps et de l'espace, dont Kant avait montré l'irréalité, la présence cachée de l'émanation divine vint le soutenir dans l'abîme vide, et sans cesse le renouveler ; le monde sensible, tout pénétré d'un rayonnement surnaturel, prit une valeur d'emblême ; en formules toujours changeantes, les âges de l'humanité s'efforcèrent d'interpréter le sens caché des choses ; et les grands hommes, prêtres, penseurs, écrivains, eurent pour tâche de leur expliquer le mystère...

« Selon Fichte, il est une « Idée Divine » imprégnant l'Univers visible, lequel Univers n'est en vérité que son symbole, sa manifestation sensible, n'ayant par lui-même aucun sens, aucune existence réelle indépendante d'elle. Pour la masse des hommes cette Idée Divine du monde reste cachée ; pourtant, la discerner, la saisir, et vivre entièrement en elle, est la condition de toute vertu, tout savoir, toute liberté véritable ; et la fin, par conséquent, de tout effort spirituel en tout âge. Les hommes de lettres sont les interprètes désignés de cette Idée Divine ; un

sacerdoce perpétuel, pourrait-on dire, surgissant, génération après génération, comme les dispensateurs et les images vivantes de la sagesse éternelle de Dieu, pour la montrer dans leurs écrits et leurs actes, sous la forme particulière que réclament leurs temps particuliers. Car chaque âge, par la loi de sa nature, est différent de tout autre âge, et exige une représentation différente de l'Idée Divine, dont l'essence est toujours la même ; de sorte que l'homme de lettres d'une époque ne peut satisfaire aux besoins d'une autre que par l'intermédiaire d'une nouvelle interprétation. Mais en tout siècle, tout homme qui travaille, quel que soit son domaine, à enseigner les autres, doit d'abord s'être donné la possession de l'Idée Divine, ou du moins, s'efforcer avec tout son cœur, toute son âme, de se la donner ». (*Etat de la Littérature Allemande*, 1827).

Dans ce texte fameux, comme ailleurs, Carlyle s'attache moins à la doctrine ésotérique de Fichte, à l'individualisme superbe et rigoureux de ses premiers ouvrages, qu'à l'exposition plus populaire de ses idées. Devenu le champion et le conseiller de la nation allemande régénérée, Fichte avait orienté son système dans le sens positif d'un enseignement moral ; la nature y avait repris la dignité empruntée mais divine d'un champ ouvert à l'activité de l'homme, et la succession des âges et des révélations mystiques, dans le temps, avait promis toutes les revanches à l'avenir de la patrie. Son évangile idéaliste et pratique, exaltant et fortifiant, apportait à Carlyle la nourriture même dont son âme avait besoin ; il se l'assimila, et en fit la substance de sa pensée. Toute sa métaphysique, tout le « naturalisme surnaturel » de « *Sartor Resartus* », est contenu en germe dans ce passage. La qualité spirituelle de toute existence, l'immanence de l'effluve divin, la valeur symbolique de la nature, l'écoulement des formes, la succession obligée des croyances et des dogmes, et le rôle mystique des penseurs, toutes ces parties maîtresses de sa philosophie générale, Car-

lyle les résume ici et les attribue à Fichte. Il a raison dans une assez large mesure pour qu'on reconnaisse la dette qu'il a implicitement déclarée. « *Sartor Resartus* » sera le développement enthousiaste d'une métaphore greffée sur l'idée du symbolisme universel.

Mais en révélant la mission prophétique du penseur illuminé, chargé de réadapter sans cesse les formules à la réalité, Fichte avait aussi préparé les voies à la théorie du héros. Entre l'homme qui réussit à s'emparer de l' « Idée Divine », et ses semblables, un abîme se creusait ; un baptême surnaturel sacrait le génie pour la royauté de l'esprit. On l'a signalé d'ailleurs, le mouvement propre de la doctrine de Fichte la portait à l'apologie de l'autorité comme de l'état. D'un point de départ individualiste, elle avait abouti à des conclusions presque collectivistes.

« Obliger les hommes à un état de Droit, les mettre par la force sous le joug du Droit, n'est point seulement le droit, mais aussi le devoir sacré, de tout homme qui a le savoir et le pouvoir nécessaires. En cas de nécessité, un seul homme a le droit et le devoir d'obliger l'humanité entière ; car pour tout acte contraire au Droit elle n'a, contre lui, ni droit, ni liberté aucune. »

Telles sont les paroles de Fichte, dans un ouvrage (*Staatslehre*) qu'a lu Carlyle. Il n'en fallait pas plus pour confirmer, pour développer les tendances autoritaires de son tempérament intellectuel ; pour apporter, une fois de plus, à son instinct, la sanction d'une philosophie transcendante. Carlyle n'a pas seulement dû à Fichte l'essentiel de sa philosophie spéculative, mais aussi l'encouragement qui hâta la marche naturelle de sa pensée politique et sociale vers le dogmatisme de la force.

III

Encore plus large fut l'influence de Gœthe sur Carlyle ; plus intime, elle pénétra sa personnalité entière. Gœthe fut pour lui le plus grand des hommes de lettres, des

prophètes modernes ; le modèle à la fois de la vie selon l'intelligence, et de la conduite dans le monde. Le commerce d'esprit entre les deux hommes, bien qu'ils ne dussent jamais se voir, prit vite une tournure amicale ; après la première lettre de Gœthe, de nombreux messages, des présents furent échangés. Carlyle était sincère en faisant à l'auteur de « *Wilhelm Meister* » l'hommage d'une respectueuse admiration ; Gœthe aperçut de bonne heure toute la portée de la force morale qui constituait l'élément décisif du génie de Carlyle. Aussi les relations du patriarche et du lévite furent-elles empreintes d'une réciproque déférence. Carlyle était de ceux qui peuvent s'incliner mais jamais s'humilier ; il reconnut sa dette, sans pouvoir oublier ce qu'il se devait à lui-même.

Et d'ailleurs, la vigueur de son tempérament lui interdisait toute docilité véritable ; il ne subit d'impulsions que celles qui s'harmonisaient avec les siennes propres. Il fut le plus cohérent, le plus résistant des centres de réfraction intellectuelle. Il comprit Gœthe et l'imita en fonction de ses propres instincts. Il ne put entrer complètement, ni du premier coup, dans sa pensée ; ses jugements successifs, alors qu'il traduisait « *Wilhelm Meister* », en font foi ; il s'adapta, mais en ramenant l'œuvre à lui. La déformation ainsi imposée à la doctrine, à la personne même du maître, ne fut pas moins singulière que dans le cas de la philosophie Kantienne. Certes, Carlyle n'ignora pas chez Gœthe le poète et l'artiste ; les textes ne sont pas rares en effet où il loue l'exquise et savante musique de ses vers, la grandeur, la beauté achevée de ses créations ; mais il cite presque exclusivement les ouvrages en prose, et c'est vers eux que son attention s'est portée le plus volontiers. A vrai dire, prose ou poésie, il est sensible avant tout aux significations morales des œuvres ; c'est la doctrine et l'enseignement de Gœthe qui ont gagné son cœur. Sans doute il lui sait gré, parfois, d'avoir voulu peindre la vie contemporaine, d'élever les réalités quotidiennes à la hauteur de l'art, mais parce que

la vertu ennoblissante de la forme rappelle ainsi à une humanité trop matérielle la splendeur divine voilée par le mensonge des apparences ; et jamais le réalisme ne fut la formule de son goût : il approuve Gœthe d'avoir pris ses sujets dans le présent, le familier, parce qu'il a su idéaliser la substance de ce qu'il touchait. La perception des valeurs artistiques ne fut jamais chez Carlyle indépendante ni désintéressée.

Cette erreur, ou plutôt cette particularité d'optique, s'accentue et s'aggrave en ce qui touche le « message » de Gœthe. Carlyle fut très sensible à sa tolérance intellectuelle, à son large éclectisme ; il a trouvé pour louer sa sérénité apaisée de beaux et justes accents. Mais il est aisé d'apercevoir que dans l'olympienne égalité du maître il ne voit et n'accueille pour ainsi dire que l'aspect moral, l'implicite leçon de patience et de résignation. Comment d'ailleurs son génie violent, qui a su âprement haïr, et dont le triomphe est de condamner, eût-il pu sympathiser avec une attitude d'esprit entièrement libérale ? De même, il tourne à l'ascétisme chrétien le principe du « renoncement » cher à Gœthe ; il y voit non pas le sacrifice des éléments inférieurs aux possibilités supérieures de la vie, mais la mutilation de l'âme, amputée d'une partie de ses facultés. La culture de soi est ainsi ramenée à une conciliation forcée avec la vieille discipline puritaine. L'idée centrale d'harmonieux et complet développement, sans laquelle la morale de Gœthe est méconnaissable, perd dès lors sa place et son rôle ; et tout le côté naturaliste, païen, de sa doctrine et de son exemple, est laissé dans l'ombre. Carlyle écrit dans son journal, en 1831 : «... Lequel doit être placé plus haut, du Beau ou du Bien ? Schiller et Gœthe semblent répondre : le premier, comme s'il comprenait le second, et pouvait le remplacer ; de quelle façon en réalité, voilà ce que je ne puis réussir à voir. » Plus tard, Sterling le déconcerte en soutenant que Gœthe est un « païen », un « artiste froid » ; sur ce point, les deux amis ne peuvent s'entendre. Il était na-

turel et inévitable d'ailleurs qu'aux dépens de l'hellénisme, comme devait dire Matthew Arnold, Carlyle fît, malgré tout et toujours, prédominer l'hébraïsme.

L'influence de Gœthe sur lui s'est donc exercée en dépit — ou si l'on veut à la faveur — d'une interprétation tendancieuse et personnelle. Mais sa fécondité n'en a pas été moins grande. Carlyle ne fit point d'efforts — ils eussent été vains — pour mettre dans sa pensée ou son œuvre l'épicurisme raffiné du sage de Weimar ; mais il se nourrit avidement de ses vertus plus sévères, de son goût pour l'action, de sa maîtrise sur les instincts. Gœthe fut pour lui l'encouragement précieux, la réalisation vivante qui provoque et confirme les énergies morales. Sa conscience de lui-même s'exalta au sentiment enivrant d'une communauté de pensée avec une organisation spirituelle admirable et noble, dont il avait, l'un des premiers en sa patrie, reconnu la prééminence.

Ainsi, c'est bien surtout dans l'ordre moral qu'il fut le disciple de Gœthe ; il entretint à son contact l'enthousiasme directeur d'une carrière littéraire parfaitement idéaliste. L'essai qu'il lui a consacré, en 1828, définit ce rôle, et l'élargit à la mesure d'une action européenne. Gœthe y apparaît comme le prophète d'un optimisme religieux, actif et réparateur, qui rend à l'homme confiance dans la vie, et sur tant de ruines accumulées fait refleurir l'espérance et la foi. Il est le médecin des âmes malades, et le guérisseur du romantisme. Sa jeunesse a connu les tourments et les révoltes, mais il a dû s'élever au-dessus des négations et des mélancolies stériles ; de lui l'Europe peut apprendre le remède au « mal du siècle ». Après les orages passionnés de « *Werther* », est venue l'humanité large, confiante, de « *Meister* » et de « *Faust* ». Aussi Carlyle invite-t-il à l'imiter la génération malade à laquelle il appartient. « Ferme ton Byron ; ouvre ton Gœthe », écrira-t-il bientôt dans « *Sartor Resartus* ». Non seulement Gœthe l'a aidé à chasser de son cœur « l'école Satanique », mais

il lui a montré, par son influence suprêmement positive, comment on passe à l'affirmation, seule féconde ; il a été pour quelque chose dans le « oui éternel ». Et Carlyle se proclame, par rapport à lui, « un apprenti reconnaissant, qu'il a instruit, qu'il a aidé à conduire hors de l'angoisse spirituelle, dans la paix et dans la lumière ». Il lui doit d'avoir passé « de l'esclavage intérieur du doute, du mécontentement, à un état de liberté, de croyance et d'activité sereine ». De ce triomphe, Gœthe est l'exemple supérieur ; on pourrait presque dire l'exemple unique. Ecrivant ses souvenirs, quarante ans plus tard, Carlyle avoue encore sa dette personnelle ; la conquête de soi, la force et la joie, il les lui doit plus qu'à tout autre.

Mais en outre, dans plusieurs domaines, l'influence de Gœthe est reconnaissable. Sa philosophie générale a fourni une contribution à la métaphysique de « *Sartor* ». Son panthéisme était plus poétique, plus imaginatif et coloré que celui d'un Fichte ; il exprimait mieux le symbolisme de la nature, vêtement de l'idée divine ; l'on en saisit plus d'un écho dans les images où Carlyle traduit le rapport mystique du paraître à l'être. Comment ne pas être frappé aussi de ce passage où Carlyle décrit l'intelligence de Gœthe, « singulièrement emblématique » ; sa tendance constante à douer « de forme, de vie, l'opinion, le sentiment qui l'occupe » ? C'est là par excellence la faculté poétique ; il ne s'agit point ici de métaphores ni de tropes, mais d'un pouvoir qui est l'essence même de l'esprit. « Tout a une forme, tout a une existence visuelle ; l'imagination du poète crée un corps pour les choses invisibles, sa plume leur donne leurs contours ». Ces habitudes de la pensée, nul ne les a eues à un plus haut degré que Carlyle. Son œuvre entière est remplie de leur expression ; son originalité philosophique consiste dans la transposition imaginative, non dans la découverte des idées. Il a pris mieux conscience de ce besoin et de ce don en l'analysant chez Gœthe. De même, au fonds commun de la pensée allemande moderne,

Carlyle a puisé le sens et l'instinct de l'universel devenir. Le mouvement intérieur qui animait les systèmes de Fichte et Schelling, comme plus tard celui de Hegel, le lui montrait en acte ; mais l'évolution des formes dans le temps, la nécessaire transformation des êtres, Gœthe lui en donnait la notion diffuse, impliquée dans la trame même de sa pensée. Il n'est pas jusqu'à la théorie de l'héroïsme, qui ne doive quelque chose à Gœthe. Parmi les affluents qui ont grossi ce courant de certitude mystique, il ne faut pas oublier ses idées sur l'individualité géniale, et le rôle de l'homme de lettres.

L'influence de Jean-Paul Richter sur Carlyle ne fut sans doute inférieure qu'à celle de Gœthe. Ici une affinité plus particulière, mais peut-être encore plus étroite, se fit sentir ; la pensée fut certes en cause, mais surtout l'art et la sensibilité. L'exemple de Jean-Paul rendit plus consciente chez Carlyle la pratique de l'humour ; il contribua aussi à la formation chez lui d'un style artificiel, qui devint naturel, et, si l'on peut dire, de sa vraie manière.

Avec des traits extérieurs fort différents de Gœthe, Carlyle crut retrouver chez Richter une nature morale analogue. Dans le premier essai qu'il lui consacra (1827), cette interprétation est discrète encore, contenue par un sens plus souple de l'originalité de Richter, de son humanité large et libre ; à ce moment éphémère de sa vie intellectuelle, Carlyle parut s'élever jusqu'à la tolérance de Gœthe, comprendre sa notion de la culture. « Que chacun devienne ce qu'il a été créé capable d'être ; atteigne, si possible, à sa pleine croissance ;..... et se montre enfin sous sa propre forme, avec sa propre taille, quelles qu'elles soient. » La fin suprême de toute culture véritable, c'est « un développement harmonieux de l'être ». — Mais dès 1830, dans une étude plus détaillée, le jeu spontané des sympathies de Carlyle infléchit cette figure vers l'image idéale qu'il porte en lui. Richter aussi a résolu le problème des problèmes ; lui aussi a construit

sur la douleur, sur l'expérience du mal, sur les troubles du cœur et de la pensée, la maîtrise de soi, le calme intérieur, l'allégresse et la pitié. Lui aussi a montré comment on guérit du romantisme. Mais au lieu que chez Gœthe la souffrance avait été d'ordre presque exclusivement moral, Carlyle trouve chez Richter l'exemple d'un héroïsme beaucoup plus proche du sien propre. Il avait livré contre le monde et la vie la même bataille ; la pauvreté, le doute de soi, avaient obscurci sa jeunesse... Aussi une tendresse involontaire vient-elle souligner d'autres ressemblances intellectuelles.

Richter est pour Carlyle l'exemple achevé de l'intelligence intuitive ; de cette violence féconde que la pensée fait aux choses, qui les brise en quelque sorte pour arriver au noyau de vérité, sans s'attarder à en achever, selon la méthode logique, le siège patient. Et c'est bien là, en effet, la formule des procédés instinctifs de l'esprit de Carlyle. A la marche discontinue, prudente, à l'effort de clarté, aux analyses de la réflexion rationnelle, il devait opposer les victoires immédiates, la certitude supérieure de la connaissance par l'intuition ; il devait être, toute sa vie, l'adversaire méprisant du rationalisme. De même, Richter, comme Fichte et Gœthe, offrait à Carlyle l'aliment de l'idéalisme philosophique. L'idée d'une essence spirituelle, centrale au monde, et d'enveloppes diverses dont cette essence se revêt, est partout chez Richter ; elle est partout dans les pages que Carlyle lui consacre. Le thème de la « philosophie des vêtements », en cette année 1830 où « *Sartor* » va naître, perce à tous les tournants de cet article.

L'humour est chez Carlyle une faculté native ; il a dans son être moral, dans son tempérament, ces profondes racines qui en font, selon le jugement populaire, un attribut ordinaire de l'esprit écossais. L'observation fraîche, directe, aiguisée, des aspects pittoresques ou comiques du corps ou de l'âme, leur expression sentencieuse et brève, rehaussée d'une gravité d'autant mieux

imitée qu'elle est naturelle, Carlyle partageait ce don avec sa famille, avec sa race; il l'a montré chez son père, en termes lucides et nets. Mais chez Jean-Paul, l'humour était devenu la combinaison personnelle d'une sensibilité rare et d'un génie conscient; ici l'exercice spontané de l'observation savoureuse, le goût du terroir, était enrichi, masqué, débordé par les infinis caprices d'une liberté maîtresse d'elle-même, d'un art savant dont l'incohérence et la fantaisie étaient l'artifice. Aussi Carlyle échoue-t-il, comme tant d'autres, à le définir, le ramenant à une sympathie enjouée avec toutes les formes du réel. Mais il en a une perception enchantée, un sentiment vif et enthousiaste ; et les traits fragmentaires de l'image qu'il en trace sont de précieux indices ; ils nous révèlent, s'élaborant en quelque sorte, l'attitude d'esprit et les procédés d'où sortiront le ton et le style de ses propres ouvrages.

On essaiera plus loin d'esquisser les caractères du style original de Carlyle, tel qu'il s'affirme à partir de « *Sartor Resartus* » ; il suffira de rappeler ici que l'influence de Richter s'y mêle subtilement à des tendances spontanées. Cette dette ne doit point être exagérée ; le style de Carlyle a d'autres sources extérieures ; lui-même en retrouvait l'origine principale dans la langue vive, imagée, concise, que l'on parlait au foyer paternel. Mais il a donné de la prose de Richter, en 1827 et 1830, des analyses trop clairvoyantes pour n'être point significatives. Parmi les premières traces de sa manière nouvelle, les plus nettes se trouvent justement dans ces articles. L'allure toujours imprévue des écrits de Richter, leurs coupures, leurs digressions qu'un dessein secret conduit; leur mélange de lyrisme et de plaisanterie, leurs moments de splendeur, leurs éclairs de tendresse, leur timbre d'ironie, et leur sérieux comique ; tous ces caractères, Carlyle les vante, les exalte, car ses propres tendances y répondent; il y devine l'épanouissement complet d'un art original, dont

les éléments mêmes, les germes moraux et instinctifs, lui sont, à lui aussi, naturels. La vigueur, l'indépendance, la force tragique et l'intensité lyrique, la pensée intuitive et discontinue, le don du style imagé, concret, riche et varié, l'impuissance des constructions équilibrées et régulières tournée à un choix, à l'énergie éloquente des ruptures et des discordances, ce sont là, il le sent, les forces mêmes et les moyens de son génie intellectuel, de son génie littéraire. Comme il a su penser, il saura écrire ainsi, du jour où sa nature osera être pleinement elle-même. Et c'est ainsi que, dépassant les influences d'un Swift ou d'un Sterne, la contagion de Jean-Paul fut l'agent décisif qui précipita la transformation du style de Carlyle. Ses impulsions primitives, les suggestions de son tempérament, les rythmes spontanés de sa sensibilité, se développèrent et s'organisèrent, sous l'empire du modèle allemand, en un ensemble d'habitudes mentales et verbales inséparables de sa personnalité même.

IV

Une étude moins incomplète de l'influence allemande sur Carlyle ferait leur place à d'autres écrivains : Schiller par exemple, auquel allèrent d'abord son admiration et son enthousiasme, et dont il a écrit la *Vie*, qui sera examinée plus loin. — Novalis, dont le mysticisme séduisit son imagination, auquel il consacra une étude respectueuse, éloquente plus encore que pénétrante, et qu'il définit en ces termes dans son journal : « Novalis est un anti-mécaniste, — un homme profond, — le plus parfait de tous les voyants spirituels modernes. Je lui dois quelque chose ». — Herder, dont la philosophie historique, dès 1826, le frappait en l'effrayant par sa hardiesse, et a pu favoriser la genèse de ses idées sur l'évolution religieuse. — Schelling, chez lequel le transcendantalisme revêtait sa forme la plus poétiquement panthéiste.

— On serait tenté d'ajouter à cette liste le nom de Schleier- macher, l'apôtre le plus brillant du Christianisme intérieur et libéral, si Carlyle, vers 1836, à une époque il est vrai où son horizon intellectuel se rétrécissait déjà, n'en avait parlé à Sterling avec méfiance et presque hostilité.

Nombreux seraient les rapprochements de détail à établir entre lui et ces penseurs, comme entre lui et Gœthe, Richter ou Fichte. Mais il ne peut guère être question ici que des actions les plus marquées. Distincte, à vrai dire, de l'influence exercée par tel ou tel écrivain, est celle de l'esprit allemand, considéré dans son ensemble. Il reste à donner sur ce point, si possible, quelques indications.

Au moment où Carlyle arrive à la vie de l'esprit, le romantisme a triomphé dans la plupart des nations de l'Europe, et les diverses littératures nationales ont ranimé leur force vitale par un retour à leur originalité historique, comme par la découverte et l'utilisation de nouvelles sources émotionnelles. L'espèce d'unité ou de ressemblance ainsi créée entre elles s'est constituée aux dépens de l'analogie qui, un siècle plus tôt, tendait à répandre sur elles un caractère commun de classicisme, et dont le ton avait été donné par le goût français. La littérature de la raison, de l'analyse et de l'ordre avait été vaincue par celle du sentiment et de l'intensité ; dans la mesure où le modèle de la seconde avait été fourni par les peuples du Nord, on pouvait dire que l'esprit germanique avait triomphé. Il apportait avec lui l'intuition, le trouble émouvant du cœur, l'amour des horizons brumeux ou tragiques, et les mélancolies de l'âme. Latentes, chez d'autres peuples, ces émotions s'étaient réveillées de leur sommeil séculaire sous des souffles venus par dessus les frontières, de sorte que leur renouveau ne paraissait pas indigène. Une culture internationale tendait ainsi à se rétablir, et Madame de Staël avait semblé trouver en Allemagne son pays d'origine. En

Angleterre, deux générations de poètes avaient soutenu l'effort créateur d'une merveilleuse renaissance ; et l'un des plus grands, Coleridge, avait découvert l'affinité de son idéalisme religieux avec les doctrines de la philosophie allemande. Mais son génie inquiet, le décousu de sa vie, l'inachevé de son œuvre, un certain renom d'obscurité, avaient restreint sa gloire et le nombre de ses disciples ; son influence n'avait pu, dans le domaine de la théorie, arrêter les progrès surprenants d'un mouvement d'idées contraires et hostiles aux siennes.

A l'époque même où le romantisme s'imposait en littérature, les doctrines utilitaires dominaient le champ de la politique et de la morale ; et leur esprit était encore celui du dix-huitième siècle. Elles s'inspiraient d'un besoin de clarté rationnelle, décomposaient le réel en éléments simples, et ramenaient volontiers le supérieur à l'inférieur. Par leurs origines immédiates, elles étaient anglaises ; mais par leur harmonie évidente, leurs rapports historiques avec les théories des Encyclopédistes français, par la liberté de leurs recherches critiques, et leur tendance négative en matière religieuse, elles apparaissaient comme la prolongation sur le sol anglais du rationalisme vaincu sur le Continent. Servies par les circonstances, la poussée impatiente d'une classe nouvelle, l'expansion irrésistible de l'industrie moderne, elles répondaient à de trop vastes intérêts, à de trop profonds besoins sociaux, pour ne pas conquérir l'opinion éclairée. Vers 1825, elles constituaient dans l'économie politique, la science du gouvernement, dans la psychologie, dans l'éthique et la philosophie générale, un ensemble d'idées jeunes encore et hardies, mais déjà victorieuses, dont le succès allait croissant, et semblait appelé à durer. Des hommes de cabinet, Bentham et James Mill, des politiciens, les « radicaux philosophes », étaient ses maîtres ou ses représentants. Dans la génération même de Carlyle, un penseur éminent, John Stuart Mill, en incarnait la force d'avenir. Entretenant

avec la floraison littéraire du premier quart du siècle des rapports complexes de parallélisme, parfois d'harmonie, souvent d'hostilité, elles entraient, chez tel ou tel poète, en des synthèses accidentelles avec l'individualisme romantique, et ne s'opposaient nettement à l'esprit de la littérature nouvelle que par ces grandes lignes de force qui échappent aux contemporains.

C'est contre l'utilitarisme sous toutes ses formes que sera dirigée la croisade philosophique de Carlyle ; et pour le combattre, c'est à l'idéalisme allemand qu'il empruntera des armes. L'œuvre de sa vie sera de porter à la domination de cette doctrine les coups les plus rudes, les plus inlassables ; et de contribuer plus que personne à lui substituer dans la faveur publique un esprit opposé. Ses efforts, et ceux de ses disciples, modifieront l'atmosphère intellectuelle de l'Angleterre. On peut dire qu'il a étendu aux domaines de la spéculation théorique et pratique l'autorité de certaines thèses déjà maîtresses en littérature ; et que s'il a combattu l'égoïsme Byronien, le mal du siècle, il a été sans le savoir un continuateur de Wordsworth et de Coleridge. Son action, ainsi, a été double : d'une part, au point de vue anglais, il a beaucoup fait pour hâter la fin du romantisme ; de l'autre, au point de vue européen, il a fait plus encore pour ruiner la survivance anormale, en Angleterre, d'un esprit de sécheresse dépassé ailleurs. Consciemment hostile au rationalisme venu de France, ou dont la France avait été le plus zélé serviteur, il proclama la nécessité morale et nationale pour l'Angleterre de se soumettre à l'influence allemande ; et affirmant la qualité foncièrement germanique de sa race, il prétendit la ramener à ses origines « Teutoniques ». Au mécanisme de la pensée rationnelle, au matérialisme de la recherche positive, il opposa le dynamisme et l'idéalisme, le sens des croissances intérieures et organiques, le sens des activités irréductibles de l'âme ; et la patrie de ces intuitions salutaires, il la trouva dans l'Allemagne de Kant, Fichte

et Gœthe. Le courant puissant d'activité philosophique auquel ces maîtres lui donnèrent accès, n'a donc point seulement enrichi la substance de sa pensée ; par l'intermédiaire de son génie, un contact profond s'est établi entre les activités spirituelles des deux peuples, et l'histoire des idées anglaises a connu l'une de ses transitions essentielles.

CHAPITRE III

CRAIGENPUTTOCK

Les biographes récents de Carlyle ont insisté, non sans raison, sur les chances favorables de sa vie. Il eut à combattre, et les faits justifient assez l'amertume de ses souvenirs ; mais ils eussent pu la justifier bien davantage, sans que sa destinée eût rien d'exceptionnel. Son tempérament, tendu pour la lutte contre la douleur, n'avait pas cet héroïsme suprême qui est de l'ignorer, ou de se résigner difficilement à y croire. S'il triompha du romantisme, il en garda, comme son siècle entier, l'empreinte ineffaçable. Malgré les formules ascétiques de sa volonté, il paya le tribut commun à l'humaine faiblesse, à l'attente et la présomption du bonheur. Les années vraiment noires de sa jeunesse sont 1819 et 1820 ; dès 1821, le ciel commence à s'éclaircir. En cette année, il rencontre Miss Welsh ; l'année suivante est, selon la conjecture la plus probable, celle où se place l'épisode décisif de sa crise morale, le « non éternel ». Dès lors, avec des fluctuations nombreuses encore, des rechutes, tend à s'organiser lentement l'équilibre de sa vie. Carlyle approche de la trentaine ; la maturité vient, et avec elle se fixe le ton normal de son sentiment de lui-même. Une

mélancolie constitutionnelle, une tendance au repliement sur soi, une meurtrissure d'âme persistante ; des progrès toujours incomplets, souvent interrompus, vers la santé, vers la joie, avoués d'abord librement, puis à contre-cœur et comme avec méfiance, telles en seront pour longtemps les caractéristiques.

Le problème du pain quotidien fut provisoirement résolu en 1822, grâce à Irving, établi à Londres comme ministre d'une église écossaise. Sa recommandation valut à Carlyle le poste de précepteur dans une famille d'esprit libéral, les Buller. Ses deux élèves vinrent suivre sous sa direction, à Edimbourg, les cours de l'Université. L'aîné, Charles, devait jouer un rôle politique brillant, interrompu par une mort prématurée ; l'ironie des choses fit de lui un « radical philosophe », un défenseur des méthodes rationnelles auxquelles s'attaquait son maître. Carlyle s'acquitta de ses devoirs à la satisfaction de tous. Il passa une partie de l'année 1823, avec les jeunes gens et leur famille, à la campagne, dans le comté de Perth. Puis, après une visite à Mainhill, la ferme paternelle, il rejoignit les Buller à Londres, en 1824. Malgré les égards dont il était l'objet, son humeur s'accommodait mal d'une situation dépendante ; il reprit sa liberté cette même année. Ses deux ans de préceptorat lui laissaient quelques économies ; il en employa généreusement une partie à aider ses frères. Londres, son immensité, son fourmillement humain, avaient éveillé en lui des émotions inoubliables ; il y avait élargi le cercle de ses relations et de son expérience ; aussi prolongea-t-il son séjour. Il y retrouvait l'ami Irving, marié, père de famille, prédicateur à la mode, et saisissait avec clairvoyance, dans son caractère et l'enivrement de son triomphe, la menace d'un prochain effondrement. Il y rencontra, entre autres célébrités, son grand précurseur Coleridge, sur lequel il nous a laissé une appréciation plus sévère que juste.

Cette période est celle des voyages ; à l'inquiétude intérieure de Carlyle répond bien sa vie errante, sans but

certain. Il avait fait à Londres la connaissance des Strachey, alliés aux Buller ; il les rejoignit à Douvres ; en compagnie de Mr. Strachey, et de sa cousine Kitty Kirkpatrick, il passa une quinzaine à Paris (1824). Peu après se place une fugue curieuse à Birmingham, où l'attirait un ami de rencontre, médecin d'occasion, qui lui promettait de guérir sa dyspepsie. Le régime auquel se soumit Carlyle n'eut point d'effet très appréciable ; il en garda, du moins, le besoin d'une vie surveillée, l'habitude de l'exercice physique, une attention très systématique à l'hygiène. Il avait aussi entrevu autour de Birmingham, comme antérieurement à Glasgow, le vaste prolétariat industriel, et sa misère alors sans espoir. Enfin, en mars 1825, Carlyle se fixa pour un temps ; ses parents louèrent pour lui la ferme de Hoddam Hill, près de la leur ; son frère Alexandre la cultiva, tandis qu'il traduisait ses morceaux choisis des romanciers allemands. Les mois qu'il y passa furent tranquilles, presque heureux. A cette accalmie contribua surtout l'influence nouvelle qui était déjà le dernier grand facteur de sa formation morale. Depuis les premières semaines de l'année, il pouvait se considérer comme fiancé.

Jane Baillie Welsh était la fille unique d'un médecin établi à Haddington, non loin d'Edimbourg, et dont la mort, en 1819, d'une fièvre contractée au chevet d'un malade, n'avait pas été oubliée dans le pays. A ce sujet de fierté morale, se joignaient, pour sa veuve et sa fille, des titres de descendance historique. Le rang social de la famille était celui de la bourgeoisie libérale ; sans fortune autre que le revenu d'un domaine, Craigenputtock, situé dans un pays sauvage et triste, et entouré de landes, elle s'appliquait avec une attention jalouse à ne pas déchoir. Jane était née en 1801 ; avec son teint brun, ses cheveux noirs, ses yeux pleins de feu, elle avait un charme très prenant. De bonne heure, elle avait montré un caractère espiègle et vif, des facultés brillantes, des ambitions originales. Elle voulut recevoir une éducation

masculine ; elle apprit le latin, rêva de littérature, fit des vers. Elle était encore enfant lorsque Irving fut son précepteur ; son imagination s'éprit de lui. Quand il la revit en 1818, il n'était plus libre : il avait échangé une promesse de mariage avec Miss Martin, fille du pasteur de Kirkcaldy. Comme les sentiments de son ancienne élève se réveillaient, et que les siens tendaient à y répondre, il fallut que la situation se dénouât ; mis en demeure par la famille Martin, Irving tint sa parole. Son attitude, ses lettres, le développement de sa carrière bruyante et vaine, dessillèrent les yeux de Jane Welsh ; ses regrets s'effacèrent, et le sentiment nouveau qui réclamait dans sa vie la première place n'eut pas, quoiqu'on ait dit, à les combattre.

Le sort voulut qu'Irving, une fois encore, fût l'artisan de la destinée de Carlyle ; en mai 1821, au cours d'une excursion à Haddington, il le conduisit chez les Welsh. L'histoire des sentiments de Carlyle, lors de cette première rencontre et des suivantes, est racontée sous une forme déguisée dans «*Sartor Resartus*» ; nous y voyons que son cœur fut pris très vite ; que l'ivresse de l'amour naissant fondit la glace de son caractère, et le rendit expansif, éloquent, chaleureux. Les études de Miss Welsh créaient entre eux un intérêt commun ; il fut agréé comme le conseiller de ses travaux ; ce fut le prétexte de leur correspondance. Les lettres qu'ils échangèrent pendant cinq années, et qui nous sont maintenant toutes accessibles, forment pour l'intelligence de leurs rapports le document le plus précieux. Elles éclairent la douloureuse énigme de l'union imparfaite entre deux êtres dont les torts respectifs ont été l'objet de controverses passionnées. Si pénible qu'il soit, ce problème a soulevé trop de curiosités, suscité des solutions trop contradictoires, pour que l'on puisse aujourd'hui s'abstenir d'y toucher. Aussi bien le jugement que l'on porte sur la personnalité de Carlyle y est-il fatalement impliqué.

II

On peut distinguer deux périodes dans le drame psychologique que fait revivre devant nous cette correspondance ; la première avant, la seconde après la victoire de Carlyle, et ses fiançailles orageuses. Pour qui assiste à son développement, l'action porte en elle-même une évidence irrésistible. Une flagrante inégalité se révèle entre les deux âmes ; et partie à cause de l'infériorité de l'une, partie à cause des automatismes inconscients qui alourdissent la supériorité de l'autre, leur avenir commun n'apparaît que trop menaçant.

La première période nous montre chez les deux jeunes gens les attitudes que l'on est convenu de regarder comme naturelles. Carlyle fait sa cour, et Jane Welsh se défend. Mais jamais prétendant ne fut plus tendre, plus patient, plus soumis ; jamais la conquête d'un cœur ne fut plus noblement entreprise. Toute la flamme du génie, l'ivresse d'une pensée qui vient de se trouver, l'héroïsme d'une volonté trempée par la souffrance, et qui a l'élasticité sans avoir encore la dureté, échauffent, animent, embellissent l'effort persévérant d'une passion sûre d'elle-même et de son objet. Carlyle dirige les études de son élève bien-aimée ; il se donne sans compter pour elle, prodigue le meilleur de son temps, de sa force, en conseils, en projets, en idées qui jaillissent, vigoureuses, ardentes, revêtues souvent du riche éclat d'une imagination primesautière. Surtout, il encourage, réveille inlassablement une énergie qui fléchit, une vocation défaillante. D'une foi entière, il croit à la destinée de Jane, et l'invite à la remplir ; ses talents lui promettent la gloire, elle sera illustre entre les femmes ; comme moyens, il prêche le travail, l'apprentissage ardu de la littérature, de la science ; la culture de soi, selon la formule libérale et pleine d'un Gœthe. Ses lectures en anglais, en allemand, en français, c'est lui qui les choisit ; l'ordre et l'économie de son labeur, la conduite de

ses pensées, et jusqu'au programme de ses journées, il les règle, d'un esprit attentif, judicieux, prévoyant. Mais son affectueuse sollicitude n'oublie pas la santé du corps. Il la met en garde contre l'erreur qu'il expie lui-même si cruellement; la conjure d'éviter le surmenage, de faire une place journalière à l'exercice. Et par-delà l'horizon étroit des livres, il lui montre la vie, les mœurs, vaste domaine à étudier, inépuisable matière de la réflexion qui mûrit.

Cependant le maître, le précepteur tendrement autoritaire, est un amoureux modèle, respectueux, presque humble, résigné aux traverses qui ne lui sont pas épargnées. Sa première déclaration est fort mal accueillie : il se soumet. Malgré un avertissement de Jane, il ose une nouvelle visite à Haddington, est reçu avec une froideur telle, que d'une année entière il n'essaie plus de la revoir. Une rupture est de peu évitée; mais déjà Miss Welsh a senti l'ascendant d'un cœur et d'un esprit supérieurs; les circonstances s'y prêtent, et Carlyle rentre en grâce. Il est un exemple achevé de « cristallisation » sentimentale : « Chaque jour nouveau ne fait que montrer plus fortement le trésor que je possède en votre amitié; tout nouveau caractère que j'étudie ne fait que révéler une supériorité nouvelle du vôtre ». Il accepte, sans se plaindre, les coquetteries de Jane, le défilé des prétendants, nobles, riches et beaux, ou obscurs et comiques, dont elle lui détaille complaisamment le fort et le faible. Il est tolérant, et sa plume, ô surprise, a des formules relativistes : « La vérité, c'est que toute chose a deux faces; ces deux maximes sont justes chacune en son temps et fausses ailleurs ». Un mot imprudent, trop amical, échappe-t-il à sa correspondante, Carlyle aussitôt se laisse aller à des tranports; deuxième rebuffade, aussi galamment acceptée que la première. Il prosterne son indépendance, son autorité devant l'aimée; se déclare pour elle « un sujet tout à fait obéissant », lui reconnaît sur toutes choses « une juridiction arbitraire ».

Un jour vient où Jane, devant tout le zèle, tout le feu de son génie, ne retient plus un cri d'admiration : « Il éclatera comme l'éclair éclate dans les hauteurs, jaillissant du noir nuage qui le contenait... Oh, quand pourrai-je entendre une nation répéter votre nom ? » Et Carlyle d'entonner un chant d'allégresse, sur lequel tombe une douche glacée. « Mon ami, je vous aime... Mais si vous étiez mon frère, je vous aimerais de même. » L'amoureux trempé se frappe la poitrine : il sera l'ami, le conseiller, rien de plus... Nouvelle querelle, où Jane reconnaît ses torts : elle a eu ses nerfs, l'a fait souffrir; Carlyle pardonne. Sans ménagements pour son amour-propre, elle raille son accent paysan : « Mes pauvres oreilles tintent toutes les fois qu'elles l'entendent. » L'on sent pourtant qu'elle est prise ; tant d'amour, d'énergie, de volonté passionnée, l'emportent de haute lutte. Une fois encore, il la demande, la veut ; elle le repousse ; mais les mots mêmes la trahissent, et sa lettre de refus marque le jour de leurs fiançailles. « Il y a peu de mois, j'aurais dit qu'il était impossible que je fusse jamais votre femme ; à présent, je considère cette destinée comme la plus probable pour moi. Et dans un an, où à peu près, je la considèrerai comme la seule ».

Sous quel jour nous apparaît-elle, en cette première phase ? Sa qualité d'âme n'est point tout à fait la sienne. Elle a le charme, la verve, l'esprit, la délicatesse, la dignité ; elle est capable de tendresse. Mais elle est plus jeune, moins instruite par la vie et la souffrance ; ses ardeurs enthousiastes n'ont point la profondeur qui fait la durée ; sa sensibilité a quelque chose de romantique ; son ambition, un alliage mondain et matériel. Le grand obstacle à la passion de Carlyle, ce fut d'abord, ce fut longtemps la différence des rangs sociaux ; et Jane partage un peu, sur ce point, le sentiment de sa mère. Elle n'oubliera jamais que son mari est de naissance « un paysan ». Lorsque l'essentielle noblesse du génie a été reconnue, le problème se précise : comment pourrait

vivre le jeune couple ? Certes, la prudence la plus légitime conseillait d'attendre ; mais en rappelant à Carlyle qu'il n'a point de position fixe, de revenu assuré ; en spécifiant le minimum de « confort élégant » sans lequel le mariage ne lui paraît point désirable, Miss Welsh montre un sens pratique plus froid que ses goûts intellectuels n'eussent pu le faire attendre. Surtout, sa notion du succès n'est rien moins qu'idéaliste. Elle veut la renommée, les louanges flatteuses, le bruit des applaudissements : elle veut passer dans les propos des hommes, multiplier en eux sa vie. Pour Carlyle, elle réclame la gloire, et en fait la condition nécessaire de son mérite ; peu importe qu'il cache en lui les trésors de l'esprit, que sa pensée hautaine ait commerce avec les choses éternelles, et insoucieuse du présent qui l'ignore, travaille pour une postérité incertaine ; elle ne l'estimera pleinement que s'il réussit à s'imposer.

En attendant, elle se plaît à faire sonner les titres, à décrire la prestance de ses conquêtes ; et si elle n'est point fille à s'y laisser prendre, il y a dans l'étalage qu'elle en fait plus qu'un soupçon de légèreté ou de coquetterie. Carlyle ouvre-t-il, pour leur avenir commun, des perspectives frugales et rustiques, propose-t-il de vivre en fermier et fermière à Craigenputtock, le domaine familial des Welsh, elle se récrie : « Pour ma part, je ne voudrais pas y passer un mois avec un ange. » Et, si féminins que ces derniers traits puissent être, elle affiche l'horreur de la femme traditionnelle, bornée au cercle étroit des occupations ménagères. Orner son esprit, échanger des idées, lire, écrire, telles sont les tâches qu'elle exige impérieusement. Elle eût voulu être homme ; les besognes domestiques lui sont insupportables ; elle implore du ciel une destinée plus haute que de « se marier et fabriquer des puddings ».

Par malheur, son ambition littéraire paraît frappée d'une étrange stérilité. Ses projets s'évanouissent l'un après l'autre ; soit fatigue, soit dégoût, soit versatilité, elle

abandonne les travaux commencés. Ou peut-être est-ce impuissance, et l'obscur sentiment d'une incapacité créatrice. En vain Carlyle lui propose-t-il une collaboration qui serait son bonheur ; qu'il s'agisse de composer ensemble des poèmes, ou des romans, ou de traduire des nouvelles allemandes, le même destin la poursuit. La force inventive, la fécondité, douloureuse d'ailleurs et tourmentée, de son ami, ne semble point agir sur elle comme un stimulant ; à l'ombre de son génie, au contraire, on dirait qu'elle s'étiole.

Il est des voisinages écrasants, et sans doute celui de Carlyle était du nombre ; mais dès l'origine, Miss Welsh n'essaie point de réagir. Elle ne sait pas adapter son ambition à ses moyens, se contenter d'un labeur plus modeste ; elle avait rêvé la gloire, et ne pouvant la conquérir, elle préfère ne rien faire pour être utile. Et parallèlement aux étapes de cette désillusion, se poursuivent les progrès de Carlyle dans son cœur. Un an et demi s'est écoulé, lorsque sa fierté s'humilie jusqu'à lui rendre hommage, et lui dire sa reconnaissance. « Notre rencontre est une date mémorable dans mon histoire ; car mes relations avec vous ont eu, depuis leur début même, une influence puissante sur mon caractère et sur ma vie. » Peu à peu, une confiance plus douce, une gratitude plus émue, une affection plus vive, détendent son orgueil. Bientôt, elle avoue aimer. « Je vous dois beaucoup ! Des sentiments, des idées, qui ennoblissent mon caractère, qui donnent à ma vie de la dignité, de l'intérêt et de la joie. En retour, je ne puis que vous aimer, et cela je le fais, du fond du cœur. » Après avoir excité, comme à plaisir, la jalousie de Carlyle, voici qu'elle ne cache plus la sienne ; Kitty Kirkpatrick, la belle Orientale, n'a-t-elle pas tout ce qu'il faut pour plaire ? Sa tendresse se fait plus chaude. « Des mots ne vous diront jamais comme je vous aime. » Et ses chères études en pâtissent. « Quant aux livres, je puis plus facilement prendre mon parti de les perdre ; le plus grand plaisir qu'ils pussent me

donner, le plaisir d'une preuve nouvelle de votre attention pour moi et de votre affection, j'en ai joui déjà »... Pourtant, fidèle jusqu'au bout à son idéal romanesque et à son indépendance, dans la lettre même où elle prend l'engagement d'être sienne, elle marque, avec une précision cruelle, les limites de son sentiment. « Je vous aime, je vous l'ai dit cent fois ; et je serais le plus ingrat et le moins sensé des mortels si je ne le faisais ; mais je ne vous aime pas d'amour ; c'est-à-dire que mon amour pour vous n'est pas une passion qui trouble mon jugement, et absorbe tout mon respect pour moi-même et les autres. »

A peine le sort en est-il jeté, et sa destinée est-elle liée à celle de Carlyle, qu'une singulière transformation paraît s'opérer chez elle et chez lui. La seconde période, celle de leurs fiançailles, les voit prendre des attitudes inverses, et, dans une large mesure, échanger leurs positions. Carlyle reçoit la bienheureuse nouvelle avec une joie simple, délicate et grave ; jusqu'au bout, ses lettres resteront chevaleresques et tendres. Mais quelque chose paraît changé dans le timbre de son affection. Peut-être a-t-elle été sourdement meurtrie par l'insistance de Miss Welsh à marquer la distance entre le sentiment qu'elle éprouve pour lui et la passion dont son cœur serait capable ; peut-être aussi tant d'à-coups douloureux, où se sont révélés les côtés moins nobles du caractère de Jane, ont-ils fait perdre à son amour un peu de sa fleur première. Déjà la cristallisation, en lui, avait commencé à se défaire. Il avait reconnu, chez l'aimée, des imperfections. Une irritation inconsciente avait percé parfois, et sa volonté, en deux ou trois occasions, s'était cabrée. Dans ses lettres, une note nouvelle s'était fait entendre ; il avait distingué, chez Jane, les progrès de l'étudiante, et ceux de la femme ; elle n'était plus la collaboratrice, penchée elle aussi sur une tâche, mais « ma belle et pure Egérie, inspiratrice, perfection, ornement et récompense de mes labeurs ». Au moment même où Jane allait s'avouer conquise, la

certitude de trouver le bonheur dans leur union semblait l'avoir abandonné. « Ensemble, il se peut que nous ne trouvions pas le bonheur; séparés, il ne se peut guère que nous ne soyons malheureux ». Tous ces symptômes maintenant s'aggravent; c'est comme si un fonds héréditaire, instinctif, passait brusquement au premier plan; comme si le sentiment de la victoire, et son dangereux enivrement, remplaçaient la soumission du prétendant par l'autorité du fiancé. En face du désir lointain, devenu tangible, à la pensée solennelle du foyer qu'il allait, lui aussi, créer, l'âme de Carlyle se sentait ramenée aux sagesses conservatrices de sa race ; et c'était dans les formes traditionnelles, familiales, qu'il concevait l'organisation du ménage, la vie des époux.

Le ton, désormais, est celui du maître ; respectueux encore, mais ferme. La tendresse s'exprime toujours, mais l'expression en est contenue, moins vive. Il n'est plus question, pour Jane, d'une carrière intellectuelle, de gloire à poursuivre ; éloquemment, Carlyle dénonce le mensonge littéraire, dit la supériorité de la vie réelle ; il veut qu'elle soit « le modèle des épouses », qu'elle étudie « les premiers éléments de l'art d'une ménagère ». Dans ses plans d'existence conjugale, il se voit écrivant « son nombre convenable de pages », tandis qu'elle vaque à ses devoirs domestiques ; la division du travail entre eux se fait selon la bonne vieille formule. Et nettement, il réclame l'autorité suprême, sans partage. « L'homme doit régner à la maison, et non la femme. Voilà un axiome éternel, la loi de la nature même, dont nul mortel ne s'écarte impunément ». Une certitude religieuse, biblique, fortifie l'instinct de son tempérament. Bientôt apparaissent les théories familières sur la nature de la femme, qui est « essentiellement passive et non active », dont c'est le besoin « de s'attacher à l'homme comme à son appui et son guide ». Or, la période « romanesque, ou de folies », est bien finie ; assez de pensée ; l'action est l'idéal salutaire, comme l'exigence du présent. Toute sa

vie, Carlyle allait développer cette formule ; elle marque la transition essentielle entre sa jeunesse et sa maturité. De l'enseignement de son maître Gœthe, il ne retient plus que le culte de l'action, et l'autorité de la sagesse ou de la philosophie allemande se restreint à ne plus être que la confirmation de son puritanisme.

Passant à l'acte, Carlyle fait sentir sa volonté. Il a résolu de vivre à la campagne, a jeté son dévolu sur Craigenputtock ; en attendant, il loue la ferme de Hoddam Hill, et n'en parle à sa fiancée que la chose faite. Il s'oppose énergiquement à ce que Mrs. Welsh soit en tiers dans le ménage, et Jane, dont les rapports avec sa mère n'avaient pas toujours été faciles, n'ose trop insister. Puis, c'est la vente projetée de la maison de Haddington, à laquelle il voit mille inconvénients. Cependant, la recherche obstinée de la santé imprime de plus en plus à son caractère un pli d'énergie concentrée, et les inégalités de son humeur se font plus sensibles. Après cinq années, Jane pouvait espérer que l'âme de son fiancé n'avait plus de secrets pour elle ; mais, en termes inquiétants, Carlyle lui annonce des surprises : « Peu à peu, vous apprendrez quelle espèce d'homme je suis. Pour l'instant, c'est à peine si je me connais moi-même ». De l'éducation familiale, il a gardé le goût, le besoin des sincérités réciproques, et des franchises moralisantes. « J'ai l'intention de passer toute une quinzaine... à vous sermonner et à être sermonné », avait-il écrit dès leurs fiançailles, et il tient parole. Il a sans doute la conscience, et même la théorie de son caractère ; il en attribue les défauts à « un système nerveux déséquilibré » ; il a l'espoir de vaincre ou, du moins, d'écarter « les influences de la maladie ». Mais aux approches du mariage, cette âme tourmentée se montre plus irritable, a des impatiences, de noirs soucis ; il traverse une crise d'hypocondrie ; et la note de ces dernières semaines, elle est donnée par ces tristes paroles, auxquelles nous ne pouvons nous empêcher de trouver un accent prophétique :

« Je jure que mon cœur se brisera si je te rends malheureuse. Et pourtant, je suis un méchant mortel à vivre, et les meilleures résolutions font naufrage dans la mer de la pratique. »

A mesure que la personnalité de Carlyle s'affirme davantage, laisse voir ses angles, celle de Jane se fait plus douce et patiente, plus soumise ; comme reprise, elle aussi, par l'influence héréditaire, elle tend vers l'idéal de l'épouse, tel que l'a conçu outre-Manche la sagesse des siècles. Une fois encore, elle ose se plaindre, presque menacer, lorsque Carlyle, à peine fiancé, est resté un mois sans lui écrire, faisant à Londres et Birmingham un voyage d'agrément ; mais elle ne sait plus manier l'ironie, et l'anxiété d'un cœur qui s'est donné réussit mal à se cacher. Avec une sincérité touchante, presque naïve, elle confesse l'état de ses sentiments, l'effort, impuissant encore, qu'elle fait pour aimer sans réserve. Bien vite, ses lettres sont plus tendres, plus passionnées que les siennes. L'indiscrétion d'une amie, Mrs. Montagu, apprend-t-elle à Carlyle qu'elle a jadis aimé Irving, elle reconnaît l'erreur de son silence avec une humilité toute nouvelle, implore de lui sa grâce, reçoit sans dépit son pardon généreux, affectueux, mais prédicant, supérieur malgré tout, dur sous son apparence miséricordieuse ; et la liberté qu'il propose de lui rendre soulève en elle une tempête de douleur et d'effroi. « Si j'en avais seulement la force, je viendrais à vous aujourd'hui même, et quand je vous aurais tenu dans mes bras et que vous auriez vu mes larmes, vous oublieriez tout, sauf l'amour que j'ai pour vous... Oh ! je vous aime, mon cher ami, par-dessus toute la terre..., et voulez-vous me briser le cœur ? »

Sur la différence entre eux des rangs, des fortunes, elle pense, elle sent désormais en femme aimante. « Bien-aimé, ne me dites plus un seul mot de votre pauvreté. Toute parole de ce genre me frappe au cœur avec l'acuité d'un reproche ». Eperdûment, elle s'abandonne

à la prudence, à la raison, à la force de l'homme qui l'a conquise ; elle ne veut plus être qu'une esclave entre ses mains, trop heureuse de l'admirer et de le servir. « Je suis docile et soumise envers vous, j'écoute votre voix comme les préceptes d'une seconde conscience ». Annonçant son mariage à une parente, elle se félicite que son mari possède « un esprit dominateur pour me commander ». Sa dernière lettre de fiancée formule l'hommage de son obéissance : « Non pas que ma volonté soit faite, mais la tienne ». Et pourtant, est-ce là vraiment un don absolu, facile, heureux ? On a cru sentir, un an plus tôt, un regret frémir en ces paroles mi-plaisantes, mi-sérieuses, que l'on n'oublie pas : « Je n'ai rien à y faire qu'à me soumettre, en ceci comme en toutes autres choses. « Toute ma volonté », dit Mrs. Montagu, « doit être jetée en fusion, et façonnée selon un autre moule ». Une opération barbare, en vérité ! Je me demande comment ces seuls mots ne m'ont pas terrifiée au point de me résoudre à demeurer fille tous les jours de ma vie ! »

Miss Welsh fit visite aux parents de Carlyle, comme sa fiancée, en septembre 1825. On a voulu voir dans cette démarche le contre-coup de la révélation qui avait appris à Carlyle ses anciens sentiments pour Irving. Quoi qu'il en soit, elle ne faisait que céder au désir vingt fois exprimé de son fiancé ; on ne peut dire qu'elle ait été responsable de leur union. Une année encore, les circonstances parurent s'y opposer. Au mois de juin 1826, Carlyle quitta la ferme de Hoddam Hill pour celle de Scotsbrig, où son père venait de s'établir. Le projet qu'il avait esquissé d'y vivre avec sa femme ne se trouva point praticable. Ni le domaine de Craigenputtock, cependant, ni la maison de Haddington ne pouvaient leur donner, pour l'instant, l'abri tranquille et rustique où il avait résolu de placer son foyer. Les jeunes gens décidèrent enfin de louer, à Edimbourg, une maisonnette que Mrs. Welsh meubla pour eux. Le mariage fut célébré le 17 octobre 1826.

Ainsi s'achevait, par une issue depuis longtemps certaine, la lente et difficile adaptation de leurs natures l'une à l'autre. Obtenue au cours de cinq années agitées et ardentes, l'harmonie de leurs cœurs pouvait sembler reposer sur une sincérité parfaite, et offrir la promesse d'une solidité à l'épreuve du temps. Mais si les lignes d'évolution morale que nous avons cru reconnaître ne sont pas illusoires, l'accord, en réalité, n'était point complet, et recélait le germe de graves dissonances. Au moment même où le contact des âmes avait paru s'établir, des changements secrets avaient modifié les caractères en présence, et faussé ainsi les bases mêmes de leur entente ; le présent et le passé, la vérité et l'apparence, les instincts profonds des tempéraments et leurs superficielles qualités acquises, s'étaient obscurément mêlés dans le sentiment trompeur d'une entière union morale. Carlyle, malgré la rigueur farouche de sa véracité, avait été un prétendant comme les autres ; il s'était inconsciemment adouci pour plaire, ne s'était pas montré d'abord, ni tout entier, tel qu'il était. Jane Welsh, n'ayant pas su rester elle-même selon son désir, était redevenue elle-même selon sa race ; sa personnalité propre, à demi formée, n'avait point eu la force de s'épanouir, et s'était effacée au profit des tendances impersonnelles et héréditaires ; mais il lui en restait un souvenir et une inquiétude, qui la condamnaient, au lieu de la paix d'esprit, à connaître l'amertume secrète des faibles.

Ces deux êtres si généreux, d'une si rare valeur spirituelle, l'un et l'autre capables d'aimer, n'allaient point trouver ensemble le bonheur. De cette tristesse, Jane, sans doute, fut la plus responsable ; elle était devenue la femme de Carlyle au prix d'une régression qui n'était point assez volontaire ni lucide pour être librement, joyeusement acceptée ; la loi de son être ne s'était point développée avec la même inflexible énergie que celle du sien. Mais dans cette énergie, justement, avaient-résidé

les torts de Carlyle. Trop uniquement préoccupé d'agir, de réaliser ses puissances, il ne mit pas à scruter les modes de son action, les conditions de son équilibre, un scrupule assez vif, assez exigeant ; sa volonté de santé fut égoïste par inadvertance. Il n'eût pas dû conduire Jane à Craigenputtock, le manoir solitaire pour lequel elle lui avait dit son aversion ; il n'eût pas dû, sitôt uni à elle, se cloîtrer avec elle, et lui imposer, en fait, dans sa rigueur, le rôle domestique de l'épouse traditionnelle. Il eût pu comprendre qu'elle était une créature de transition, une âme partagée ; que si elle n'avait pas le courage ni la clarté d'esprit de l'avenir, elle n'avait pas non plus le goût ni le courage du passé. Il aurait pu deviner sa faiblesse, en avoir pitié, s'y mieux adapter ; penser à elle, pour elle, en organisant sa vie ; ne lui avait-il pas demandé de l'épouser ? Et si nul devoir ne lui paraissait plus haut que sa mission prophétique, s'il voulait tout sacrifier à la remplir, pourquoi liait-il une autre destinée à la sienne ; pourquoi ne cherchait-il pas la solitude qui fait le héros libre et fort ? Une meilleure partie, enfin, du courage indomptable qu'il mit à vaincre le monde, à changer le ton de son siècle, il eût pu la dépenser à se dompter lui-même davantage encore, à maîtriser les inégalités de son humeur. A ce prix seulement, il aurait préservé de se sentir en cage « l'oiseau chanteur » qu'il avait apprivoisé.

III

D'octobre 1826 au printemps de 1828, les jeunes mariés habitèrent à Edimbourg, 21, Comely Bank. Leur installation était simple et confortable, leur résidence agréable et saine. La lutte pour la vie commençait sous d'heureux auspices. L'avenir n'en était pas moins incertain.

Miss Welsh avait toujours eu les goûts, les prétentions d'une héritière. Mais la fortune de sa famille était

toute de surface. Son père lui avait laissé le plus clair de son bien, le domaine de Craigenputtock, et Jane en avait transféré le revenu à sa mère, ne gardant pour elle que la nue-propriété. Carlyle approuva sans réserve cette décision quand il en fut, tardivement, informé. Il ne déplaisait pas à son indépendance d'assumer seul la charge de son foyer. Mrs. Welsh lui offrit une aide pécuniaire, qu'il refusa. Cependant, il fallait vivre. Ses travaux littéraires lui avaient rapporté des bénéfices relativement substantiels ; mais cette ressource était irrégulière ; il était urgent de lui donner plus d'ampleur et de jeu. Le public n'avait pas fait un accueil empressé à ses dernières traductions de l'allemand. Fort à propos, Carlyle fut mis en relations avec Jeffrey, le directeur influent du fameux périodique Whig, la *Revue d'Edimbourg*. Il lui fit assez bonne impression pour que Jeffrey, esprit sceptique, mais judicieux, accueillit libéralement sa collaboration paradoxale. A des lecteurs occupés des luttes politiques où s'absorbait alors l'attention de tous, Carlyle prétendit révéler les trésors du « mysticisme » allemand. Ainsi parurent ses premiers essais critiques, où déjà éclate la maturité de sa pensée. Telle est leur vigueur, qu'ils ne passèrent pas inaperçus ; et Carlyle ne fut plus ignoré des esprits d'élite dans son propre pays. La société d'Edimbourg le recherchait ; des relations brillantes venaient à lui ; de nouvelles lettres de Gœthe, plus flatteuses que la première, ajoutaient à son prestige. Opposant aux faveurs du monde un front hostile ou réservé, Carlyle se renfermait dans une vie de travail austère, coupée des visites de rares amis ; cependant que sa jeune femme, troublée déjà de se sentir seule auprès de lui, pouvait encore se croire heureuse.

L'inquiétude du lendemain n'avait pas quitté Carlyle. Une situation fixe aurait été pour lui le salut ; mais il n'en était guère que son humeur pût accepter. Deux fois, il essaya d'obtenir une chaire professorale, à l'Université de Londres, dont la création venait d'être déci-

dée, et à celle de Saint-Andrews ; malgré l'appui des protecteurs les plus autorisés, il échoua : les promesses de son génie n'étaient pas encore assez officielles. C'est alors qu'un vieux projet revint hanter sa pensée. Depuis que la recherche de la santé était devenue chez lui consciente et systématique, il avait espéré la trouver dans une vie de travail intellectuel et d'exercice harmonieusement balancés, sous les influences calmantes et salubres de la libre nature. A Hoddam Hill, il avait connu des jours tranquilles ; pendant ses fiançailles, il avait rêvé de se mettre en ménage à Craigenputtock. Cette solution des difficultés budgétaires restait la plus simple ; les dépenses de chaque jour, trop lourdes à Edimbourg, y seraient fort réduites. Dès 1827, son frère Alexandre s'y installa comme fermier, lui préparant la place. Un an encore, il recula cet exil, dont la pensée effrayait sa femme, et qu'il semble avoir fait son possible pour lui éviter. Mais le vœu secret de sa nature l'emporta sans doute, car son énergie, ailleurs invincible, fut ici vaincue. En mars 1828, malgré les conseils de Jeffrey, il s'y établit, ouvrant la période critique de sa carrière littéraire et de sa vie conjugale.

Craigenputtock n'est point la ferme misérable qu'une légende a voulu en faire. Avec la demeure du fermier voisine une maison de maître, qui pourrait mériter le nom de rustique manoir. Solidement bâtis pour braver les vents et la pluie d'Ecosse, qui battent inlassablement ces terres hautes, les murs de pierre ont l'abri, rare en ces régions, d'un bouquet d'arbres. L'existence ne pouvait y être que frugale et solitaire ; mais la poésie des libres espaces et des landes sauvages, un air pur, les jeux changeants du ciel et de la lumière, y parlaient profondément au cœur de Carlyle. Il y retrouvait la nature de son pays natal ; l'Annandale et ses parents n'étaient pas loin, comme aussi Templand, où s'était retirée Mrs. Welsh. En ce coin perdu, à cinq milles du village le plus proche, rien ne troublait la concentration de

la pensée. Nul importun n'était plus à craindre, et le silence était doux à des nerfs souffrants. Carlyle s'adapta sans effort à son milieu nouveau ; il en sentit l'accord bienfaisant avec les exigences impérieuses de son génie, qui se recueillait dans la méditation du chef-d'œuvre. Ses longues matinées et ses veillées de travail intense, ses courses quotidiennes à travers les collines et les vallons, au bord des ruisseaux clairs ou des marais tourbeux, ses chevauchées, lui donnaient enfin ce qu'appelait son infaillible instinct vital ; il écrivit le livre qui depuis longtemps, obscurément, s'agitait en lui.

A ses côtés, cependant, mourait silencieusement le bonheur de sa femme. Rien n'est plus malaisé que de reconnaître une route sûre dans la confusion des thèses et des arguments qui entourent cette tragédie domestique. Le détail des faits est sordide et affligeant. Si on ne regarde que l'essentiel, certaines constatations du moins sont irrésistibles ; et la lumière jetée sur les deux âmes par les aveux implicites de leur correspondance amoureuse permet de se guider à travers les obscurités du présent. Il faut distinguer deux chapitres dans les doléances de Mrs. Carlyle ; et celui qui paraît tenir la première place n'est que secondaire. Elle se plaignit, non point à son mari, mais à ses amis, dans des lettres que la malignité publique exploita plus tard, des fatigues, des besognes humiliantes qu'elle avait à subir. Peu importe la nature exacte et le degré de ces souffrances. Qu'elle ait souvent, ou par exception, cuit le pain et trait les vaches ; que les travaux de couture et d'entretien ménager aient réclamé plus ou moins de son temps et de ses forces, là n'est point le centre du problème. Facile à Edimbourg, le service à Craigenputtock était insuffisant par nécessité ; il était inévitable que Jane y prît une part plus active. Son éducation de jeune fille, ses goûts, l'avaient éloignée de toute discipline pratique ; et son apprentissage tardif lui fut doublement pénible. L'orgueil du rang, quelque vanité mondaine, une sensibilité

prompte aux exagérations et désormais aigrie, peuvent expliquer ses plaintes, et, dans une plus ou moins large mesure, en détruire l'effet. Mais aurait-elle songé à se plaindre, si son cœur avait été satisfait ? Infiniment moins net, à peine formulé, l'autre ordre de griefs est le véritable. On peut accuser Carlyle de n'avoir pas su garder intact l'amour de sa femme. Ou plutôt, l'affection qu'elle avait pour lui subit de graves atteintes ; et leurs deux natures en furent responsables, comme le malentendu secret sur lequel leur union était fondée. « Je me suis mariée par ambition », écrivit plus tard Mrs. Carlyle. Cet aveu désillusionné reflète l'amertume d'un long passé ; au moment de son mariage, ses lettres en font foi, elle éprouvait une affection, sinon passionnée, du moins vive et tendre.

Jane souffrit parce qu'elle s'était engagée dans la voie du courage et du sacrifice, et qu'elle n'avait pas assez d'héroïsme pour y trouver la joie. Elle connut l'amertume des vertus ingrates, contre lesquelles la révolte de l'instinct ne peut être étouffée. Le prosaïque devoir de chaque jour laissait dans sa bouche un goût de cendre ; et pourtant, il n'y avait plus pour elle d'autre nourriture. Faiblement, elle essaya de concilier le mariage et le travail littéraire. A Edimbourg, Carlyle parut se prêter à cet effort ; souvent encore, dans la suite, il l'encouragea ; elle écrivit, si elle ne publia rien. Mais elle avait perdu sa foi en elle-même, et il aurait fallu, pour la lui rendre, qu'il s'y appliquât : il avait donné d'autres buts à sa vie. Il accepta sans peine, sans inquiétude, le changement d'idéal et d'horizon qui parut transformer le caractère de sa femme ; il n'était que trop préparé à le trouver naturel. Consciencieusement, elle s'appliqua donc à être l'auxiliaire inférieure et humble dont l'épanouissement de son génie avait besoin ; elle ne lui montra qu'un visage souriant, ou du moins égal ; exagérant, par orgueil blessé, le devoir de souffrir en silence, elle faussa le jeu de la confiance et de la franchise hors desquelles les

sentiments s'atrophient ou s'égarent. Mais ses rancunes trouvaient, dans ses confidences à d'autres, une satisfaction sans noblesse ; et le fardeau quotidien qu'elle avait prétendu soulever, retombait plus lourdement chaque jour en la meurtrissant. Elle avait cru pouvoir affronter la pauvreté ; mais elle n'avait point les instinctives, les passives endurances des femmes que sa jeunesse avait méprisées, ni l'amour passionné qui lui eût donné la force d'unifier son âme, et fait jaillir du dévouement une source de joie. Elle sentit son esclavage, l'injustice du sort, parce qu'elle n'aimait plus assez ; et le sentiment de son esclavage hâta la faillite de l'amour, lui fournit le noyau d'aigreur autour duquel la paralysie du cœur se concentre et s'étend.

Aveuglément, tout entier absorbé par la lutte, le souci de l'avenir commun, et le laborieux enfantement de sa pensée, Carlyle marchait à la victoire à travers la douleur, et ne songeait pas que l'on pût être vaincu. Les projets de collaboration, d'étroite solidarité morale, d'épanchements et de confidences, ne s'étaient pas réalisés ; de plus en plus, il s'enfermait dans la solitude de son âme. Sans doute, il tenait Jane encore au courant de ses travaux; adroite et fine, elle l'aidait de ses conseils, de son tact, du crédit de sa grâce auprès des amis qui l'admiraient; il lui montrait ses manuscrits, et elle trouvait les mots qui encouragent. « C'est une œuvre de génie », dit-elle de « *Sartor Resartus* ». Mais il ne cherchait plus à lire qu'en lui-même, et toutes les énergies de son être s'y épuisaient; le rayonnement chaleureux de la tendresse s'éteignait au profit de la flamme intérieure. Il avait pris l'habitude de travailler seul ; ou si au même feu s'asseyait Jane, c'était pour s'absorber en ses travaux d'aiguille ; il la loue dans ses lettres et la remercie de son « talent pour le silence ». La santé de Jane, assez délicate, ne lui permettait pas les longues marches; il sortait sans elle. Parfois, ils faisaient ensemble une course à cheval ; parfois aussi, une excursion, un voyage ;

mais des séparations fréquentes rompaient leur intimité. Toujours très attaché aux siens, Carlyle appelait souvent auprès de lui un membre de sa famille ; souvent, il rendait visite à ses parents. Il mettait dans ses lettres à sa mère son affection la plus expansive, la plus abandonnée; et Jane se savait vaincue d'avance par cette rivale que chaque jour l'âge rendait plus forte.

Si des enfants étaient venus, sa vie eût sans doute été changée; mais ils ne devaient point en avoir. Solitaire, elle ne se sentait pas choyée, entourée d'une assez vigilante sollicitude. Sujette aux insomnies, aux migraines, elle eût réclamé des soins constants ; mais Craigenputtock était loin de tout médecin ; et Carlyle, souffrant des mêmes maux, se plaignait autant qu'il la plaignait. Il avait ses misères, et s'était endurci à la pitié en les domptant, sans réussir à les chasser de son esprit. Ses troubles d'estomac aggravaient de crises périodiques la mélancolie de son humeur. Irritable, autoritaire, il ne pouvait point ne pas blesser ceux-là mêmes qui lui étaient chers. Soutenu par sa foi vivifiante,il ne cherchait point en sa compagne de réconfort moral; elle ne lui donnait rien de profond, et la gaieté, le charme qu'il lui demandait seulement, elle souffrit de voir qu'elle pouvait les lui refuser sans qu'il s'en plaignît. Ainsi, côte à côte, ils étaient en réalité séparés. Carlyle n'était pas malheureux, et c'était tout le bonheur qu'il espérait; mais Jane n'était pas heureuse, et c'était pour elle un désastre. C'en fut un pour lui quand il le sut plus tard ; mais pour l'instant il ne le savait pas, et son inconscient ne cherchait point à le savoir. Sa grande âme toute traversée des éclairs du génie, capable d'embrasser le monde, riche de tendresse derrière sa rugueuse écorce, s'appauvrissait et se rétrécissait jusqu'à l'égoïsme sous la tyrannie de la volonté, qui poussant à leur réalisation efficace toutes ses puissances, réduisait l'amour à n'être qu'un élément utile de la vie.

Mais les jours passaient, chacun apportant ses joies

ou ses peines; le mari et la femme étaient unis, et sans doute, ils s'aimaient. Dans la tranquillité du cœur, Carlyle écrivit ses pages les plus frémissantes. Ces années de Craigenputtock furent décisives ; il y atteignit à la maturité de son esprit. Sans cesser de collaborer à la *Revue d'Edimbourg*, il donna des articles à d'autres périodiques, le *Fraser's Magazine*, et la *Westminster Review*, cette dernière fondée par un groupe de jeunes radicaux. Depuis bien des années, il cherchait la forme où il pourrait s'exprimer lui-même ; non point ce moi plaintif de la sensibilité romantique qu'il avait résolument enfermé dans le silence intérieur, mais l'ardeur inquiète, la fermentation mystique, tout le bouillonnement d'idées où il sentait de plus en plus nettement sa personnalité véritable. Il avait en vain essayé de la poésie et du roman ; malgré la puissance poétique de son imagination, il n'avait point le sens du vers, de la mesure et de l'harmonie ; et pour créer des caractères, il lui manquait le don d'objectivité, l'invention dramatique, la germination mystérieuse des âmes. L'étude critique des hommes ou des livres ne lui avait permis encore de se révéler que par rapides et confuses lueurs ; seuls, les clairvoyants avaient pu deviner en lui la fécondité du génie. Il le savait pourtant, il avait un livre à écrire, direct, enflammé, sincère, fait de la substance de sa vie morale. Dans une sorte d'automatisme à demi conscient, « *Sartor Resartus* » fut commencé. Ce devait être une courte fantaisie ; mais les pages s'ajoutèrent aux pages ; et Carlyle étonné assista à la naissance d'une étrange et puissante allégorie philosophique.

L'ouvrage fut terminé en juillet 1831. Serait-ce le succès, la gloire ? Carlyle partit pour Londres, au mois d'août, avec le précieux manuscrit. Mais tous les éditeurs auxquels il le présenta le refusèrent. La déception fut cruelle, et jeta son ombre sur plusieurs années. Appelée par ses lettres affectueuses, sa femme l'avait rejoint ; ils goûtèrent ensemble à une vie plus active, plus stimulante,

et l'exil de Craigenputtock en parut plus lourd, lorsque, tout espoir perdu, l'enjeu principal de sa fortune littéraire en apparence déprécié, Carlyle résolut d'y rentrer en mars 1832. Au mois de janvier, il avait appris la mort de son père, et l'effusion de son deuil s'était épanchée dans le plus pieux, le plus intime et grave des éloges funèbres. Peu après son retour, il reçut la nouvelle d'une autre fin, celle de Gœthe : c'était un père spirituel qui le quittait.

L'horizon n'avait jamais été plus sombre ; ce fut la deuxième période d'épreuves ; moins rude que la première — bien qu'il fût responsable d'une autre vie — car il s'était trouvé lui-même. Il avait voulu tirer pour sa femme et pour lui une honnête subsistance d'un consciencieux labeur ; l'évènement semblait lui donner tort. Un poste d'astronome était vacant à Edimbourg ; il le demanda sans l'obtenir. Stoïquement, il s'acharna. L'éditeur Fraser consentit à publier « *Sartor* » dans sa Revue, par fragments ; mais l'effet produit fut désastreux ; les protestations d'abonnés affluèrent. L'Allemagne ne fournissait plus aussi facilement de sujets d'articles, et le public se lassait d'elle ; Carlyle se tourna vers un autre champ. Depuis bien des années la Révolution française le fascinait ; il y voyait la plus sanglante leçon que le divin eût encore donnée aux hommes. Il entreprit d'en écrire l'histoire. Ses travaux préparatoires désormais l'occupèrent, et lui fournirent la matière d'études sur « *Cagliostro* » et « *l'Affaire du Collier* ». Cependant les livres, les documents nécessaires n'étaient pas accessibles à Craigenputtock ; pendant l'hiver de 1833-1834, les Carlyle passèrent plusieurs mois à Edimbourg ; mais le désir, l'audace venaient peu à peu de tenter, une fois encore, fortune à Londres. Quelques signes semblaient encourageants : telle la visite d'un jeune Américain, Emerson, attiré jusqu'en ce coin perdu par l'impression qu'avaient faite sur lui les essais de Carlyle, et dont l'amitié fidèle, obligeante, devait être pour les années

futures un secours précieux. En mai 1834, Carlyle partit pour Londres ; sa femme l'y rejoignit au bout de quelques semaines ; ils s'installèrent dans le faubourg de Chelsea, au bord de la Tamise.

Il allait y trouver, bientôt, le succès éclatant, triomphal ; ses jours d'épreuves étaient presque terminés. Mais la semence d'où devait sortir le chagrin de sa vieillesse avait germé et pris racine. Carlyle n'en était point responsable ; mais plutôt cette énergie familiale, héréditaire, acharnée à conquérir le monde de la chair et celui de l'esprit, la terre et le ciel. Elle l'avait soutenu, avait fait sa résistance, son héroïsme ; sans elle, il n'eût pas été lui-même. Pour se vaincre plus profondément encore qu'il ne s'était vaincu, pour atténuer l'âpreté de son vouloir-vivre, se donner le souci anxieux, la dispersion de soi, la dangereuse prodigalité du cœur que l'amour tout-puissant réclame, il eût dû atteindre à la source même de sa force, et sans doute l'affaiblir ; sans doute, ainsi affaibli, il n'eût pas été Carlyle. Mais la destinée qu'il avait prise sous sa garde eût été plus heureuse. Il regretta plus tard de n'avoir pas eu plus de clairvoyance ; mais il ne regretta point la décision essentielle de son tempérament ; il ne renia point sa doctrine. La fragilité d'un bonheur humain n'eût pas assez pesé, à ses yeux, dans la balance ; appelé à se prononcer, il eût affirmé, malgré tout, le devoir primordial d'agir et de souffrir.

CHAPITRE IV

PREMIERS ESSAIS

Les premiers essais de Carlyle nous montrent les progrès rapides de sa pensée. Rien, au début, n'annonce le génie ; mais brusquement, la maîtrise apparaît. Quelques années à peine séparent la « *Vie de Schiller* » et les articles de l' « *Edinburgh Review* ». Dans l'intervalle, les grandes influences formatrices de sa personnalité ont produit leur plein effet. Sa crise morale s'est terminée ; l'équilibre a remplacé dans l'âme les angoisses qui paralysent ; forte de ses certitudes intérieures, et d'une conscience d'elle-même élargie, elle s'est tournée vers l'action. La littérature et la philosophie de l'Allemagne ont donné un corps à sa doctrine ; ce qu'elles lui ont appris, il va désormais l'enseigner ; l'orgueil d'une initiation rare, originale, le zèle d'une découverte, doublent le sentiment de ses forces. L'amour a parcouru sa carrière de désir et de combat, jusqu'à son couronnement suprême ; il a le triomphe de la possession, l'enivrement d'une vie double et partagée ; il n'a pas encore le repliement sur soi, l'amertume des premières blessures, qui sitôt devaient venir. Le chef-d'œuvre, l'affirmation définitive et l'expression complète, ce fut « *Sartor Resartus* » ; mais au cours des années qui précèdent, Carlyle

avait donné sa mesure, et coulé en de courtes études des morceaux éclatants de son trésor intérieur.

Les articles rédigés de 1819 à 1822 pour l'*Encyclopédie écossaise* sont d'un bon écolier. La *Vie de Schiller* (1823-1824) produit encore, par sa correction régulière, une impression de jeunesse et de timidité ; le style, facile, égal, a le balancement symétrique de la bonne prose traditionnelle ; on y sent comme un souvenir du dix-huitième siècle. Mais sous les plis flottants de cette robe banale, la vigueur des muscles se dessine. Une éloquence chaleureuse, une imagination souvent brillante et hardie, animent et colorent le récit. L'habitude, le sens des enchaînements d'idées, des vastes perspectives philosophiques, se révèle à l'ampleur du coup d'œil, à l'aisance de certains exposés. Surtout, les directions profondes de l'esprit de Carlyle sont déjà visibles. Sans hésiter, son attention va vers l'homme ; dans l'œuvre, c'est au fond moral qu'il s'attache ; la valeur humaine, pratique, tel est le critérium de son jugement. Pour lui, en toute vérité, la littérature est une religion ; et la noble figure de Schiller se laisse volontiers tourner au sacerdoce. L'exemple de sa vie, et les leçons fortifiantes de ses drames, sont ses plus grands titres de gloire. La technique, l'art, l'esthétique, la recherche et les moyens d'un plaisir auquel participent les sens, ne reçoivent de Carlyle qu'une pensée distraite ; dans sa notion de la poésie n'entre point l'exigence du métier. Le mérite de son appréciation est fait de sa sympathie ; d'une prise directe et sûre, il saisit les éléments les plus spirituels, l'essence idéaliste de l'effort créateur qui a produit « *Wallenstein* » ou « *Guillaume Tell* » ; la juste intuition de l'ensemble féconde l'analyse du détail. Et cette sympathie a un caractère nettement personnel ; elle naît d'une affinité, non de l'exercice assoupli de l'intelligence ; Carlyle aime et comprend ce qui lui ressemble. La préoccupation secrète de soi perce même à chacune de ses pages ; les luttes et les épreuves de Schiller, sa victoire, et sa carrière de

penseur et de prophète, éveillent chez lui, on le devine, l'âpre et secrète jouissance de se sentir pareil par la souffrance et l'ambition. Sans qu'il le veuille, les insistances de sa pensée, les inflexions de son récit, les accents et la lumière de son étude, soulignent les traits de son propre être moral, l'image qu'il s'en est formée, et l'apprentissage qu'il a lui-même fait de la vie.

La préface à la traduction de « *Wilhelm Meister* » (1823), et les notices placées en tête des « *Spécimens du Roman Allemand* » (1827), sont écrites dans une langue plus serrée, plus nerveuse. Mais en cette année 1827 l'étude sur « *Jean-Paul Richter* » ouvre brillamment la série d'articles publiés dans la *Revue d'Edimbourg*, la *Foreign Review*, le *Fraser's Magazine*, la *Westminster Review*, etc., et qui, réunis sous le titre de « *Mélanges* », forment la substance des essais critiques de Carlyle. Il est possible d'examiner à part la première moitié, et la plus intéressante, de ce recueil, jusque vers la fin de 1832. Tout de suite, la maturité complète y paraît. Le style porte l'empreinte d'une originalité qui ne s'ignore plus, si elle n'a pas encore toutes ses audaces. « *Sartor Resartus* », composé en 1830-1831, fera rendre à cet instrument verbal tous ses effets ; mais là, Carlyle est lui-même sans réserve, s'abandonne librement à sa fantaisie. Dans le domaine moins personnel, plus surveillé de sa collaboration aux périodiques, la transition vers l'entier affranchissement de la forme se prolonge quelques années de plus.

L'article sur la *Vie de Heyne* (1828) raille la marche régulière et la cadence monotone d'un style trop académique. « Chaque phrase ressemble comme une sœur à la précédente ; selon toute probabilité, le nombre de ses membres est fixé d'avance (trois est un chiffre favori, comme chez Gibbon, car « les Muses aiment l'impair ») ; elle a aussi un rythme donné, une musique connue, attendue, simple mais assez limitée, comme celle de doigts malappris tambourinant sur une table ». Au con-

traire, chez Richter, Carlyle décrit avec une précision singulière l'allure étrangement désordonnée d'une langue indépendante et créée ; l'admiration perce sous la froideur critique, et le mouvement même de la définition rappelle de bien près celui de l'original. « Non qu'il soit ignorant de la grammaire, ou dédaigne les sciences de l'orthographe et de la syntaxe ; mais il les applique l'une et l'autre dans un certain esprit latitudinaire ; répand avec une étonnante prodigalité parenthèses, tirets et incises ; invente les mots nouveaux par centaines, en altère d'anciens, ou par traits d'union les enchaîne, les accouple et les assemble en combinaisons discordantes ; bref, produit des phrases de la plus hétérogène, cahotante et interminable espèce. Des Métaphores à l'infini ; en vérité, le tout n'est qu'un tissu de figures, et d'images, et d'allusions à toutes les provinces de la Terre, de la Mer et de l'Air ; entremêlé de suspensions épigrammatiques, d'exclamations véhémentes, ou de tours sardoniques, d'interjections, quolibets, calembours, et même jurons ! Une véritable jungle Indienne, dirait-on ; un imbroglio sans limite, sans pareil ; rien de tous côtés que les ténèbres, la cacophonie, et la confusion des confusions ». L'article entier est écrit de ce style ; non point certes de celui que s'attache à définir Carlyle, mais de celui dont il donne ici l'exemple ; et cette construction libre, ces inversions, ces arrêts brusques, cette suppression des intermédiaires, cette richesse exubérante de mots expressifs ou pittoresques, toute l'allure de ce passage, avec son rythme brisé, chaque fois inventé, moulé sur les sursauts d'une pensée vigoureuse et impatiente, feront désormais le fonds d'habitudes, la trame sur laquelle l'imagination brodera ses fortes et saisissantes visions.

Si l'originalité de la forme dans ces études reste discrète, elles ont une sobriété de charpente que fera parfois regretter la luxuriance des œuvres futures. D'une densité remarquable, elles vont droit à leur but, et ne

disent chaque chose qu'une fois. La répétition, procédé de style, moyen d'éloquence et outil de persuasion, conséquence aussi d'une pensée dogmatique et acharnée, sera bientôt chez Carlyle un trait constant; il n'en est point encore ici de trace.

La plupart de ces articles n'ont qu'une portée critique; la doctrine de Carlyle ne s'y révèle qu'indirectement. Son attitude reste celle qu'avait montrée la « *Vie de Schiller* » : il juge, et l'échelle des valeurs littéraires se confond avec celle des valeurs morales. Dans le respect et l'intuition de la vie de l'âme, se rencontrent le génie de l'écrivain et celui du philosophe; la conscience de l'artiste ne fait qu'un avec celle de l'homme. La loi de la sympathie gouverne les appréciations de Carlyle; son jugement est d'autant plus sûr qu'il fait moins violence, pour s'exercer, à une nature énergique en ses répugnances comme en ses goûts. Un souffle d'enthousiasme traverse presque toutes ces études; elles célèbrent la profondeur, la beauté rayonnante, la noblesse féconde du génie allemand; l'Allemagne y tient plus de place que la Grande-Bretagne. L'Ecosse est représentée par Burns, l'Angleterre par le docteur Johnson; à l'un et à l'autre, mais surtout au premier, Carlyle consacre une étude vigoureuse et pénétrante; il aime ces natures robustes et sincères, se plaît à en dégager, sous les dehors frustes, l'intérieure délicatesse; et si intime, si directe est son affinité avec ces caractères harmoniques au sien, qu'il recrée des personnalités bien plutôt qu'il n'analyse des œuvres. La tragique destinée de Burns est ainsi éclairée par la fatalité d'une défaillance; Johnson, honnête et bourru, fait déjà figure de héros Carlyléen, ayant cette qualité essentielle, d'être rude et fort, « rugged ». Voltaire par contre, le représentant de la France, ne bénéficie que d'un méritoire mais ingrat effort d'impartialité; et la morale de sa carrière est pour Carlyle celle même que la Révolution devait lui suggérer : l'intelligence, ou plutôt l'adresse d'esprit, « cleverness », don éminent

de la race française, ne peut que détruire ; elle sert aux besognes négatives qu'ordonne parfois la Providence.

La philosophie de ces études n'est point assez explicitement développée pour qu'il soit utile de s'y arrêter. Les noms de Kant et Fichte y paraissent plus d'une fois; la métaphysique transcendantale est souvent effleurée. Parlant de Gœthe, de Schiller, de Richter, de Novalis, Carlyle s'attache au fonds d'idées qui leur est commun; et chez tous, il exalte l'idéalisme de la recherche et de la croyance. Les thèmes qu'il esquisse ainsi constituent sa dette envers la pensée allemande, et « *Sartor Resartus* » en sera l'orchestration puissante. S'il est une notion qui reçoive ici une attention particulière, et doive ensuite passer au second plan, c'est celle de la culture, au sens où Gœthe l'avait comprise. L'esprit de Carlyle est à ce moment plus libéral qu'il ne le sera plus tard; il connaît, en ces jours heureux, une souplesse et une largeur, alliées à l'indépendance, qui bien vite iront se rétrécissant avec l'âge et le succès. Cette décadence a déjà commencé; dès 1825 et 1826, on en perçoit les premiers signes; mais l'ivresse intellectuelle combat encore le fanatisme moral, et la seconde influence ne triomphe qu'après 1830. « *Sartor Resartus* » marque le point de conciliation et d'équilibre, sinon de perfection.

Dans l'ensemble, on l'a vu, Carlyle infléchit la doctrine de Gœthe vers l'austérité puritaine de ses propres instincts ; durant ces quelques années, il semble avoir acquis au contact de son maître un intellectualisme plus libre, un amour du vrai plus désintéressé, une curiosité plus dégagée. Ecrivant à Jane Welsh, il avait prêché le devoir d'être soi-même, de cultiver toutes ses facultés ; ici, plusieurs de ses formules sont directement inspirées du sage de Weimar ; l'obligation suprême, déclare-t-il, pour chacun de nous, est de pleinement réaliser toutes ses puissances..... Cet individualisme supérieur, par lequel Carlyle se placerait sur la ligne d'évolution morale qui va de Gœthe à Nietzsche, sera vite corrigé,

presque neutralisé chez lui, par l'obsession calviniste de la conduite et l'évangile autoritaire de l'action.

II

Dans trois études, Carlyle parle nettement en son nom propre ; elles sont riches d'intérêt et d'idées.

L'article « *sur l'Histoire* » (1830) s'élève contre les prétentions d'une connaissance du passé hâtive et simpliste. « Quel peut être le but, le sens, de cette Vie merveilleuse, changeante, qu'elle explore et qu'elle peint ? » Telle est pour la philosophie historique la question essentielle ; elle l'a toujours négligée. L'école intellectualiste du XVIIIe siècle tendait à réduire la complexité des choses ; avec un vigoureux instinct des points vitaux dans la lutte des doctrines, Carlyle porte le combat dans le camp de l'adversaire ; et il rappelle l'inextricable enchevêtrement des réalités. « Quiconque a examiné le courant des affaires humaines, et sait combien leurs mille agitations emmêlées sont compliquées, tortueuses, insondables, même lorsque le regard de nos yeux y plonge, pourra dire s'il est facile ou impossible d'en donner une représentation exacte ». Les causes véritables sont presque toujours collectives. L'histoire politique a fait trop de place aux « batailles et aux tumultes de guerre », aux lois elles-mêmes et aux Constitutions ; elle a trop ignoré le peuple silencieux et obscur de ceux qui ont soutenu, rempli la vie sociale, « matelots Phéniciens, maçons Italiens et métallurgistes Saxons, philosophes, alchimistes, prophètes, et tout le cortège longtemps oublié des artistes et des artisans ». Quoi de plus malaisé, d'ailleurs, que la critique des témoignages ? Les témoins ne savent point voir, et ne s'accordent point entre eux. « Ce n'est jamais l'évènement historique lui-même, mais seulement quelque schéma ou théorie plus ou moins plausible de l'évènement, ou le produit harmonisé de plusieurs schémas de ce genre, chacun s'écartant des autres et

tous s'écartant de la vérité, que nous pouvons jamais espérer voir ». Il ne saurait en être autrement; le devenir humain est trop vaste et trop touffu; les choses se passent non par séries, mais par groupes. « La Narration est linéaire, l'Action volumineuse ».

Il faut donc que le sens du relatif, et une salutaire humilité, contiennent en ses audaces la philosophie de l'Histoire; ou qu'elle adopte les conclusions de la foi, et médite respectueusement sur les mystérieux vestiges « de celui dont la route traverse les vastes profondeurs du temps ». Il faut que les forces morales ne soient plus traitées comme des quantités élémentaires et calculables, et remplacées par des signes algébriques. Au contraire, « un sentiment croissant de la nature infinie de l'Histoire » se traduira par une nouvelle division du travail. Le labeur historique sera partagé entre l'artiste et l'artisan : l'un aura « l'idée de l'ensemble », et interprètera toutes les parties à sa lumière; l'autre sera le spécialiste qui tient les yeux fixés sur une province... Et, à côté de l'Histoire politique, régénérée par la notion féconde des causes sociales, d'autres branches du même savoir croîtront, suppléant à ses insuffisances : histoire des institutions, des sciences, des arts, surtout histoire religieuse, vaste enquête sur l'évolution spirituelle de l'humanité, attentive non plus tant aux schismes et aux conciles qu'aux secrets mouvements des esprits et des cœurs, et fournissant les éléments d'une révélation nouvelle. « Bien plus, sous sa forme la plus haute, elle serait une sorte d'Écriture Sainte; nos Livres Sacrés n'étant, en vérité, qu'une histoire de l'Église primitive, telle qu'elle naquit d'abord dans l'âme humaine, et s'incarna symboliquement en sa vie extérieure ». Ces idées, dont Carlyle historien devait s'inspirer dans une large mesure, nous font saisir un écho de la pensée allemande, en particulier de Herder. Carlyle devait saisir toutes les occasions de railler, plus tard, la « philosophie de l'Histoire »; d'opposer au rationalisme de Gibbon et de

Macaulay, à la froide et lucide analyse d'un passé tout entier connaissable et dénué de merveilleux, son sens du mystère, son idéalisme religieux, son intuition imaginative de la vie ; remplaçant ainsi un esprit par un autre esprit plus compréhensif, mais au moins aussi dogmatique.

Les « *Signes du Temps* » (1829) et les « *Caractéristiques* » (1831) sont également des articles de combat ; Carlyle y prélude à cette critique générale de son temps qui absorbera bientôt toutes ses forces. Si on rapproche ces deux textes, leurs tendances paraissent contradictoires. Le premier dénonce le mécanisme universel, fléau de l'âge moderne, source du malaise social et moral ; le second découvre dans la conscience envahissante le symptôme et la cause des mêmes effets. Or, l'on peut considérer les notions de mécanisme et de conscience comme antithétiques et exclusives l'une de l'autre. Mais, si l'on y regarde de plus près, l'opposition des deux thèses s'évanouit. Ce que Carlyle désigne ici par mécanisme, c'est l'intelligence combinante, c'est l'effort systématique de la pensée pour comprendre ou de l'ingéniosité pour produire ; c'est le rationalisme, celui des philosophes ou celui des entrepreneurs. Toute l'activité du siècle, dit-il, est absorbée par « le grand art d'adapter les moyens aux fins ». En ces mots, il résume la convergence d'un mouvement économique et social, la révolution industrielle, et d'un mouvement théorique et politique, le libéralisme utilitaire. Intuition juste, servie par la perception profonde des luttes sourdes entre les groupes de tendances qui se disputent le gouvernement de la vie anglaise. C'est bien dans le sens d'une adaptation rationnelle et réfléchie que se fait, à ce moment, le progrès de l'Angleterre ; c'est contre ce progrès et ses conséquences, en s'appuyant sur un autre faisceau de désirs et d'appétits, que les suggestions souveraines de l'instinct seront défendues par Carlyle. Au mécanisme qui veut dominer les choses du corps et celles de l'âme,

l'industrie et la religion, la morale et la physique, il oppose le dynamisme, les énergies irrationnelles de la vie. Ces forces sont les plus fécondes, les seules fécondes. Elles sont les moyens nécessaires du mysticisme ; tous les grands mouvements de l'histoire sont leur produit, car ils sortent tous de réactions secrètes et spirituelles. Ces forces silencieuses, elles renaissent ; Carlyle annonce la résurrection de l'âme ; et ses accents inspirés devaient éveiller un écho enthousiaste, par-delà l'océan, chez l'Américain Emerson ; comme, en France, chez les Saint-Simoniens.

D'autre part, dans les « *Caractéristiques* », ce qu'il dénonce sous le nom de conscience, c'est en fait non point la perception pure et simple d'une existence par elle-même, mais l'effort pour se mieux connaître, et donc l'activité réfléchie de l'esprit empiétant sur l'inconscient. « Les sains ne sont point avertis de leur santé, seuls les malades le sont : tel est l'aphorisme du médecin... Nous pouvons dire qu'il ne vaut pas moins dans la thérapeutique morale, intellectuelle, politique, poétique, que dans celle du corps... Toute science, à bien considérer, a son origine dans le sentiment de quelque mal ». L'innocence primitive s'ignorait elle-même. « Le souvenir de cet état premier de liberté et d'inconscience paradisiaque s'est évanoui, n'est plus qu'un rêve idéal et poétique. Nous sommes aujourd'hui trop conscients de bien des choses ». Or, le mécanisme et la connaissance claire sont des termes étroitement liés. « Dans notre monde intérieur comme dans notre monde extérieur, ce qui est mécanique nous est facilement accessible, non pas ce qui est dynamique et a de la vie. »

Vrai du corps humain, l'axiome l'est aussi du corps social ; la société, en effet, est « l'organisation vitale de plusieurs individus en un nouvel individu collectif », et la vie de cet organisme est d'autant plus saine qu'il se sent moins vivre. Ainsi le mode supérieur de l'être est celui du mystère ; se connaître, s'exprimer, c'est déjà

déchoir ; et le silence est l'attribut du divin. « C'est à bon droit que les Anciens ont fait du Silence un dieu, car il est l'élément de toute divinité, toute infinité, toute grandeur transcendante ; c'est à la fois la source et l'océan où toutes elles naissent et finissent ». Et l'Action, non la Pensée, est la véritable fin de l'homme ; seule, elle peut lui donner la certitude ; elle guérit le mal métaphysique, l'inapaisable inquiétude de l'esprit.

Fécond est ce principe d'hygiène morale ; il éclaire et juge le présent. La fièvre politique de 1830, l'agitation révolutionnaire qui depuis un siècle travaille l'Europe, est le signe certain d'un mal profond. Symptômes morbides, aussi, que ces doctrines analytiques, le Benthamisme, l'utilitarisme ; tout l'effort de la pensée rationnelle tend à détruire les activités spontanées et vivantes, mais il est né d'un affaiblissement de la croyance. De même, le romantisme est l'indice d'une sensibilité corrompue ; la sentimentalité moderne a fleuri lorsque les affections généreuses de l'âme ont été desséchées et mortes. L'amour de la nature, cette passion nouvelle, est la déformation consciente d'un instinct normal et sain. De nos jours seulement, l'adorateur de la nature « s'aperçut qu'il adorait, flatteuse découverte, et songea à se dire : Allons, faisons une description ! » De la conscience, cependant, découle le pessimisme, car le sentiment de soi-même passe par deux phases : la première d'orgueil, et la seconde de souffrance. C'est la seconde que traverse aujourd'hui l'humanité. « Toutes nos relations avec l'univers et nos semblables sont devenues une enquête, un doute. »

Mais si la conscience est l'effet d'une vitalité diminuée, elle peut être aussi le moyen d'une guérison ; sagement gouvernée, utilisée par le sincère désir du mieux, elle peut marquer le retour pénible à la santé. « La contemplation de soi-même est infailliblement le symptôme d'une maladie, qu'elle soit — ou ne soit pas — le signe de sa cure ». Il semble bien que l'humanité

ne doive pas mourir ; de l'excès du mal sortira le remède. Ici encore, Carlyle annonce magnifiquement l'aurore d'une renaissance. Le scepticisme se consumera lui-même, et, avec lui, les impuretés qui l'avaient fait naître. « Le principe de la vie, qui maintenant lutte avec peine dans le domaine extérieur, superficiel et stérile du conscient et du mécanique, pourra dès lors se retirer dans ses sanctuaires intérieurs, ses abîmes de mystère et de miracle, se retirer plus profondément que jamais dans ce domaine de l'inconscient, infini et inépuisable par nature, et, là, travailler à créer. De cette région mystique, et d'elle seule, toutes les merveilles, toutes les poésies, les religions et les systèmes sociaux sont issus ; des merveilles semblables, plus grandes même et plus sublimes, y gisent endormies ; et, couvées par l'esprit des eaux, se développeront, monteront comme les émanations de l'Abîme. »

Jamais la pensée de Carlyle ne sera plus vigoureuse, ni plus systématique, que dans cette attaque passionnée contre la clarté même de la pensée et son enchaînement ; nulle part, le jaillissement des idées ne sera plus dru, abondant et facile. C'est l'heure de la création intellectuelle la plus pleine et la plus spontanée ; son génie, fécondé par la philosophie allemande, a le sentiment d'une fertilité inépuisable, et s'abandonne à l'ivresse toute nouvelle de l'harmonie entre les doctrines apprises et les vœux de son tempérament ; les colères, les amertumes, les nécessités polémiques de l'action n'appauvrissent point encore en irritantes insistances le jeu de sa dialectique. Nulle part non plus, il n'a serré de plus près la thèse essentielle que sa vie et son œuvre allaient, sous mille formes, inlassablement soutenir. Burke, déjà, l'avait entrevue, et en avait fait le principe d'une hostilité intransigeante contre l'entreprise de la justice politique rationnelle ; mais la portée que lui donne Carlyle est plus vaste encore. C'est tout l'effort de l'esprit moderne qu'il nie et qu'il détruit ; sa glorification de

l'inconscient épuise d'avance tous les programmes et toutes les formules des réactions conservatrices, religieuses et mystiques. D'une intuition sûre, en particulier, il perçoit la ligne la plus profonde du changement psychologique comme du changement social qui lentement transforme, à travers le XIX[e] siècle, les assises de la pensée et de la civilisation anglaises. C'est bien par une prise de conscience plus large d'elle-même que l'Angleterre se dégage des entraves comme des assurances héréditaires qui faisaient ses limitations et sa force. Carlyle niera toute sa vie que cette évolution soit nécessaire ; il niera qu'elle soit utile, et ce dernier mot emporte tout pour lui. Il verra le risque d'une force diminuée, et ne voudra pas voir la noblesse de limites abolies. Il dénoncera comme un danger, comme une maladie même, toute emprise de la pensée claire et de la conscience sur les actions instinctives, soumises aux ordres aveugles et infaillibles du vouloir-vivre.

CHAPITRE V

SARTOR RESARTUS

Depuis l'âge de la virilité intellectuelle, Carlyle avait éprouvé le désir et l'inquiétude du livre où il s'exprimerait. En 1830, il sentit confusément que l'heure était venue. Il écrivait dans son journal, au mois d'avril : « J'en ai maintenant presque fini avec les Allemands... Et après tout, on a besoin d'un système intellectuel (ou plan d'ensemble de l'univers) tracé avec ses propres instruments ». Plusieurs projets l'avaient séduit tour à tour : une Vie de Luther, une Histoire de la Littérature allemande. Il écarta la première ; la seconde l'occupa une partie de l'année. Mais il se dégoûta de son ouvrage, qu'il essaya de couper en articles. « Je pourrais écrire, et j'écrirai, quelque chose d'infiniment meilleur, avant longtemps », lit-on dans une lettre du mois d'août à sa mère. Vers la même époque se place sa fameuse lettre à Gœthe : « Quand je vois l'extraordinaire chaos qui est en moi, plein de naturalisme surnaturel et de toutes sortes de fragments antédiluviens, et combien l'univers devient chaque jour plus mystérieux, comme plus auguste, et les influences du dehors plus hétérogènes et troublantes, je n'aperçois pas bien ce qui

doit en sortir, et, conjecture seulement, à la violence de la fermentation, que quelque chose d'étrange pourrait venir. »

A son frère le docteur, le 19 octobre, il annonce qu'il écrit « la chose la plus bizarre ; commencée comme article pour Fraser ; puis jugée trop longue (à moins d'être divisée en deux); aujourd'hui ayant parfois l'air de vouloir s'enfler en livre. Un morceau fort singulier, je vous assure ! Il rebondit du Ciel sur la Terre et de la Terre au Ciel en un étrange délire satirique ; beau délire ou non, voilà ce qui reste à voir ». Le mois suivant, il a résolu de ne pas en faire un volume, mais deux articles ; ce n'est pas sans de cuisants regrets. Le manuscrit est envoyé au « *Fraser's Magazine* »; mais dès janvier 1831, Carlyle se ravise : ce sera décidément un livre. Il y travailla six mois. Le 4 août, il partait pour Londres, à la recherche d'un éditeur ; on sait avec quel succès. Il croyait, pourtant, à son œuvre. « C'était le meilleur que j'eusse en moi ; ce que Dieu m'avait donné, et que le Démon ne me reprendra point ».

Une veine d'étrangeté consciente court ainsi à travers la genèse de l'œuvre ; elle aboutit à ce titre énigmatique, imité de Richter : « *Sartor Resartus* » (Le Tailleur remis à neuf). Un sens nouveau et symbolique, en effet, y rhabille d'une dignité imprévue le métier de coupeur d'habits ; comme au siècle précédent Montesquieu avait donné un « Esprit des Lois », Carlyle offrait au monde la « philosophie des Vêtements ». Le thème autour duquel avait cristallisé le bouillonnement de ses idées sur le monde et la vie, n'était pas original. Peu importe qu'il n'ait point songé consciemment à ses prédécesseurs ; qu'il ait cru voir surgir d'un sol vierge le germe de son allégorie : sa pensée en réalité était fécondée par le travail des siècles. Ce thème est aussi vieux que l'imagination orientale, et que cette parole biblique : « Comme un Vêtement tu les changeras, et ils seront changés ». Swift avait comparé l'univers à un habillement complet.

« Qu'est-ce que les hommes appellent la terre, sinon un bel habit aux parements verts ? Ou la mer, sinon un gilet de soie moirée ? Qu'est l'homme lui-même, si-sinon un habit en raccourci, ou plutôt un vêtement complet avec toutes ses broderies ? » Gœthe avait montré l'Esprit de la Terre tissant, avec le métier du Temps, la robe qui rend Dieu visible. Le langage lui-même porte les traces d'un travail de réflexion anonyme et traditionnel, attachant à tout ce qui revêt une valeur représentative, grosse de possibilités philosophiques. Mais le génie de Carlyle élargit infiniment la portée de l'antique allégorie ; il en fit l'âme d'un livre confus et puissant, riche d'humour, de satire et de lyrisme, et couvrant les méditations les plus abstraites du jeu brillant de la fantaisie.

Du premier coup, l'ouvrage se place dans le plan ironique d'une fiction transparente ; il se déguise, et volontiers nous mystifierait, à la Jean-Paul. Son éditeur — car il est anonyme — présente au public anglais un être original et mystérieux, l'Allemand Teufelsdrœckh (excrément du Diable), professeur de « choses en général » à l'Université de Weissnichtwo (Nulle part). Il nous en trace un portrait humoristique, dont les éléments principaux sont fournis par la figure légendaire de Kant, la personnalité de Richter, et les traits moyens de la savante, idéaliste et cordiale Allemagne — celle des brasseries, de la simplicité, et des causeries métaphysiques. Le singulier professeur vient d'écrire un livre sensationnel : « Die Kleider, Ihr Werden und Wirken » (Les Vêtements, leur Histoire et leur Influence). Dans ce chaos merveilleux d'idées, où des éclairs traversent la nuit, notre ami l'éditeur s'efforce de mettre assez d'ordre pour en extraire les trésors. Mais il échoue à suivre un plan systématique, et tâtonne en cette confusion. Un fil conducteur, fort à propos, lui est fourni par l'obligeance du conseiller aulique Heuschrecke, ami, commensal et admirateur du grand philosophe. D'Allemagne arrivent,

scellés et marqués des signes du Zodiaque, les sacs contenant les matériaux réunis par Teufelsdrœckh lui-même, pour servir à l'histoire de sa pensée. Déception : aux yeux avides de l'éditeur s'offre un fouillis de papiers sans suite, souvenirs, réflexions, anecdotes, feuillets imprimés, notes et chiffres. Ainsi par deux fois est ramené devant nous, avec insistance, le thème humoristique du désordre, cher à Jean-Paul. Mais ce n'est point là chez Carlyle imitation pure ; s'il érige l'allure décousue de son livre en nécessité extérieure, c'est qu'il veut tirer une force de ce qui est une faiblesse innée. « *Sartor* » est le premier ouvrage où il soit complètement lui-même ; sa méthode intuitive et discontinue y produit des effets trop naturels ; son incapacité à ordonner des ensembles, à construire nettement des exposés d'idées, sera désormais manifeste. Toute trace de l'esprit géométrique, dont il avait reçu la forte empreinte, sera effacée par l'ardeur impétueuse de la passion. La théorie de l'instinct supérieur, le mépris de la raison, fortifiant en lui le tempérament, il laissera la logique du sentiment régner en maîtresse, et organiser dans ses écrits un ordre vivant et confus.

Du livre cependant, et des matériaux biographiques, l'éditeur tire vaille que vaille un exposé qui fasse connaître cet homme étrange, sa philosophie et sa vie. L'ouvrage de Teufelsdrœckh comprend deux parties : « l'histoire » des vêtements, et leur « influence » ; la seconde est de beaucoup la plus importante. Ainsi se déterminent les divisions de « *Sartor Resartus* ». Les chapitres I à IV du premier livre posent le sujet, esquissent la figure de l'auteur, annoncent l'arrivée de son œuvre, et en disent l'objet. Les chapitres V à VIII résument la première partie du traité allemand : l'origine et l'histoire des vêtements. Le chapitre VIII aborde sa deuxième partie, leur influence ; mais au chapitre XI et dernier, l'analyse philosophique brusquement s'interrompt : d'Allemagne arrivent les sacs mystérieux..... Le

second livre tout entier nous présente le résultat de leur dépouillement, et nous donne la biographie morale du héros. Le troisième livre revient à l'analyse et au commentaire ; un chapitre final tire la conclusion. Si complexe que ce plan puisse paraître, il est loin d'être respecté ; tout l'ouvrage se tient, se pénètre ; les allusions, les annonces, les digressions font empiéter l'une sur l'autre ses diverses parties, et créent entre elles un enchevêtrement inextricable. Aussi est-il nécessaire d'en simplifier l'exposé. « *Sartor Resartus* » contient toute la doctrine de Carlyle. On peut y distinguer une métaphysique, une morale, et, en germe au moins, une théorie des rapports sociaux. Chacun de ces groupes d'idées doit être examiné à part.

II

Les théories les plus générales de Carlyle sur le monde se présentent dans « *Sartor Resartus* » en fonction d'un rapport abstrait, celui du paraître à l'être. A ce rapport, dans le développement symbolique du livre, répond une image centrale, la relation de vêtement à chose vêtue. La métaphysique de Carlyle gravite autour de ce rapport ; sa morale et sa sociologie, autour de cette image. Toutes trois enseignent la même doctrine de sincérité révolutionnaire ; elles déchirent des voiles. Montrant le rôle nécessaire des apparences, elles les réduisent à n'être que des mensonges. Sous la dignité empruntée de ce qui vêt, elles rétablissent la dignité supérieure de ce qui est vêtu.

L'idée première est aussi ancienne que la pensée. C'est le principe même de l'idéalisme, antique ou moderne : les choses ne sont point ce qu'elles paraissent ; elles sont autres. Le ressort de la réflexion, et toutes les énergies du tempérament, poussaient invinciblement Carlyle vers cette affirmation séculaire. Son hérédité puritaine mettait en lui une exigence profonde, absolue,

de spiritualisme ; à la distinction du corps et de l'âme l'influence religieuse ajoute naturellement la préférence passionnée de l'âme au corps ; de là au refus d'accepter l'existence réelle du corps, il n'y a qu'un pas. Les philosophes allemands confirmaient, accentuaient cette tendance souveraine. Pour Carlyle comme pour Emerson, ils restent avant tout les « transcendantalistes », les hommes dont la méditation dépasse le champ des apparences sensibles, et atteint les suprêmes réalités. Ce mouvement, cette ascension vers l'au-delà et le supérieur, sera le rythme constant de sa pensée, et le schéma de sa doctrine. Peu lui importe que le chef de l'école allemande n'ait ouvert, sur le monde des noumènes, que de rares, obscures et brèves échappées ; son besoin immanent de religion intellectuelle sortait plus conscient et plus audacieux de son contact avec le Kantisme. C'est alors qu'il choisit, pour exprimer lui aussi les assurances enthousiastes de sa foi, le sujet même de la vieille inquiétude humaine ; qu'il organisa le livre de sa vie, le manifeste de sa personnalité morale, autour d'un thème éternel : le mensonge des apparences.

Qu'est l'être véritable et transcendant, selon Carlyle ? Il est esprit. Réponse antique : l'esprit est la réalité « noble », ou intérieure et directement connue ; c'est le seul mode d'existence, autre que la soi-disant matière, sous lequel nous puissions concevoir l'être absolu. Cet esprit est la divinité. Une fusion inévitable s'accomplit entre la conscience religieuse et la croyance philosophique de Carlyle. Nul besoin pour lui de passer par le chemin détourné de Kant, le postulat de la raison pratique ; il y a plutôt ici, comme chez un Schelling, extase et intuition directe de l'infini rayonnement divin. Cette suprême réalité, le plus souvent, il l'appelle Dieu. Plus tard, il préfèrera lui donner des noms plus prudents et plus vagues : les Eternités, les Immensités, les Puissances Supérieures. Il tendra à les confondre avec la volonté de l'Univers. Mais toujours elle restera toute

proche du Dieu de la Bible, si personnel, par ses interventions précises et inflexibles dans la vie humaine ; elle veillera sur la conduite avec une attention jalouse. A tout le moins, les sanctions par lesquelles elle châtiera le mal, récompensera le bien, resteront claires, et seront volontiers rapides, sinon immédiates.

Ainsi Carlyle laisse dans une certaine mesure au divin les attributs de la personnalité. Les exigences de sa conscience arrêtent sa doctrine à mi-chemin du panthéisme. Sans doute l'univers est la « Cité de Dieu », toute pleine de lui ; à travers chaque brin d'herbe, chaque âme vivante, « la splendeur d'un Dieu présent rayonne. » Certaines expressions rappellent le ravissement des mystiques. A Sterling, qui l'accusait de panthéisme en lisant « *Sartor* », Carlyle répondait sans conviction ; et l'insistance de son ami sur le caractère « personnel » de Dieu éveillait en lui des résistances au moins passives et dubitatives. On peut dire qu'il n'a pas formulé, sur ce point essentiel, ses croyances avec une clarté parfaite ; il n'entrait point dans son sentiment du devoir intellectuel de les formuler. Dieu existait ; il était même la suprême existence. Sa nature nous était inconnue ou mal connue ; nos modes finis de connaissance échouaient à l'embrasser. Un seul aspect de son être s'imposait avec une évidence, une force souveraine : il est le Bien, et non le Mal. Car la responsabilité humaine impose une limite à l'immanence. Sur un point Carlyle s'éloigne du vieux calvinisme, qui avait modelé son âme : il n'accepte pas, en fait, la théorie de la prédestination. L'enseignement de Kant a fait croître en lui le sentiment indéracinable de l'autonomie morale. La force d'action que l'ancienne foi empruntait au fatalisme, il la demande à la doctrine de la liberté.

Une autre limite à l'omnipotence écrasante de Dieu, est l'existence personnelle du principe du mal. Le Démon, le « devil » du puritanisme, est présent à toutes les pages de «*Sartor Resartus*». Nul personnage n'est plus souvent mentionné dans les écrits de Carlyle, ni dans ses lettres familiè-

res. L'éducation, l'atmosphère du foyer paternel, l'autorité de la Bible inlassablement méditée, les habitudes de langage universelles dans le cercle où il avait vécu, toutes ces influences convergentes assuraient à l'esprit malin dans sa pensée la place et le rôle d'une réalité obsédante. Malgré le vague philosophique des termes qui parfois le voilent, il possède une existence si nette et sûre, il agit d'une action tellement continue et certaine, que si Carlyle croit en Dieu, mais le conçoit mal, il croit davantage au démon, car il le conçoit plus clairement.

De la réalité divine émanent, par un processus obscur, les esprits créés, les hommes ; centres de représentation et d'action, où réside un mystérieux pouvoir. Carlyle prend à Fichte cette insistance sur le rôle primordial et l'activité essentielle du moi. Il a senti l'énigme de la personnalité qui s'interroge elle-même ; de ces heures « où dans l'émerveillement et la crainte, l'on se pose cette question sans réponse : qui suis-je, la chose qui peut dire « moi » ? » Le cortège des âmes, l'humanité, est une émanation de Dieu lancée à travers l'infini ; dans sa course éperdue, elle crée la nature, et le décor où flamboie sa vie éphémère. Seule la foi peut percer la nuit de l'abîme d'où elle vient et où elle retourne. La brève évocation, pour chaque esprit, d'un univers ruisselant de lumière, obéit à ses propres lois intérieures et innées. Carlyle emprunte à Kant la notion des formes. Il ne dit pas, comme Berkeley, que le monde sensible est un ensemble d'idées-images, suggéré sans cesse par l'esprit divin aux esprits créés ; mais que des modes généraux de perception, dont l'existence est toute subjective, façonnent une réalité en elle-même inaccessible, et la revêtent du manteau des apparences. Ces modes sont le temps et l'espace. Carlyle ne s'aventure point dans la région plus difficile des formes du jugement ; il ne fait que des allusions vagues au pouvoir de la « coutume », mère de nos raisonnements et de nos axiomes. Il englobe les « catégories » dans une dénonciation générale des « systèmes » et des « aphorismes ». Mais l'irréalité de

l'espace et du temps, saisie fortement par sa pensée, obsède son imagination. « Filés et tissés pour nous dès avant notre naissance, pour vêtir notre Moi céleste en cette demeure terrestre, et cependant pour l'aveugler, ils embrassent toutes choses, étoffe universelle, ou trame et chaîne, desquelles toutes les illusions moindres, en cette existence spectrale, tirent leurs fils ou leurs couleurs. En vain, sur cette terre, essaierez-vous de vous en dégager; tout au plus pourrez-vous, par moments, les déchirer, et voir au travers. »

Car l'intuition transcendante est possible; elle est même un devoir. La porte laissée ouverte par Kant livre passage à l'élan impatient du mysticisme. La « raison » peut franchir les bornes imposées à « l'entendement ». « Admets le Temps et l'Espace à leur rang légitime, comme formes de la Pensée; bien plus, si tu veux, à leur rang illégitime de Réalités; et songe, ensuite, en toi-même, que leurs minces déguisements nous cachent les plus éclatantes illuminations divines. » Sans doute la métaphysique traditionnelle est vaine et stérile. « Lequel de vos systèmes philosophiques est autre qu'un théorème de rêve; un quotient net, proclamé avec confiance, alors que le dividende et le diviseur sont pareillement inconnus? » Quelque chose de l'âpreté critique du Kantisme se retrouve chez Carlyle; il n'épargne pas à Kant lui-même ses ironies. Il n'avait point l'esprit porté aux spéculations les plus abstraites; avec toute sa vigueur intellectuelle, il sentait en lui le robuste instinct pratique de sa race. Il raillera les divagations de Coleridge, le philosophe « clair-de-lunaire ». Sa réflexion toujours revenait au sol, et reprenait des forces en le touchant. Mais la préoccupation de la conduite, et l'angoisse de la destinée, sont les irrésistibles aiguillons de la connaissance supra-sensible; la religion se risque où la métaphysique avait échoué. Par-delà le temps et l'espace, le regard du voyant pénètre jusqu'à l'éternité et l'infinité divines. « Néanmoins, une méditation plus profonde n'a-t-elle pas enseigné à cer-

tains, en tous climats, en tous siècles, que la Durée et l'Etendue, si mystérieusement inséparables de toutes nos pensées, ne sont que des éléments adventices, superficiels et terrestres de notre esprit ; que le Voyant peut les apercevoir, alors qu'elles montent de l'Eternité et de l'Infinité célestes ; toutes les nations n'ont-elles pas conçu leur Dieu comme omniprésent et éternel ?... Il n'y a ni Temps ni Espace ; nous sommes — nous ne savons quoi ; des étincelles de lumière, flottant dans l'éther de la Divinité. »

Ainsi l'enthousiasme philosophique qui soulève toutes les parties de ce livre étrange, et se concentre en des effusions magnifiques, aboutit à l'adoration. La religion est le point d'arrivée — comme elle était, sans doute, inconsciemment, le point de départ. Le rayonnement divin crible de flèches ardentes et pressées les lourds nuages dont la critique allemande accablait la connaissance humaine. Il y a dans « *Sartor Resartus* » des pages d'extase ; et cette ivresse intellectuelle est la plus grande force du livre, comme sa plus grande beauté. Les idées qu'il exprime sur la nature secrète du réel, et le rapport du paraître à l'être, ne sont point originales. C'est une transposition incomplète, vulgarisée, parfois naïve, de la pensée Kantienne, sous la forme que Fichte et Schelling lui avaient donnée. L'élément le plus personnel que l'on y puisse trouver est la fusion de l'idéalisme transcendantal avec le mysticisme puritain. Mais cette initiative n'avait rien de bien hardi, s'il est vrai qu'on a pu démêler chez Kant des influences piétistes, et rattacher sa doctrine de la raison pratique à l'esprit du protestantisme allemand.

Carlyle n'est point en philosophie un créateur. Ce qui est à lui, c'est l'intensité de sa vision imaginative, et l'ardeur admirable qui saisit et recrée la conception idéaliste du monde. A ces idées par elles-mêmes froides et décolorées, il imprime un caractère de révélation surnaturelle ; il les anime, les échauffe et les vivifie. Sa voix est celle d'un mage ; il découvre avec une religieuse émo-

tion les secrets de l'univers, Il nous prépare même trop souvent à des merveilles ; il a des étonnements « de ne s'être point encore évanoui. » Mais c'est là chez lui, en un sens, procédé humoristique. Sincère au fond, l'exaltation de sa pensée n'est pas moins justifiée. Nul n'a donné une expression plus frappante à l'effort de l'esprit pour dépasser les apparences sensibles, les faire évanouir, et sonder l'obscure énigme qu'elles recouvrent. Jusqu'au bout, à travers toute l'œuvre de Carlyle, cette faculté visionnaire, ce pouvoir de faire dissoudre l'écorce des choses, de révéler en elles, brusquement, un fond de mystère, restera son mérite suprême d'artiste et de philosophe.

III

La morale se développe dans le temps et dans l'espace ; le problème de la conduite met l'âme en contact avec le monde. L'idée génératrice de « *Sartor Resartus* » prend donc ici la forme d'une relation symbolique entre vêtement et chose vêtue. Les expériences sensibles qui tendent à détruire en nous le sens de la vie spirituelle, ne sont à celle-ci que ce que l'habit est au corps. Les grandeurs et tous les accidents du siècle n'ont d'importance que dans la mesure où ils expriment la réalité intérieure, ou réagissent sur elle. Et de même que toutes les étoffes tissées par l'homme s'usent et meurent, les traductions concrètes de ses croyances, les églises et les cultes, sont soumises à la loi du changement. Aussi la notion d'une évolution nécessaire domine-t-elle la doctrine de Carlyle sur la naissance et le rôle de la conscience morale et religieuse.

Carlyle devait à la littérature et à la philosophie de l'Allemagne le sentiment du devenir universel. Le mouvement de l'humanité d'après Herder ; le progrès des formes végétales et des espèces vivantes selon Gœthe, comme aussi le développement moral de l'âme indivi-

duelle à travers certaines phases ; le rythme métaphysique mis par Fichte au fond même et à l'origine du monde ; et la dialectique Hégélienne, déroulant le jeu de ses thèses et antithèses : il les connaissait directement, ou par réfraction et diffusion. Toute la pensée allemande, il le sentait obscurément, s'était constituée en opposant le sens mystique du devenir aux analyses et aux reconstructions immobiles du rationalisme français. Chez Novalis comme chez Jean-Paul, Carlyle avait respiré cette griserie panthéiste de la vie, cette sympathie avec la nature végétale, qui rapproche nos changements intérieurs des croissances organiques, des ramifications progressives par lesquelles germe, grandit, se déploie l'arbre ou la plante. De là, dans « *Sartor* », le nombre infini des images, la présence constante d'une attitude d'esprit, affirmant la profonde ressemblance entre les expressions morales et sociales de l'âme, et les formes de vie que la nature nous offre, avec leur écoulement éternel et leur recommencement. On croirait entendre, à travers le livre, le travail de la sève dans une forêt toujours jeune, où sans cesse les écorces nouvelles font craquer et tomber les écorces anciennes.

La morale de Carlyle repose donc ici sur l'idée d'évolution personnelle. La moralité est une conquête, et sa préface nécessaire est la conversion. Aussi l'exposé qu'en donne « *Sartor* » prend-il l'allure d'une biographie psychologique. Le deuxième livre nous raconte l'histoire d'une âme. Comme dans « *Wilhelm Meister* », nous assistons à la jeunesse de Teufelsdrœckh, à ses années d'apprentissage et de voyage. Les premiers chapitres nous décrivent l'enfance et la formation intellectuelle du héros. Episodes nourris de souvenirs et de réminiscences ; sous des noms étrangers, transposés dans le plan et la couleur des mœurs allemandes, c'est le village natal de Carlyle, les spectacles rustiques et familiers qui l'entouraient alors, et l'éveil de ses sens ou de son esprit, qui revivent ici. Ces pages de narration savoureuse ou attendrie, de description humo-

ristique, ne sont point seulement des épisodes ; elles sont chargées d'intentions philosophiques. Carlyle y défend une thèse idéaliste sur la nature et la croissance de la pensée. L'histoire de cette jeune âme rappelle le « *Prélude* » de Wordsworth ; c'est la même hostilité contre la méthode formelle, étroite et aride de la psychologie associationiste ; la même intuition des procédés secrets et des leçons silencieuses par lesquelles l'expérience façonne une âme au contact des choses ; la même insistance sur les émotions et l'imagination, leur fécondité pour le progrès obscur d'une conscience. Ce sont bien les assises les plus profondes de son être moral qu'atteint Carlyle, lorsqu'il nous montre le jeune Teufelsdrœckh, comme jadis lui-même au foyer paternel, recevant de bonne heure le germe de la vie religieuse, et ce respect de l'infini qui est la plus haute vertu de l'homme, en voyant s'incliner les fronts vénérés de ses parents.

Mais l'adolescence et la jeunesse mettent à l'épreuve la personnalité qui se forme. Tout frémissant encore de sa crise d'âme, Carlyle en retrace les étapes et en dégage le sens. Il élargit sa propre histoire à la mesure d'une expérience et d'une leçon humaines. Ecrivant à la fois son « *Werther* » et son « *Wilhelm Meister* », il montre en même temps à une génération malade comment on souffre et comment on guérit. Son récit est une confession d'une saisissante vérité psychologique ; seules, les circonstances et l'occasion du drame sont modifiées. C'est l'amour malheureux qui est la cause des chagrins de Teufelsdrœckh. Concession faite à une tradition littéraire trop tyrannique pour que Carlyle lui-même ose la braver. Son héros s'est épris d'une ardente passion pour « Blumine », la symbolique beauté où l'on ne doit voir sans doute exclusivement ni Jane Welsh, ni Margaret Gordon ; séparé d'elle après une scène émouvante, il s'abîme dans le désespoir. Mais si le rapport établi entre une aventure sentimentale et la mélancolie chronique est imaginé, d'autres traits sont plus réels : à la blessure du cœur s'ajoute chez

Teufelsdrœckh, comme chez Carlyle, l'angoisse de la pensée ; sa foi religieuse l'abandonne. Les tourments qu'il endure ont toute l'ampleur du mal du siècle ; il traverse le romantisme. A regarder de près ces pages, il est même impossible de ne pas sentir que la déception amoureuse est un simple prétexte ; c'est le coup visible du destin qui fournit à l'âme, toute prête pour le désespoir, la justification qu'elle cherchait. Un demi-siècle a passé depuis « *Werther* », et les douleurs passionnelles ont perdu de leur nouveauté. Point de suicide cette fois ; avec une promptitude surprenante, le héros prend son parti ; et sa mésaventure devient pour lui matière à philosophie. Carlyle se sent, dès lors, sur un terrain plus familier et plus solide.

Pèlerin romantique, Teufelsdrœckh promène par le monde l'inquiétude de sa pensée ; il visite les capitales, les ruines et les déserts. C'est à Paris, dans la rue « Saint-Thomas de l'Enfer ». qu'il éprouve, on s'en souvient, la foudroyante révolte intérieure, première étape de sa régénération. On a déjà étudié le rapport de ce « moment » avec la biographie de Carlyle. Il prend ici toute sa valeur significative. La morale a pour premier principe le renoncement, le sacrifice de soi. Dès lors s'évanouit le problème pitoyable et mesquin du bonheur, et la dolente manie du siècle ; à Byron succède Gœthe, prophète de l'âge nouveau. Tel est le sens profond du « non éternel ».

L'âme remise par un coup de force en possession d'elle-même, et meurtrie par tant de blessures, a trouvé du moins dans sa liberté intime une citadelle inexpugnable ; elle en sortira pour conquérir, non sans de rudes combats, les royaumes de la foi et de l'action. Teufelsdrœckh a désormais « un centre fixe autour duquel tourner ». Il ne ronge plus son cœur que par intervalles ; « et ses mains tendues, autour de lui, cherchent à saisir dans le « non-moi » une nourriture plus saine ». Il sort de lui-même. Tous les travaux, tous les modes divers de l'activité sociale, il s'y intéresse ; il voyage, parcourt les cités,

mais en spectateur qu'attirent les choses humaines ; l'histoire l'occupe, et le théâtre des grands évènements. Cette phase transitoire, ce passage de l'obsession de soi aux curiosités altruistes, c'est le « Centre d'indifférence ». Son caractère propre est l'engourdissement, partiel au moins, de la sensibilité ; l'âme y a trouvé le repos, sinon la paix. Son ton intérieur, plus calme, est encore chargé d'une tristesse latente et résignée, dominé par la vision du néant individuel et de la petitesse humaine. « Qu'est-ce que cette terre, misérable petite Cage à Chien ; qu'es-tu, toi qui restes là à gémir ? Tu n'es Rien, Personne ; c'est vrai ; mais qui donc est quelqu'un, quelque chose ? Pour toi la Famille Humaine n'a point d'emploi ; elle te rejette ; tu es en tout semblable à un membre séparé du tronc ; soit, peut-être en est-il mieux ainsi ! » — Ces traits répondent bien à la vie morale de Carlyle de 1822 à 1825. Il sent se réveiller alors son énergie stagnante ; il agit, il entreprend ; il voyage, visite Londres, Paris, rencontre des hommes marquants, voit le décor de scènes historiques ; il a conscience de s'enrichir ; et pourtant, la mélancolie ne le quitte point ; il marche au hasard, incertain de sa voie, et semble aussi loin que jamais de la sérénité.

L'étape finale est le « oui éternel » (the everlasting yea). C'est ici le point culminant, le stade positif de la morale, le moment où les affirmations de la pratique rejoignent celles de la métaphysique et de la foi. L'âme qui a fait le sacrifice d'elle-même s'oriente lentement, mais sûrement, vers la croyance ; un secret instinct la conduit. Les rayons de la vérité spirituelle filtrent à travers le clair-obscur du centre d'indifférence ; la présence divine rayonne à travers la nature. « Mais qu'est la nature ? Ah ! pourquoi ne pas te nommer Dieu ? N'es-tu pas le « Vêtement vivant de Dieu » ? O Cieux ! se peut-il qu'en vérité ce soit Lui qui à jamais parle à travers toi, qui en toi vive et aime, qui vive et aime en moi ? » Et la perception du divin dans le relatif donne un prix nouveau, infini à la faiblesse humaine ; la pitié, l'amour

s'éveillent dans l'âme. « O mon frère, mon frère, que ne puis-je t'abriter sur ma poitrine, et essuyer de tes yeux toutes les larmes ?... L'homme, avec ses désirs fous, ses viles entreprises, m'en était devenu plus cher ; et en raison même de ses souffrances et de ses fautes, pour la première fois je l'appelai Frère... » Accents de tendresse où perce encore le mépris, l'âpreté critique ; et pourtant, si rares chez Carlyle, qu'ils sont à l'âme un soulagement.

Mais le commandement suprême de la volonté divine, désormais perçue en nous, est l'évangile du travail ; la loi de l'action, sans laquelle il n'est point sur soi de vraie victoire. « Car l'ordre donné par Dieu, « Travaille et agis pour le Bien », est mystérieusement gravé, en lettres prophétiques, dans nos cœurs ; et ne nous laisse de repos ni jour, ni nuit, jusqu'à ce que nous le déchiffrions et lui obéissions, jusqu'à ce qu'il resplendisse, en notre conduite, comme un évangile de liberté, visible, inspirant nos actes... » « Debout, debout ! Tout ce que ta main trouve à faire, fais-le de toutes tes forces ! Travaille tant que le jour dure, car la nuit vient où nul homme ne peut travailler ». Ainsi Faust, ayant épuisé la vie, répand sa sagesse en activités généreuses ; ainsi le Lothario de « *Wilhelm Meister* » découvre que « son Amérique est ici, ou nulle part ». « Oui, ici, dans le Réel mesquin, misérable, limité, méprisable, là même où tu es, en ce moment, là ou nulle part est ton idéal ; aide-le à se dégager ; et, dans ton labeur, puise la foi, la vie, la liberté. »

En effet, dans le devoir d'amour et d'action, l'âme trouve la joie, parce qu'elle ne la cherche plus. Tel est le couronnement de la conquête spirituelle de soi. « Il y a dans l'homme quelque chose de plus haut que l'amour du bonheur ; il peut se passer du bonheur, et à sa place trouver la Félicité... N'aime point le Plaisir, aime Dieu. Voilà le Oui Eternel, où toute contradiction se résout ; où quiconque marche et agit, trouve la paix ». — A Hoddam

Hill, on l'a vu, en 1825-1826, Carlyle connut des jours apaisés, presque souriants ; l'équilibre nouveau de son être moral se fixa définitivement. Sa visite à Birmingham, en 1824, et l'influence de son ami Badam, avaient dirigé ses incertitudes religieuses vers une foi plus positive ; dans le repos de la campagne, et la quiétude du cœur qu'enchantaient ses fiançailles avec Miss Welsh, il sentit le noyau irréductible de ses croyances s'agréger pour la vie. « En cette année », dit-il dans ses Souvenirs, « je trouvai que j'avais vaincu tous mes scepticismes, mes doutes torturants... J'émergeai alors, l'esprit libre, dans le bleu éternel de l'éther, où, béni soit le ciel ! je n'ai cessé de vivre, depuis, ma vie spirituelle ». Progrès décisif, en effet, vers les certitudes vitales ; mais aussi, vers les assurances impérieuses, et bientôt vers les dogmatismes et les étroitesses... Le Carlyle du « oui éternel » nous fait souvent regretter celui du « centre d'indifférence ».

Mais quelle est cette morale, sinon celle même du Christianisme ? Ne sommes-nous pas arrivés au seuil d'un sanctuaire, le temple de l'adoration de la douleur ? « Par des voies étranges et difficiles, j'y avais, moi aussi, été conduit ; et avant longtemps ses portes sacrées s'ouvriraient, et la « Profondeur Divine du Chagrin » se révèlerait à moi ». Ce n'est point, certes, une adhésion sans réserve à la doctrine chrétienne. Carlyle n'avait plus rien d'un orthodoxe. Ses rencontres avec Irving, lui-même suspect maintenant d'hérésie, élargissaient chaque fois le fossé qui les séparait ; il ne croyait plus qu'en philosophe. La religion en effet, comme la morale, se meut par ses formes et ses formules dans le monde des apparences sensibles ; elle doit se soumettre à la nécessité universelle du devenir. Soutanes et surplis ne sont pas seulement les insignes de la dignité ecclésiastique, et, comme tous les habits, sujets à l'usure ; les églises elles-mêmes, leurs disciplines et leurs dogmes, sont les vêtements de la pure idée divine. Vêtements

nécessaires, car sans eux le culte, chose sociale et collective, ne saurait exister ; la société est indispensable à la religion, comme la religion est l'âme de la société ; ou plutôt, dans le plan imaginatif où s'est placé Carlyle, elle est un tissu intérieur, et en quelque sorte « nerveux », du corps politique. Ce tissu, comme les autres, se dégrade et meurt ; les Eglises ne sont pas éternelles. Il en est qui se survivent, masques effrayants, aux yeux sans regard ; tandis qu'ailleurs, en des régions insoupçonnées de la vie, une foi nouvelle naît, de nouveaux tissus se forment... Parmi les religions modernes, aucune ne possède la vérité exclusive ; le Christianisme même n'est pas enfermé dans les formes d'une secte, quelle qu'elle soit. Elargi à l'ampleur d'une culture humaine à laquelle collaborent tous les penseurs et tous les génies, il a trouvé dans la littérature universelle ses moyens d'expression, et dans les écrivains ses véritables prêtres.

Malgré cette impatience de tout sectarisme, Carlyle reste protestant, comme il reste puritain. Sa critique des formes vides et des vêtements morts vise avant tout les pompes et la hiérarchie catholiques. S'il raille les « 39 articles » de la confession anglicane, il se montre passionnément attaché au principe individualiste de la religion réformée. Pour lui le contact personnel de l'âme avec Dieu est l'essence suffisante et indispensable de la vie religieuse. Sa sympathie ira toujours aux mystiques ; et, à ses yeux, l'héroïsme même, la source de toutes les grandes actions, dérivera du contact intérieur avec une énergie transcendante. Le jour le plus solennel de l'histoire moderne, c'est celui où le pauvre cordonnier Fox se fit de ses mains un vêtement de cuir, et, rompant avec les mensonges qui l'entouraient, chercha dans la solitude et la méditation une vie vraiment divine. Geste symbolique : résoudre une fois pour toutes le problème du vêtement, c'est-à-dire de l'organisation religieuse, en le réduisant à sa plus simple et plus modeste expression,

c'est ramener décidément la religion des pompes du culte dans les élans de l'âme. George Fox n'a pas été seulement le fondateur de la secte des Quakers, mais aussi un exemple achevé de sincérité, et le type même de la vérité religieuse. Il fut un hérétique ; il reste un isolé. Les nécessités sociales, presque partout, presque toujours, ont dénaturé de mensonges mortels l'essence de la religion. Le Christianisme n'a pas échappé à cette loi du Temps; mais l'idée morale est le centre vivant du sanctuaire chrétien. « Connais-tu cette Adoration de la Douleur? Son Temple, fondé il y a dix-huit siècles, gît maintenant en ruines, couvert d'une végétation parasite, habité par de tristes créatures dolentes ; néanmoins, entres-y hardiment ; dans une crypte basse, sur laquelle les débris tombés ont fait une voûte, tu trouveras l'Autel toujours debout, et sa Lampe sacrée brûlant éternellement. »

Ainsi Carlyle retrouve, par le difficile chemin du doute, les certitudes essentielles de la foi qui, à vrai dire, ne l'avaient jamais abandonné. Morale du renoncement, de la pitié, de l'amour, — et aussi, à certains égards, morale de l'action, — tel est bien l'enseignement traditionnel de la conscience chrétienne ; il le découvre en lui-même, et l'érige en loi pour nous. Réfractée par sa personnalité robuste, par son puritanisme instinctif, cette morale se développera beaucoup moins dans le sens de l'amour que dans celui de l'action.

Par l'amour et l'action, nous entrons en contact avec nos semblables. La doctrine sociale de Carlyle sort de sa doctrine morale ; « *Sartor Resartus* » donne d'elle une première esquisse.

IV

Le progrès même du livre, et son mouvement intérieur, sont tout chargés de force démonstrative. Sa fantaisie et

son humour sont riches de signification sociale. La philosophie des vêtements a, par définition, une portée collective : nos habits modifient nos rapports physiques avec le monde, mais surtout nos relations avec les autres hommes, selon mille exigences conventionnelles : décence, mode, rang, hiérarchie. Négligeant, sauf en de brèves allusions, le premier point de vue, Carlyle se place longuement aux derniers ; il illustre abondamment le rôle du symbolisme dans la société humaine. La notion idéaliste du droit, ainsi partout affirmée, se précise en quelques chapitres, où le problème de la justice sociale, et la lutte des classes, sont effleurés.

Le grand ouvrage du professeur Teufelsdrœckh débute par un examen pittoresque des diverses façons de se vêtir à travers l'histoire ; prétexte à une revue comique des modes si variées, si étranges souvent, dont les vêtements ont été l'occasion, depuis qu'il y a des hommes. L'âme philosophique et sérieuse de ces pages, c'est le sentiment du relatif qu'elles suggèrent invinciblement ; elles dissocient l'idée de l'humanité de ces enveloppes diverses, dont il est si malaisé de faire abstraction ; elles préparent l'esprit à imaginer le monde « déshabillé » (out of clothes). Mais ce ne sont pas seulement les corps individuels que les habits recouvrent, ornent, protègent, déguisent, dans la vie civilisée ; c'est aussi les corps collectifs, les institutions, et ce corps général : la société même. Au propre d'abord, par les uniformes, les insignes divers ; au figuré ensuite : la police et l'armée ne sont-elles pas comme un tablier de cuir, robuste et protecteur ? Cependant, un mystérieux pouvoir fait des vêtements les instruments, on pourrait dire les agents, de cette force spirituelle : l'autorité légale. Robe rouge dit à cotte bleue : « Va te faire pendre » ; et cotte bleue, ô miracle, tend le cou sans résistance au bourreau. Nous aboutissons à cette conclusion paradoxale : les vêtements sont le fondement même de la société.

La thèse se présente ainsi dans le plan indirect de

l'expression humoristique. Démontrer que les vêtements sont tout, c'est rejeter en pleine lumière le fait trop oublié qu'ils ne sont rien. Symbole nécessaire et accompagnement obligé du droit, ils se confondent avec lui dans la pratique ; et cette association, poussée logiquement à ses effets extrêmes, fait éclater la paresse d'esprit derrière laquelle s'abritent la faiblesse et l'hypocrisie. Sous l'habit du soldat, la pourpre du juge, la robe de l'évêque, y a-t-il toujours le courage, l'indépendance, la sainteté ? Mais est-ce à la vertu spirituelle, intangible, hypothétique, ou aux insignes, aux galons, aux étoffes qu'obéit aveuglément notre passivité disciplinée ? Fondé sur l'insuffisance, sur la misère de nos perceptions mortelles, le rôle essentiel des habits aggrave le mal qu'il prétend guérir. En remplaçant l'ordre mystique des âmes par une hiérarchie visible à nos yeux grossiers, il assure le maintien d'une médiocre vérité morale, et permet la continuation plus certaine d'une universelle fausseté. Déshabillez la société, elle s'effondre dans le ridicule. L'imagination se refuse à concevoir un noble duc, entièrement nu, discourant devant une Chambre des Pairs entièrement nue. Mais si les corps humains, ces pauvres loques, ne peuvent supporter le grand jour, que seraient les âmes, si on les voyait sans voiles ? Tel est le sens de cette vision à la Swift, amère et burlesque, qui substitue, au premier degré en quelque sorte, et dans le monde des apparences sensibles, la réalité au mensonge. C'est la vision d'un critique social, ironique et hardi ; et Teufelsdrœckh est, en effet, un « radical spéculatif » ; un des plus intransigeants, nous dit Carlyle, qui aient existé jamais.....

Le mot « radical », vers 1830, est dans toute la force de sa nouveauté première; il désigne alors, en Angleterre, les adversaires de l'ordre établi. Les instincts politiques de Carlyle s'étaient formés sous l'empire de deux influences principales, de sens contraire. Il avait respiré au foyer paternel un esprit d'indépendance et de fière

dignité démocratique ; l'idéalisme de sa pensée le portait aux audaces révolutionnaires ; il avait de la pauvreté, sinon de la misère, une expérience personnelle ; les souffrances économiques de cette époque troublée n'avaient pas échappé à ses regards ; dans la crise qui depuis longtemps s'annonçait, le meilleur de sa sympathie ne pouvait aller aux défenseurs du privilège. La Bible, et la conception religieuse de la vie, fortifiaient aussi les exigences puritaines de sa conscience sociale ; les germes de socialisme chrétien qui dorment au fond du mysticisme anglais ou écossais ne s'étaient pas desséchés dans son âme.

D'autre part, son idéalisme même se retourna de très bonne heure contre les espérances mesquines et les moyens médiocres des partis de réforme. La doctrine utilitaire, en laquelle se concentrait à ce moment la force intellectuelle de progrès politique, le blessait par sa méthode et ses tendances. Surtout, d'autres semences, aussi profondément déposées en sa sensibilité, promettaient au contraire une moisson de sagesse prudente, ordonnatrice et traditionnelle. L'enfance de Carlyle lui avait montré à l'œuvre l'autorité indiscutée de son père ; il avait puisé au foyer le goût des fortes disciplines morales et sociales. Plus tard, ces instincts se précisèrent et se fortifièrent de nouveaux éléments : le respect des impondérables dont est faite l'âme de la vie collective, le sens robuste de la continuité historique, le mépris des arrêts populaires et de la loi du nombre, et la croyance au pouvoir des individus. Toutes ces forces intérieures l'éloignaient des perspectives ouvertes par la poussée victorieuse des classes bourgeoises. De 1830 à 1840, la doctrine du héros ira se développant dans son esprit, en même temps que sa révolte contre l'anarchie prendra une certitude, une énergie plus grandes.

Du jeu de ces réactions intimes sortira sa doctrine sociale définitive. A l'époque où « *Sartor* » est écrit, les impressions de sa jeunesse ardente sont encore les plus

fortes ; la vivacité critique de sa pensée n'est pas encore dirigée par une réflexion plus mûre vers l'organisation de l'ordre ; il accepte pour son héros, pour lui-même, l'épithète démocratique de « radical ». Occupé avant tout du désaccord entre les signes extérieurs et les réalités morales du droit, il esquisse une satire iconoclaste de la vie sociale. Le regard déshabilleur de Teufelsdrœckh est celui d'un « sans-culotte »; d'un sans-culotte mystique.

Ce n'est point assez de dire que la société est malade ; elle est morte, puisque son âme de croyance collective, de foi religieuse, n'est plus ; celle-ci disparue, le reste n'a qu'une existence illusoire, spectrale... Sans doute, un mouvement de pensée paraît réaliser l'union des esprits : l'individualisme utilitaire. Mais cette doctrine est le contraire d'une force unifiante ; c'est un principe de lutte, d'anarchie et de mort. Libéralisme politique, laissez-faire économique, morale du plaisir, psychologie des associations : contre cet ensemble d'idées et de tendances, Carlyle élève la protestation passionnée de son idéalisme véhément. L'impie Malthus a semé dans les classes dirigeantes une terreur avilissante et féroce de la fécondité humaine ; et pourtant les terres vierges, les pays lointains, n'offrent-ils point à l'émigration des ressources infinies ? Pourquoi nos aristocrates dégénérés ne conduiraient-ils pas, vers les savanes américaines, des armées pacifiques de pionniers ? Première esquisse d'un thème qui sera repris et développé...

La critique de Teufelsdrœckh s'enhardit parfois jusqu'à effleurer le principe même de l'ordre économique, la propriété ; mais ailleurs, elle se maintient dans le cadre du régime existant. Carlyle avait reçu, en août 1830, un message des Saint-Simoniens français, chez lesquels ses « *Signes du Temps* » avaient éveillé l'espoir chimérique d'une communion intellectuelle ; il traduisit, peu après, une brochure de leur maître, le « *Nouveau Christianisme* »; mais Gœthe lui écrivait de se méfier de leurs

principes, et l'avertissement était à peine nécessaire : par tous ses instincts religieux et sociaux, Carlyle restait attaché aux fondements traditionnels de l'ordre établi. Etatiste, sa doctrine ne sera jamais socialiste.

Il y aura toujours des riches et des pauvres. Ce qui est insupportable, c'est que les pauvres meurent de misère, les riches de satiété. Les classes possédantes ont oublié leur devoir. Des vanités imbéciles les occupent. Le « Dandy », ce vêtement fait homme, est une monstruosité significative, une confirmation par l'absurde de la philosophie des Habits. — En Irlande, cependant, sévit la famine ; contraste sinistre avec la secte des « Dandies », les « poor-slaves » prononcent, et tiennent, le vœu de pauvreté. « On voit certains animaux farouches », avait dit La Bruyère... Dans le même esprit de froideur scientifique affectée, l'humour de Carlyle s'attache à la description de leurs mœurs étranges ; il montre leurs haillons, leur appétit bestial et toujours déçu, la nuit qui règne sur leur esprit. Entre ces deux sectes symboliques, l'abîme va s'élargissant ; les « deux nations » dont parlera Disraeli sont déjà face à face ; d'un pôle à l'autre jaillira quelque jour l'éclair de la révolution.

Plus tard, l'effroi des catastrophes prochaines hantera Carlyle comme un cauchemar ; plus jeune et plus souple, sa pensée ne paraît point ici désespérée par la certitude de profonds changements sociaux. Son imagination se laisse entraîner par les grandioses perspectives de la philosophie allemande ; la théorie des « palingénèses », des recommencements éternels des choses, le protège contre la tragique épouvante des lendemains. On croit saisir aussi, dans cet optimisme, l'influence diffuse et vague de Saint-Simon.

Sans doute la société est morte ; mais comme le Phénix, elle renaîtra de ses cendres. Des visions d'âge d'or viennent éclairer l'horizon assombri. Un chapitre mystique, un des plus riches du livre (*Organic Filaments*), essaie de suivre, à travers la masse corrompue

de l'anarchie présente, les lignes incertaines et comme l'esquisse de l'ordre qui se fait. Ces premiers linéaments de l'avenir, c'est d'abord le grand fait de la solidarité humaine, de l'amour qui unit les êtres, par dessous l'illusion des égoïsmes séparés. Dans le Temps, les générations sont liées. Après la destruction nécessaire viendra la reconstruction. Le gouvernement représentatif, le moins mauvais possible, subsistera sans doute; les réformes politiques, électorales ou autres, seront les incidents superficiels d'un développement qui les dépasse. Mais la plus féconde promesse d'avenir, c'est l'admiration qui exalte l'âme, c'est le culte des grands hommes. Une nouvelle Eglise naît : la Littérature. Le penseur, l'écrivain, prêtres de cette foi sans dogme, répandent dans les cœurs une âme harmonieuse dont la société demain vivra. Et cette prophétie s'achève en évocation inspirée, animée d'une ardeur religieuse et humaine. Avant les colères sombres de la maturité, il ne faut pas oublier chez Carlyle cette ivresse enthousiaste d'une jeunesse aussi noble, et peut-être plus clairvoyante.

V

La doctrine de Carlyle est désormais formée; il en possède toutes les parties, a conscience de leur organique unité. Aucune des grandes idées qui feront le fond de son œuvre n'est absente de « *Sartor Resartus* ». Certaines iront se développant : telles la théorie de l'héroïsme, et celle des rapports sociaux; d'autres passeront au second plan, comme la joyeuse évocation de l'irrésistible devenir humain. Mais la philosophie de Carlyle ne se renouvellera pas; toutes ses lignes maîtresses sont fixées. Sa pensée vivra sur le trésor intérieur, où se sont mêlées et élaborées les influences de sa jeunesse, celles qu'il portait en lui, celles qu'il devait au monde. Il connaîtra les succès brillants, fera la conquête de son pays, sera l'une des grandes forces spirituelles de son

temps; mais aucune de ses œuvres n'aura la richesse de ce premier livre, ignoré encore ou dédaigné, où s'est déversée tout entière la sève tumultueuse de son génie. Le sentiment de s'être enfin exprimé le soutiendra dans les luttes futures; avec une inlassable énergie, il répètera, jusqu'à ce qu'on l'écoute, ce qu'il a pu dire une fois.

Sa vocation prophétique est décidée. Jadis destiné à l'Eglise, il a conservé, avec la hauteur d'âme et la préoccupation des choses morales, le goût et l'habitude de la prédication; comme son ami Irving, il exercera un ministère libre; plus lentement, mais plus sûrement, il attirera pour l'entendre les foules attentives. Déjà, puisque la plume n'est pas assez puissante, il songe à la parole comme moyen d'action. Quelques mois avant de partir pour Londres avec le manuscrit de « *Sartor* », il écrit à son frère John : « Bien plus, j'ai quelque envie (mais ceci tout à fait entre nous) de lancer quand je serai là-bas, si le terrain est favorable, et de faire, une douzaine de conférences, dans mon propre patois d'Annandale, avec mon propre cerveau et mon cœur que Dieu a faits, devant l'auditoire qui pourra s'assembler autour de moi, sur quelque partie ou aspect de cette étrange Vie en cette étrange Epoque; sujets sur lesquels mon âme... se sent de plus en plus pleine. »

Il devait en effet parler en personne à son siècle, faire des conférences; son livre sur l'Héroïsme en sortit. Mais après le triomphe de sa « *Révolution française* », le public illimité des esprits s'ouvrit à sa voix; la parole écrite resta son arme préférée, plus efficace. Cet instrument, il l'a fait sien, comme il a découvert et réalisé sa pensée. « *Sartor Resartus* » marque la maîtrise achevée du style de Carlyle. Il déploie ici toutes ses puissances, obtient tous ses effets. L'étrangeté du sujet, l'allure visionnaire de certaines parties, l'atmosphère allemande où baigne, avec le héros, le développement même du livre, concourent à justifier, à renforcer les audaces

conscientes d'une langue entièrement créée. L'influence de Richter s'est fondue avec les suggestions instinctives du tempérament, elle les a précisées et accentuées. La brusque énergie, les tours elliptiques, invertis, les constructions moulées sur le mouvement vigoureux, imprévisible de l'idée qui jaillit, retombe, repart, s'arrête court, et soudain se jette à droite ou à gauche — cette coquetterie de la sincérité immédiate, cette originalité d'une entière franchise, elles appartiennent maintenant à la spontanéité même de Carlyle ; le modèle fourni par Jean-Paul n'est plus imité, il est assimilé, dépassé. Carlyle eût pu écrire autrement, s'il ne s'était jamais trouvé lui-même ; son style désormais ne fait plus qu'un avec sa pensée ; des liens profonds le rattachent à l'homme.

Outil de force et de combat, il est forgé du métal dur des mots Saxons ; ces vieux termes brefs, vifs, tout chargés de sensation et d'action, Carlyle les manie avec la sûreté d'un instinct et d'une préférence ; il les sent tout pleins de l'âme la plus ancienne de la race, et remonte par eux jusqu'aux ancêtres farouches qu'il honore d'un culte attendri. A l'Allemagne, sœur Teutonique, il prend quelques germanismes. A son exemple, il associe les mots plus librement, les unit en combinaisons neuves, expressives ; crée des adjectifs, des noms composés ; rattache la particule au verbe en un tout plus massif, énergique et concis. Parfois, il traduit l'expression allemande, calque sur elle sa phrase. On a pu suivre aussi dans son style une veine de provincialisme, y trouver des tournures dialectales ; la sève de l'Annandale, et les souvenirs du parler de sa famille, telles en restaient pour Carlyle lui-même les origines essentielles.

Sa langue a d'autres ressources : avec le grain rude des vocables héréditaires, il incorpore l'alliage étranger, mais naturalisé, de l'élégance, de la souplesse latine. Ces mots longs, majestueux, savants, imprégnés d'une pensée abstraite et subtile, ou d'une grâce distinguée, ils sont indispensables au déploiement de la réflexion

philosophique, ils se prêtent excellemment aux jeux de l'ironie et de l'humour : Carlyle les mêle, les fond avec le filon populaire et Saxon. Ne sont-ils pas acclimatés sur le sol britannique, ne portent-ils pas l'empreinte du génie de Spenser, de Shakespeare, ne sont-ils pas colorés de toute la poésie Elisabéthaine ? Lorsque la prose anglaise est devenue un art, à la fin du XVIe au XVIIe siècle, la culture latine et française ne lui a-t-elle pas fourni ses modèles, ses rythmes, et la moitié de son vocabulaire ? Ces écrivains éloquents et pieux, embaumés d'un parfum d'archaïsme, Hooker, Sir Thomas Browne, le grand Milton, la réaction romantique les avait rétablis à leur vrai rang; Coleridge les proposait comme modèles; Carlyle, un moment du moins, s'était mis à leur école. S'il avait raillé chez son ami Irving une imitation trop affectée, l'ordonnance classique et la richesse érudite des vieux maîtres n'avaient pas été sur lui sans influence. Dans le moule brisé, la forme heurtée de sa langue nouvelle, le souvenir de leur action, l'écho de leur plénitude, et les éclats de leur brillant, se reconnaissent sans peine. Le style de Carlyle est aussi composite et divers qu'il est personnel.

Mais l'imagination en est la souveraine maîtresse, et la véritable inspiratrice ; c'est elle qui anime, soulève le lourd amas des mots, les élève jusqu'à l'intensité, les frappe de brusques coups de lumière. Par elle, Carlyle est un grand poète. Puissante, elle n'est point variée; ses effets ont une grandiose monotonie ; mais en son domaine elle est sans rivale. Ses rudes contrastes, sa sublimité, lui viennent de la Bible, et de la vieille âme anglo-saxonne ; à la philosophie allemande, elle doit le pouvoir de faire évanouir la matière. A son gré, elle projette l'image de l'objet avec tout son relief, ardent, cru, l'impose comme une réalité tangible ; ou soudain, à travers les corps, elle creuse de profondes trouées spirituelles, les fait flotter, ombres translucides, sur un arrière-fond de rêve, et derrière eux évoque brusque-

ment l'infini. Ses jeux préférés sont ceux du clair et de l'obscur; elle sait illuminer les splendeurs comme des gloires célestes, et donner la sensation des ténèbres de l'abîme. Elle aime le mouvement, et les élans impétueux des choses; elle a l'ampleur cosmique des forces naturelles, et s'égale volontiers au ciel, à la mer, au vent. Merveilleuse auxiliaire de la pensée métaphysique, elle aide l'esprit à passer d'un plan de l'être à l'autre ; et rend sensible la grandeur de l'acte intellectuel qui les embrasse et les unit.

LIVRE II

Le prophète et son temps

CHAPITRE I

CHEYNE ROW

Les Carlyle s'installèrent au numéro 5 de Great Cheyne Row, Chelsea. De leur maison, vieille et spacieuse, on pouvait apercevoir la Tamise toute proche, et la verdure, semée de toits rouges, d'une banlieue jadis aristocratique, maintenant bourgeoise et sommeillante. Au loin se dressaient les tours de Westminster et le dôme de Saint-Paul; la nuit, le reflet de la grande ville en révélait seul le voisinage. Dans le jardin, Carlyle pouvait bêcher, tailler les bordures, cultiver du jasmin et des groseilliers. Si paisible que fût le quartier, les bruits de la rue lui étaient insupportables; la disposition des pièces, leur destination furent maintes fois remaniées. Par la force de l'habitude, plutôt que par choix, sa vie se fixa ainsi, dans un intérieur confortable et sobre que Jane égaya de son goût et de son charme, et où son souvenir régna quand elle l'eut quitté.

L'histoire de Carlyle est désormais, en apparence, aussi tranquille que ses débuts furent errants. Avec le sort de ses proches, les dates marquantes en sont fournies par les étapes de son œuvre et de sa renommée. Son existence n'est plus aussi solitaire qu'en Ecosse;

mais elle reste retirée, emplie par le labeur quotidien, le plus souvent ingrat et pénible. Il écrivait toute la matinée ; l'après-midi, ses promenades le menaient aux jardins de Kensington, à Hyde Park, le long du fleuve ; ou jusqu'à la Bibliothèque du Musée Britannique, où il allait à pied, absorbé dans ses pensées. Rarement Jane l'accompagnait; sa santé était toujours délicate. De temps à autre ils recevaient quelques visiteurs, ou dînaient en ville; mais ces sacrifices à l'esprit de sociabilité laissaient Carlyle fatigué, nerveux, amer. Ils voyageaient aussi; tantôt l'un, tantôt l'autre, passait quelque temps en Ecosse. Carlyle n'y pouvait trouver le repos, qui le fuyait à Londres ; et sous le cours égal de sa vie maintenant apaisée, se poursuivait sa lutte misérable contre le démon intérieur de l'inquiétude.

Avec les années, le cercle de leurs relations s'élargit ; les amis se firent nombreux. Le plus ancien et le plus cher, Irving, mourut prématurément à la fin de 1834, le cœur brisé par le tragique écroulement de ses rêves mystiques; prophète vaincu après un succès éphémère, il succombait au moment même où son compagnon d'enfance allait vaincre; il lui avait manqué le robuste équilibre mental, la concentration, le sens pratique, la volonté de vivre acharnée qui sauvèrent Carlyle du même destin. A Chelsea habitait Leigh Hunt, figure originale, indépendante, bohême, artiste, révolutionnaire ; on voisina d'une maison à l'autre, et les deux hommes formèrent une amitié de contraste. Plus entière, plus tendre fut l'amitié de Carlyle pour Sterling, esprit élevé, ardent, inquiet, dans lequel il trouva l'un de ses plus chers disciples. Il avait déjà fait la connaissance de John Stuart Mill, le fils brillant d'un philosophe Benthamite, qui s'annonçait plus grand que son père; leurs relations se resserrèrent, certaines affinités de pensée, une estime réciproque, masquant la forte opposition de leurs tempéraments intellectuels. Avec Emerson, Carlyle entretenait une active correspondance ; son transcendantaliste

ami s'y montre le plus dévoué des admirateurs, le plus ingénieux des chargés d'affaires; par ses soins, une édition américaine de « *Sartor Resartus* » parut en 1836, deux ans avant la première édition anglaise. Bientôt il n'y eut plus guère d'homme éminent, dans les lettres ou la politique, avec lequel Carlyle ne fût en rapport de quelque façon. Il rencontra Southey, Wordsworth, Dickens, Tennyson, Browning, Maurice, Kingsley. Dans la jeune génération, ses idées exerçaient une profonde influence. On lui écrivait, on se confessait à lui. Peu à peu se créait, autour du sage de Chelsea, une atmosphère de vénération respectueuse et distante, qui ne réussit point à désarmer ses colères contre un siècle frivole et préoccupé des faux dieux.

L'installation à Londres ne marqua point l'heure du triomphe; il se fit attendre encore trois ans, pendant lesquels bien des jours connurent le doute ou frôlèrent le désespoir. A peine installé, Carlyle s'était mis à la grande œuvre sur laquelle il voulait jouer sa dernière chance, l'histoire de la Révolution française. John Stuart Mill l'encouragea, lui prêta les ouvrages qu'il avait réunis lui-même. Laborieusement, Carlyle termina ses lectures, écrivit; sa première expérience de la composition historique lui donna un sentiment d'incertitude et de peine qu'il devait, en pareille occasion, retrouver plus tard. Il atteignit ainsi la fin du premier livre, et travaillait au second, lorsqu'un désastre parut ruiner ses espérances : son manuscrit, prêté à Mill, avait été par négligence anéanti. Il n'en avait point conservé de copie; son labeur intense, tout intérieur, fondant en une vision tragique mille faits empruntés aux documents, ne s'aidait point de notes méthodiques et complètes; tout était à refaire. Sans se laisser abattre, Carlyle récrivit son premier livre; mais la tâche lui arracha des cris de souffrance. En janvier 1837, son martyre était terminé; l'œuvre parut six mois après; le public étonné, hésitant, conquis malgré lui, se laissa entraîner bientôt par le

chaleureux enthousiasme d'une élite; avant la fin de l'année, Carlyle était célèbre, et avait pris son rang dans la littérature anglaise.

Le ton de sa vie n'en fut point changé. Les soucis d'argent disparurent; l'aisance vint même par degrés. A la mort de Mrs. Welsh, en 1842, le revenu de Craigenputtock grossit les ressources du ménage. Mais le pli de l'inquiétude était pris; la préoccupation des travaux commencés, les petites misères ingrates de chaque jour, entretinrent chez Carlyle les occasions d'humeur et de tristesse; sa santé n'était pas meilleure, ou du moins il ne croyait pas qu'elle le fût. Deux fils tissaient la trame de son sentiment intérieur; l'un d'assurance, de paix et de force; l'autre d'anxiété, de chagrin tenace; le premier profond mais caché, le second dominant et tyrannique. Depuis les jours de Hoddam Hill, il avait retrouvé ce qu'il lui fallait de croyance pour vivre; et la guérison de son âme avait été douce. « Ce que fut alors ma joie, ma reconnaissance », écrit-il dans ses Souvenirs, « l'âme pieuse peut se l'imaginer. En un sens véritable et noble, tout pauvre et obscur que je fusse, sans avenir, sans même d'espoir terrestre, j'étais devenu indépendant du monde... Je comprenais bien ce que les anciens Chrétiens voulaient dire par « conversion », par la miséricorde infinie de Dieu envers eux. J'avais, en effet, remporté une immense victoire, et durant de nombreuses années j'éprouvai, malgré mes nerfs et mes peines, un bonheur intérieur constant, vraiment royal et suprême, auprès duquel tous les maux temporels étaient passagers et insignifiants, et qui dans son essence me reste encore, quoique bien plus souvent éclipsé, et descendu plus profondément en moi qu'il n'était alors ». Là est le secret de l'énergie renouvelée, non plus seulement héréditaire et instinctive, mais consciente, délibérée, réfléchie, qui alimente et soutient jusqu'au bout l'effort de Carlyle; son christianisme sans dogme, sa foi morale, avaient chassé le cauchemar de sa jeunesse; sûre de ses fondements

spirituels, sa vie pouvait être heureuse ; il avait en lui la source d'allégresse où se sont désaltérées bien des âmes moins hautes.

Mais la loi de sa nature ne voulait pas qu'il fût rafraîchi. Certes, rendons-en responsables ses insomnies, ses malaises, le poids de misères nerveuses qu'il traîne encore et traînera toujours; accordons à sa sensibilité longtemps blessée le droit de rester endolorie ; mais avouons-le, Carlyle portait dans son être un principe inné d'amertume, et c'était le reploiement sur soi d'une énergie âprement ramassée pour mieux combattre. Le prophète allait dénoncer un siècle impie d'une fureur sincère, et ses plus beaux accents, la force de sa parole, allaient être faits de la vérité de sa colère et de sa souffrance ; il était écrit que l'amour en lui prendrait non seulement le langage, mais la réalité de la haine. Il était né pour le mépris. Dans la page même où il nous dit l'origine de sa paix secrète, il se montre émergeant, libre en esprit, dans le bleu éternel de l'éther céleste, où il a toujours vécu depuis, jetant ses regards d'orgueilleuse pitié sur la foule innombrable des âmes enlisées dans les marécages du doute... Il eut trop conscience de l'isolement où l'enchaînait sa destinée ; il ne sut pas mettre en pratique sa doctrine, découvrir, aimer dans chaque être imparfait l'étincelle de splendeur divine et spirituelle ; le saint courroux du juste se fondit en lui avec le sentiment de la différence, et l'instinctive affirmation de soi. La solitude où il vécut fut l'œuvre de son esprit et de son cœur.

Il en souffrit, et ses plaintes remplissent les confessions poignantes de son journal intime. « Mon isolement, mon sentiment de solitude », écrivait-il le 1er octobre 1834, « ... quelle langue les dira ? Seul, seul ! Des peines aussi, peines profondes, qui ne peuvent être exprimées ici même »... Tel est le refrain de ces notes quotidiennes, alternant avec les sursauts de volonté farouche, de stoïcisme désespéré. « Assez de plaintes.

Lutte, lâche que tu es ». Il est sublime, ce recommencement obstiné, inlassable, du courage flagellé par l'indomptable force de l'âme ; et nul ne suit les péripéties de ce combat sans en admirer l'héroïsme. Quelle lucidité aussi, quelle humilité touchante dans les aveux où Carlyle montre un sentiment si juste des aspérités de son caractère : « L'une des choses dont j'ai le plus besoin est de dompter ma tendance agressive, ma mauvaise nature ». Hélas, il l'avait dit à Jane, ses meilleures résolutions sombraient « dans la mer de la pratique ».

Elle cependant, toujours dévouée, courageuse, partageait sa vie. Le fardeau du ménage, si lourd à Craigenputtock, s'était allégé ; Londres avait ses plaisirs, ses occupations plus variées ; elle acceptait les conditions d'existence matérielles et morales imposées par l'égoïsme nécessaire d'un génie douloureux. Elle avait trouvé des amis ; avec eux, elle épanchait parfois le trop-plein de sa tristesse, et rien n'est plus pénible que ces confidences. Malgré les troubles de surface, les froissements qui blessaient leur affection, celle-ci semblait demeurer entière. Carlyle, lors de leurs séparations, lui écrivait les lettres les plus tendres. Par brusques échappées, il apercevait le prix du trésor qu'elle était pour lui. Mais pourquoi, dans son journal, ces cris de souffrance, ces aveux de détresse et de solitude infinie ? Faite pour être la compagne de ses pensées, assez noble pour le comprendre et lui tenir lieu du monde insouciant ou indigne, elle ne remplissait pas auprès de lui cette destinée qu'ils avaient rêvée tous deux. Leur amour ne savait plus réchauffer leurs cœurs. Soupçonné par lui trop tard, leur secret divorce était irréparable. Aurait-il consenti à payer le prix nécessaire pour le réparer ? Il écrivait à Jane, en 1841 : « Ni femme, ni homme, ni aucune sorte de créature en cet univers, n'est venu au monde pour cette fin unique, ni même principale, d'aimer ou d'être aimé. Justes cieux ! C'est l'une des fins pour lesquelles la plupart des créatures sont formées ; mais sauf les zoo-

phytes et les coraux du Pacifique, je ne connais pas une seule créature pour qui ce soit l'unique ou la grande affaire. Cette fin une fois manquée, contrariée..., il reste à l'homme, à la femme, et à toutes les créatures (sauf aux zoophytes), un très grand nombre d'autres objets pour lesquels nous voudrons encore offrir la bataille au Démon ». Impatience naturelle et révélatrice; théorie d'une impuissance, en même temps que d'une préférence. L'évangile de l'action, depuis que sa virilité intellectuelle s'était affirmée, avait singulièrement empiété chez Carlyle sur celui de l'amour.

Bientôt une influence étrangère vint aggraver encore leur dissentiment, et faire pencher du côté de Carlyle la balance des torts réciproques. Le progrès de sa réputation l'avait mis en contact avec l'aristocratie de la fortune et de la naissance comme avec celle de l'esprit. Il lui fallut répondre aux invitations des grands ; ce ne fut pas toujours par un refus ; et si peu sociable qu'il fût resté, ces expériences ne lui laissèrent point toutes des souvenirs désagréables. Comme tant d'autres, il ne fut pas insensible, lui, le fils de ses œuvres, aux sourires d'admiratrices titrées. Carlyle avait beaucoup d'orgueil, et aussi peu de vanité qu'il est possible ; fut-il exempt de snobisme ? Il avoue, dans ses Souvenirs, en avoir eu sa petite part ; et malgré sa fière indépendance, malgré l'esprit d'idéalisme intellectuel qui animait sa vie, on ne le sent pas à l'abri du subtil et dangereux ennemi auquel si peu savent complètement résister. Son amour-propre fut délicieusement chatouillé. Y eut-il d'autres causes à l'ascendant que prit sur lui Mrs. Baring, plus tard Lady Ashburton, dont il fit la connaissance en 1845 ? Sans doute, ses qualités aimables et brillantes avaient de quoi le séduire et le charmer. Elle-même attachée à son mari, elle ne fit rien pour détacher Carlyle de Jane ; et l'amitié qui les réunit n'éveilla jamais le moindre scrupule dans une conscience aussi pure que puritaine. Mais en respectant la lettre de sa fidélité, Carlyle n'en sut point

assez respecter l'esprit; la jalousie de sa femme ne fut que trop légitime. Elle se plaignit d'une préférence qui la blessait; et jusqu'à la mort de sa rivale, en 1857, une mésintelligence assombrit le foyer de Carlyle, éclatant parfois en orages. Les défauts de Jane, sa vivacité mordante, la sévérité de son jugement, et, en cette circonstance, la maladresse de ses plaintes, ne sont point une excuse pour une faiblesse sans commune mesure avec eux, et dont elle ne saurait être rendue responsable sans injustice. Il serait malaisé de comprendre pourquoi, sincèrement affligé de tels soupçons, Carlyle ne saisit point le moyen le plus simple et le plus radical d'y mettre fin, si l'on ne connaissait le dogmatisme inné de sa conscience. C'eût été un mensonge à ses yeux, et une petitesse pire que toute autre, de paraître préférer la paix du cœur à la vérité.

Quelques semaines avant que sa « *Révolution française* » ne fût publiée, Carlyle avait fait ses débuts d'orateur; le 1er mai 1837, il donnait la première d'une série de six conférences sur la littérature allemande. Un de ses biographes nous le montre, en cette occasion, tel que le vit son auditoire curieux et attentif : grand, maigre, la tête longue et massive, « les traits frustes, le front abrupt comme une falaise basse, bossué sur des yeux enfoncés, grands, perçants, entre bleu et gris sombre, pleins d'un feu mobile; des lèvres fermes mais flexibles, sans nulle sécheresse; des cheveux noirs, courts, épais, ondulés comme des algues »... Sa parole intense, heurtée, lui coûtait un effort violent; mais elle eut prise par sa vigueur, par la beauté neuve, imprévue, d'une imagination ardente; et le succès fut décisif. Le produit de ces conférences, joint à celui de la « *Révolution* », mit Carlyle à l'abri du besoin; il ne connut plus la terreur de l'avenir. Il parla de nouveau, en 1838 sur l'Histoire de la Littérature et les Périodes de la Culture Européenne; en 1839 sur les Révolutions de l'Europe Moderne; en 1840, enfin, sur *l'Héroïsme et le Culte des Héros*. Le texte de cette der-

nière série, revu par lui, parut la même année ; des trois premières, il ne nous reste que des résumés ou des fragments.

Sa pensée, cependant, était de plus en plus attirée par les problèmes sociaux. L'Angleterre traversait la crise la plus redoutable de son histoire moderne. En 1832, après une longue agitation, la loi de réforme électorale avait ébranlé le vieil édifice politique, et donné le pouvoir à la haute bourgeoisie. Mais à peine l'émotion de la bataille était-elle calmée, qu'un danger nouveau, plus grave, se dressa contre l'ordre établi ; derrière la troupe désormais pacifique des industriels et des marchands, on distinguait confusément la masse sombre du peuple irrité, déçu par une victoire à laquelle il avait contribué, et dont les fruits lui échappaient. Les actes du gouvernement issu de la réforme marquaient sa ferme volonté conservatrice ; il ne faisait rien pour soulager les misères répandues sur le sol anglais par l'extension aveugle de la grande industrie. Dans les villes avait grandi une classe déracinée, sans traditions, sans organisation propre, impuissante à réagir sur sa condition sociale, et frappée par le jeu de la concurrence d'un surmenage écrasant ; le taux des salaires, la durée du travail, l'hygiène des ateliers, la surpopulation, l'ignorance et l'alcoolisme, créaient un état de malaise profond, que révélaient des signes menaçants, grèves, émeutes, incendies ; plus d'une fabrique avait brûlé, comme dans les campagnes dépeuplées, où le salaire des travailleurs avait aussi baissé, avaient maintes fois, la nuit, flambé les meules. Plus cruelle encore que la misère anglaise était celle de l'Irlande ; là, l'oppression d'une race par une autre ajoutait son poids à celui de l'évolution économique.

De tous ces maux était né, dans les classes dirigeantes, un sentiment d'instabilité ; parmi les travailleurs des champs ou de l'atelier, un désir de révolte qui allait croissant et se précisant. La bourgeoisie avait obtenu le droit de vote, et s'en servait au profit de ses intérêts : la même

arme permettrait sans doute au peuple de secouer son oppression. L'efficacité du mécanisme politique venait d'être une fois encore démontrée : il ne restait plus qu'à le faire jouer au profit du grand nombre. Ainsi avait surgi le mouvement Chartiste, expression puissante et confuse du rêve de justice sociale. La « Charte » du peuple, réclamée, conquise par la force morale, et peut-être par la force physique, lui donnerait le statut légal grâce auquel ses droits seraient respectés.

L'année 1839 parut annoncer une crise prochaine et sanglante. En février, une « Convention Nationale » Chartiste se réunit à Londres ; en juillet, des émeutes graves éclatèrent à Birmingham. En novembre, Carlyle terminait « un long article, épaisse brochure ou petit volume, intitulé « *Le Chartisme* ». Le flot longtemps contenu de ses colères et de ses indignations prophétiques s'y répandait comme une lave. « Il y a dix ans, et pour une partie, vingt ans que j'ai cela dans la tête et le cœur ». Refusé par la *Quarterly Review*, le grand périodique Tory, l'article parut en volume avant la fin de l'année ; salué, dit Carlyle, par les « aboiements » des Radicaux, jusque-là ses amis. Peu après étaient publiés les « *Mélanges* », où Carlyle avait réuni ses premières études critiques, grossies de quelques additions récentes. Il se crut libre alors d'attaquer une tâche depuis longtemps projetée, l'histoire religieuse de la République puritaine. La figure de Cromwell le fascinait; cet homme qui semblait avoir possédé tous les attributs de l'héroïsme, était-il vraiment, comme le voulait la malveillance acharnée de la tradition, un intrigant et un imposteur ? L'œuvre fut très longue à prendre forme dans sa pensée ; l'abondance des matériaux, la difficulté de les organiser, frappaient son effort d'impuissance.

En 1843, Carlyle interrompit son labeur : l'année précédente avait poussé la misère des classes laborieuses à un excès insupportable ; la crise économique y avait atteint une acuité jamais égalée ; des grèves simultanées,

presque une guerre civile, avaient bouleversé le Nord de l'Angleterre. Sa brochure sur le Chartisme n'était qu'une annonce, un premier chapitre de sa doctrine sociale : il suivit le conseil d'Emerson, et parla sans réserve à son siècle malade, qui maintenant l'écoutait. Le hasard d'une lecture détermina le cadre de son ouvrage : une vieille chronique du douzième siècle, rédigée par un moine, racontait avec une naïveté touchante les vertus d'un abbé. La discipline, l'organisation temporelle et spirituelle du moyen âge, frappèrent Carlyle par leur contraste avec l'anarchie où se débattait l'Angleterre ; d'un trait, en deux mois, sans les incertitudes et les tourments qui l'affligeaient d'ordinaire, il écrivit « *le Passé et le Présent* » (1843). L'esprit plus libre, il revint à Cromwell ; près d'une année encore, il s'épuisa en stériles tentatives pour construire une histoire d'ensemble ; enfin, désespéré, il mutila son plan : ce ne serait qu'une biographie du grand Puritain ; moins encore, un recueil de ses lettres et discours, accompagné d'un commentaire. Dès lors l'œuvre prit corps ; elle fut terminée et publiée en 1845.

Le succès de « *Past and Present* », bien que passionnément discuté, avait été retentissant ; celui de « *Cromwell* » fut triomphal. Une grande injustice historique était réparée ; l'Angleterre, à la voix de Carlyle, découvrait la grandeur morale d'un fils en qui elle se reconnaissait elle-même. L'orgueil anglo-saxon tressaillit des deux côtés de l'Atlantique. L'auteur de la « *Révolution française* » était entré dans la gloire ; celui de « *Cromwell* » acquit cette royauté littéraire qu'un peuple accorde aux génies qui expriment ses instincts les plus profonds. De nouveaux documents, des lettres inédites, se faisaient jour de tous côtés ; Carlyle les incorpora dans une nouvelle édition, dès l'année suivante. Puis vint une période d'inaction, agitée, inquiète. En janvier 1848, il note dans son journal des projets de travaux. L'un d'eux porte ce titre étrange : « Exodus from Houndsditch » ; c'est-à-dire,

l'exode nécessaire de l'humanité hors des formes judaïques et des formules bibliques, attirail où se drape encore l'esprit religieux, et pareil aux vieux habits que vendent, au quartier de Houndsditch, les brocanteurs juifs. Carlyle ne devait jamais écrire ce livre, qui eût dégagé plus audacieusement sa philosophie de la croyance, et l'aurait appliquée aux problèmes précis de l'Europe moderne. « Ce sujet, hélas », dit-il, « est encore impossible, bien qu'il constitue la substance de tous les écrits et de tous les livres réfléchis, me semble-t-il parfois — le but auquel il faut que vise notre sagesse, comme au plus essentiel pour nous. Hors de Houndsditch, en vérité ! Ah, si nous en étions sortis, gardant avec nous tout ce qui est nôtre ! Mais ceux qui jusqu'ici en sortent, viennent à nous dans un état de nudité brutale, de mutilation scandaleuse ; et les spectateurs impartiaux leur disent tristement : Retournez plutôt ; il vaut encore mieux retourner ».

La Révolution de Février ramena brusquement la pensée de Carlyle aux questions politiques. Il ne les avait point oubliées d'ailleurs ; l'abolition des droits sur les blés, en 1846, l'avait réconcilié avec Sir Robert Peel, le chef du parti conservateur. Un homme d'état pouvait-il donc encore se rencontrer, qui osât gouverner l'Angleterre ? Saurait-il épargner à son pays la contagion de la folie révolutionnaire, qui sur le continent bouleversait les trônes et les nations ? Hâtivement, il jeta dans ses notes, en mars 1848, le plan d'un nouvel ouvrage sur la « Démocratie ». Mais les évènements se succédaient avec une rapidité déconcertante ; les peuples vainqueurs étaient vaincus, l'émeute écrasée, l'ordre rétabli ; le mensonge des royautés insincères reprenait une apparence de réalité. Carlyle ne savait comment organiser la masse confuse de ses idées impatientes, tumultueuses. Il écrivit des lettres aux journaux — le « *Spectator* », « *l'Examiner* » ; mais le sentiment de son impuissance l'écrasait. « Puis-je marquer ceci comme le *nadir* de ma carrière spirituelle ? » notait-il le 10 août. « Jamais encore je n'ai

été si bas — absolument muet depuis si longtemps, stérile, indécis, misérable en esprit. » L'excitation des faits finit par l'arracher à sa paralysie ; il avait rencontré Peel, croyait décidément en lui ; un voyage en Irlande lui avait fait voir de ses yeux l'effroyable misère, l'anarchie morale d'un peuple sans discipline ; le siècle était mûr pour un dernier appel prophétique ; de janvier à juillet 1850, sans répit, il lança une série de huit articles sur les problèmes du temps, les « *Feuilles du dernier jour* ».

Désormais, Carlyle allait se retirer de l'action. Il avait toujours lutté contre la fatigue, et l'avait toujours vaincue ; voici qu'il la sentait sourdre en lui, plus profonde, irrésistible. Son esprit retournait plus volontiers aux choses du passé ; en octobre 1848, il s'étonne dans son journal des souvenirs anciens, des « pensées secrètes et élégiaques » qui l'occupaient. « Que vais-je devenir ? Je vieillis ; j'ai vieilli. Mon prochain livre sera celui d'un vieillard. » S'il avait alors cinquante-trois ans, il en devait vivre quatre-vingt-six. Pourtant, ces impressions d'automne étaient justifiées ; avec le tournant du siècle commence la dernière période de sa carrière. Les deuils se multipliaient autour de lui ; Jane avait perdu sa mère en 1842 ; son jeune disciple Sterling était mort en 1844 ; la santé de sa propre mère depuis longtemps était affaiblie ; appelé auprès d'elle à la fin de 1853, Carlyle sentit, en lui fermant les yeux, que les années de sa force étaient closes. Hormis sa « *Vie de Sterling* » (1851), et quelques productions secondaires, toute son activité s'absorbe dès lors dans la lourde tâche qui l'effrayait et l'attirait également : son histoire de Frédéric-le-Grand. A vrai dire, depuis « *Past and Present* », il avait épuisé les motifs de sa prédication. De sa philosophie générale, telle que l'exposait « *Sartor* », il avait tiré les applications morales et sociales essentielles. D'autres applications, toujours nouvelles, restaient possibles ; mais si frappantes qu'elles fussent, elles n'ajoutaient rien à la substance de sa doctrine. De

1835 à 1845, Carlyle développe le contenu de sa foi prophétique ; à partir de « *Cromwell* », il martèle inlassablement les mêmes thèmes, et sa vieillesse est emplie de ses répétitions passionnées.

CHAPITRE II

LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE

La philosophie de l'histoire est pour Carlyle toute illuminée par une grandiose et terrible révélation divine. La Révolution française l'avait de bonne heure fasciné. Son imagination nourrie de la Bible y reconnaissait l'une de ces catastrophes où, dans le fracas des empires qui croulent, parle la voix du Tout-puissant; et sa pensée formée par l'Allemagne au sens du devenir universel apercevait dans la fin d'un monde l'avènement nécessaire d'un monde nouveau. Plus exigeant, plus profond en lui que tous les autres, le sentiment des rétributions providentielles y puisait avidement la joie d'une assurance plus certaine encore. Inhérentes à la nature même des choses, les lois de la conduite, il l'avait appris, il le sentait intimement, il le prêchait à son tour, recevaient du temps où elles se développent une sanction infaillible. Tel un prophète d'Israël, il rappelait à un siècle oublieux les fruits amers de l'arbre du mal. La vieille foi, cependant, perdait sa prise sur les cœurs ; des générations impies et frivoles, fières de leurs progrès, de leur richesse grandissante, ne répétaient plus que du bout des lèvres les menaces et les avertissements des livres saints; elles ne croyaient

plus aux vengeances célestes ; le succès, la fortune, une prospérité inouïe, ne récompensaient-ils point leur effort, tout entier appliqué à vaincre la matière ? Le grand drame qui avait ensanglanté la France les avait un moment frappées de terreur et de remords ; mais bien vite cette impression s'était effacée, et la foule se pressait plus nombreuse autour des autels de Mammon. Fallait-il désespérer de la convaincre ? Dieu se retirait-il de l'histoire, et le cours des choses infligeait-il au sage un ironique et cruel démenti ? Non certes ; demain pouvait ressembler à hier ; la force d'exemple et d'enseignement contenue dans la Révolution française projetait au loin, sur l'avenir, une lumière éclatante. De là, aux yeux de Carlyle, sa valeur inestimable et son unique attrait. Elle fut l'un des piliers de sa doctrine et de sa croyance. « Que serais-je devenu sans elle ? », allait-il jusqu'à dire.

C'est dans cet esprit qu'il osa entreprendre de la raconter. Il avait, de sa tâche, une notion scrupuleuse et haute. La science d'aujourd'hui réclame une préparation plus sévère, des recherches plus patientes, une critique plus rigoureuse, une méthode plus froide et impersonnelle. Mais à une époque où l'idée moderne de l'histoire achevait à peine de se dégager, où le romantisme régnait encore en maître sur l'évocation du passé, Carlyle montra un sens très juste des règles de toute connaissance. Il eut l'intuition, incomplète mais forte et vive, de la probité historique. Les pièces d'archives ne lui étaient pas accessibles ; l'eussent-elles été d'ailleurs, qu'il n'aurait pas pu s'en servir : il n'avait ni le loisir, ni l'austère courage de constituer lentement, grain de sable par grain de sable, l'édifice de la vérité ; il rêvait d'ailleurs une synthèse trop vaste pour en contrôler lui-même tous les matériaux. Le moment était favorable : la Révolution française, passionnément discutée depuis bientôt un demi-siècle, avait encore le relief d'une réalité toute proche, et déjà s'embrumait de légende ; le temps y distribuait les ombres et les lumières, y faisait saillir les lignes maîtresses ; sa figure

était sculptée pour l'éternité, sans que fût commencée la critique laborieuse, la révision tardive qui corrige et redresse les traits en détail. Les derniers acteurs du drame allaient disparaître ; mémoires, journaux, pamphlets, lettres, documents de toutes sortes, s'offraient à une imagination curieuse de vie, d'intensité tragique et de pittoresque ; les travaux d'approche au contraire, les monographies prudentes et solides, ne gênaient point, en la servant, l'audace des conceptions d'ensemble. Les lectures de Carlyle furent relativement larges et abondantes ; il compara les témoignages, et les pesa. Surtout, il connut le tourment de l'expression exacte, adéquate ; malgré le mouvement d'épopée qui entraîne son récit, on sent à l'œuvre la conscience de l'historien, le désir de justice et d'impartialité. Faut-il ajouter que ces barrières sont à tout moment renversées par le flot impétueux de l'enthousiasme mystique, de la haine, de l'admiration, de la colère ? Le violent génie de Carlyle a beau se lier du religieux respect des faits : la religion des vengeances divines est la plus forte ; il interprète, il juge, il condamne, en même temps qu'il raconte ; le sentiment exalté de sa mission est la source de l'ardeur téméraire qui prétend sonder les âmes, et suppléer parfois à la science par la divination.

Ecrire l'histoire, c'est avant tout pour Carlyle prophétiser dans le passé. Mais c'est aussi commenter continuellement l'idée de temps. Si la *Révolution française* est son chef-d'œuvre artistique, c'est que le développement impérieux, la logique serrée des évènements, l'équilibre même des masses dans cette action ininterrompue qui va du 14 juillet à Vendémiaire, l'obligeaient à l'ordre et à l'unité ; il n'eut qu'à mieux grouper des lignes éparses, à compléter l'organisation spontanée que lui offrait le réel ; pour une fois il sut construire, parce qu'il reçut un plan des choses. Mais la matière qu'il élaborait était merveilleusement propre au déploiement de sa faculté visionnaire. La grandeur suprême de la crise, l'enjeu infini qui

s'y jouait, les perspectives illimitées qui prolongeaient et amplifiaient chaque circonstance, faisaient mieux que permettre, elles appelaient l'exercice favori de son imagination hallucinée. Derrière chaque personnage, chaque minute du drame, les destinées de l'humanité s'esquissaient dans une brume mystique ; toute imprégnée d'un caractère divin, la Révolution rayonnait pour jamais à travers les âges, expliquant le passé, annonçant l'avenir. Carlyle pouvait ainsi agrandir le récit de l'éphémère par des échappées transcendantes ouvertes sur l'éternel ; donner à mille faits précieux et médiocres toute la valeur attendrissante et douloureuse de ce qui passe sans retour et n'existe qu'une fois, comme la mystérieuse dignité de ce qui demeure en s'inscrivant dans un ordre supérieur. Il pouvait enfin laisser libre jeu à la loi innée de son génie littéraire, et jetant sur les années disparues l'éclat d'une résurrection, les plonger soudain à nouveau dans les ténèbres de la mort, construisant une fois de plus toute l'esthétique de sa pensée sur l'antithèse et la succession de la lumière et de la nuit, de la réalité et du fantôme.

Là est l'intérêt, la force saisissante du livre. Son apport philosophique n'est point riche ; ses idées directrices sortent nécessairement de « *Sartor Resartus* ». La France est, selon Carlyle, la nation choisie par la volonté divine de l'univers, pour faire éclater à tous les yeux, avec une prodigieuse et sinistre évidence, les lois de la conduite et de la vie. Ces lois, la *Révolution Française* les illustre et les confirme ; mais l'une des maximes tombées des lèvres de Teufelsdrœckh avait à elle seule autant de substance, contenait déjà tout l'enseignement de cette histoire. La vieille monarchie française, eût dit le sage, était un corps sans âme, un vêtement usé ; elle s'est déchirée, elle est morte, et l'âme nouvelle, lentement, péniblement, tisse à la société un vêtement nouveau.

II

Dans le grand drame, Carlyle distingue trois actes. Le premier volume, « La Bastille », étudie les causes de l'explosion révolutionnaire, et suit les évènements jusqu'aux journées d'octobre, à la chute définitive de la royauté. Le second volume, « La Constitution », décrit le développement de la situation politique ainsi créée, les efforts impuissants de la Révolution pour s'organiser, l'émigration, et le début des luttes fratricides, sous la Constituante et la Législative. Le troisième, « la Guillotine », raconte la catastrophe et le dénouement de la tragédie ; il s'ouvre en septembre 1792, avec la proclamation de la République, et à travers la Terreur, conduit le récit jusqu'à Thermidor et Vendémiaire (octobre 1795) ; Carlyle y évoque les suprêmes effets de la tempête, et, s'arrêtant aux premiers symptômes de l'apaisement, dégage la leçon de la tourmente. Ainsi son livre est construit sur un plan à la fois dramatique et didactique : comment s'est produite, a commencé la Révolution Française ; comment elle a réalisé les forces d'anarchie et de destruction qu'elle portait en elle ; comment elle a pris fin, son œuvre accomplie, et en quelque sorte sa tâche divine terminée, voilà ce qu'il s'est attaché à montrer.

Sa tâche divine : là est bien l'idée centrale du livre. Cette idée, les consciences religieuses, effrayées, et pourtant incapables de ne point croire à la Providence, l'avaient vue surgir devant elles. Carlyle en fait une éclatante et profonde thèse historique. Mise à sa place dans le plan divin de l'univers, la Révolution n'est pas seulement expliquée, elle est justifiée. « *Sartor* » l'avait dit et redit : seule la réalité spirituelle existe, seule elle a droit à l'existence. Les apparences qui ne sont point fondées en elle vivent d'une vie mensongère et spectrale ; toute conscience honnête doit pourchasser, détruire ces vains fantômes, briser les masques creux derrière lesquels il n'y a plus de visages. Dans le temps qui s'écoule, les

formes politiques et sociales, vêtements des corps humains collectifs, se renouvellent comme les habits usés ; les institutions, les gouvernements, durent tant qu'ils ont leur vérité profonde, leur être véritable, dans ces réalités spirituelles, des sentiments, des idées, des vertus. Si la constitution d'un peuple survit à l'âme qui l'a produite, si un pieux et prudent travail ne l'a réadaptée sans cesse aux consciences qui changent, elle est un mensonge tyrannique ; et si la patience du destin, l'inconscience frivole des hommes ont prolongé, ont aggravé cette contradiction et ce mensonge, il faudra une catastrophe, une révolution, pour déchirer les vêtements morts du corps social.

Telle la monarchie française à la fin du XVIIIe siècle : la plus creuse des apparences, le plus desséché des mensonges. Jadis, elle avait été une réalité ; par ses origines féodales et même barbares, elle avait ses racines dans un fait et dans un droit, la force. Qu'était le roi (King, Kœnning, Can-ning, dit l'étymologie fantaisiste de Carlyle), sinon celui qui peut, le plus fort, le meilleur ? Là était sa consécration divine ; symbole lui-même, il portait en lui les destinées du monde : en lui résidait l'autorité véritable, vers lui allait la véritable obéissance. Ainsi naquit, ainsi grandit mystérieusement son pouvoir. Mais l'idéal monarchique, comme toutes les idées qui se réalisent, a dégénéré. « Louis le Bien-Aimé » est l'héritier efféminé, dérisoire, avili de Clovis et de Charlemagne, voire de Louis XIV. Le règne des favorites est la caricature de la royauté. La foi dans le souverain, fils de saint Louis, oint du Seigneur, est morte ; et Versailles est le temple cynique d'un culte incrédule et bouffon. Autour du roi, les autres autorités sont aussi frappées de mort ou de décadence ; toutes sont coupées de leurs racines spirituelles. L'Eglise, combien déchue de son ancienne grandeur, a laissé échapper de ses mains indignes la direction des âmes, qu'ont recueillie des impies, les philosophes. La noblesse, depuis la Fronde, a changé son épée

de combat contre une rapière de cour. Vue de près, « son industrie, sa fonction, est de se vêtir avec grâce et de manger avec magnificence ». Le peuple, cependant, croupit dans la misère et l'ignorance, taillable et corvéable à merci. Le cri de ses souffrances ne trouve pas d'écho. Mais les colères du ciel s'accumulent, et sa vengeance sera terrible.

Tandis que les anciennes puissances sont intérieurement ruinées, des forces nouvelles grandissent, nourries par la réalité de leur existence et de leur droit. Des classes s'élèvent, intensément vivantes; de nouveaux guides spirituels paraissent, les penseurs, les écrivains. Dans cet avènement de la Pensée, il y a un principe de fécondité sociale et de salut. Héros de l'âge moderne, les Hommes de Lettres eussent pu sauver la France ancienne du bouleversement sanglant qui la menaçait. Mais ils ont précipité son destin, ils ont hâté la Révolution; car leur doctrine, loin d'être religieuse et créatrice, était la théorie funeste de la raison souveraine, absorbée par la négation des mensonges, incapable d'affirmer les vérités nécessaires. Comme plus tard l'Angleterre de 1830, où dominaient les Utilitaires, la France de 1780, où régnaient les Encyclopédistes, était mûre pour toutes les anarchies. Ainsi se précise le jugement de Carlyle, et se détermine son autre aspect, l'élément de critique et de condamnation. La tâche divine de la Révolution s'est faite par des moyens humains; les volontés humaines égarées y ont introduit l'erreur et le crime. Les doctrines politiques élaborées par la pensée du dix-huitième siècle sont un monument d'orgueil et de fausseté. Elles se fondent sur la raison, la logique, sèches et médiocres ouvrières : les édifices qu'elles construisent sont réguliers, symétriques, mais irrémédiablement fragiles; dans la nature, et l'obstination stupide des faits, parle une raison supérieure, à laquelle notre plus haute, notre plus sûre sagesse est de nous soumettre aveuglément. Inconsistante d'ailleurs, cette raison logique parfois se renonce elle-même,

mais c'est au profit d'une sentimentalité morbide ; l'humanitarisme est la caricature de l'amour des hommes ; les effusions d'un cœur attendri sont une sensualité vaine et perverse ; il n'est d'amour que dans la force : celui-là seul aime son prochain qui aime plus encore la loi austère du devoir, et a conquis sa liberté morale par le sacrifice sanglant d'une partie de son être. L'homme naturellement bon, la bride lâchée aux instincts, l'âge d'or ramené sur la terre par un attendrissement universel : ces rêveries insensées, Carlyle âprement les flagelle. Pour l'Evangile selon Jean-Jacques, et le Contrat Social, il n'a que des mépris.

Subsiste-t-il quelque chose ici de l'esprit démocratique, qui animait tant de pages de « *Sartor* » ? L'étude de la Révolution a précipité la marche naturelle des idées de Carlyle ; le spectacle d'un si tragique bouleversement a ravivé en lui le besoin passionné de l'ordre ; la préoccupation suprême de l'autorité salutaire achève de refouler les velléités passagères d'égalité et de justice. Sa doctrine prend déjà son accent amer et impérieux. Certes, il tressaille encore à la vue des foules affamées, saisit la vérité profonde du farouche désespoir qui les soulève ; la sincérité de l'âme révolutionnaire, la légitimité même de la révolte, il est capable d'en éprouver l'intuition sympathique. Il est avec les opprimés, sans étroitesse aristocratique, ni superstition conservatrice. Mais il redoute, il hait l'oppression du nombre, la folie de l'émeute, comme la tyrannie des élites dégénérées.

Du jour où l'idée républicaine fournit à la Révolution son principe et son guide, il nous la montre allant aux abîmes. Les provocations de l'Europe, la fièvre d'un peuple menacé sur toutes ses frontières, la hantise de l'intrigue et de la trahison, sont pour lui moins responsables de la Terreur que le vertige fatal d'une anarchie livrée à ses impulsions propres. L'individualisme ne fonde rien, il détruit. Du jeu incohérent des appétits et des forces déchaînées, seule la violence peut sortir. Nulle

part Carlyle n'accepte la Révolution, nulle part il ne l'accueille, comme l'avènement de la justice égalitaire, ou l'établissement en France du régime représentatif. Contre les erreurs et les faiblesses des Parlements, il a déjà les sévérités de son œuvre future. Sa doctrine sociale est dès lors plus consciente d'elle-même ; elle a pour premier article le culte passionné de l'autorité féconde. Si la Révolution française trouve grâce à ses yeux, c'est qu'elle est l'exception qui prouve la règle ; elle est le bouleversement inévitable, et en ce sens seulement légitime, d'un ordre qui n'est plus réel et voulu par la volonté secrète des choses ; d'un ordre contre lequel, un moment, le désordre a raison.

Telle est pour Carlyle la philosophie de la Révolution. Spectateur ému d'une religieuse terreur, il en suit les étapes pendant ces années haletantes, de 1789 à 1795. Son art a su donner une intensité tragique aux grandes scènes et aux péripéties du drame : la prise de la Bastille, les journées de Versailles, la Fête de la Fédération, la fuite à Varennes, le 10 août, les massacres de Septembre, la mort du Roi, la lutte de la Gironde et de la Montagne, la Terreur, la chute de Robespierre, et la volée de mitraille symbolique, « the whiff of grapeshot », par laquelle le citoyen Bonaparte, commandant d'artillerie, rétablit le règne de la force et du droit. Intensité à laquelle il faut s'être abandonné, pour en connaître toute la prise, égale à celle même des événements racontés ; et qui soutenue à la fois et variée, coupée de brèves détentes, largement répandue sur Paris, le centre volcanique de la Révolution, sur les provinces agitées, jusque sur les frontières où l'émigration conspire, anime, on l'a dit souvent, un récit vraiment épique, la plus grande épopée moderne : sincère et ardente, sortie de l'inspiration même de faits héroïques, légendaires et vrais ; tandis que le sentiment du poète jaillit en apostrophes, en élans lyriques, et que sa pensée ardente et grave s'épanche en méditations sérieuses et sublimes.

Jamais texte plus émouvant ne fut accompagné d'un plus vibrant commentaire.

L'intérêt de l'œuvre, cependant, n'est pas seulement artistique. Si elle n'ajoute rien de substantiel au fonds d'idées sur lequel vit désormais Carlyle, elle développe plusieurs thèmes, et accuse certaines lignes de pensée. On a dit souvent que l'auteur de la « *Révolution Française* » a su donner aux foules la vie, l'importance qui leur revient dans les grandes convulsions historiques ; que le peuple de France, et celui de Paris surtout, sont les principaux acteurs du drame auquel il nous fait assister. Ce sens des actions collectives, Carlyle le possède en effet ; il le devait à son imagination puissante, à cette intuition des forces naturelles, primitives, dont son tempérament était doué, et que la philosophie allemande, loin de l'affaiblir, avait fortifiée en lui. Dans ce livre, il apparaît souvent comme un précurseur de la contemporaine « psychologie des foules ». Mais en même temps que son imagination réalise les mouvements des masses, elle leur prête une existence symbolique, les personnifie, les absorbe en des êtres énormes, mythiques et réels à la fois. Car sa vision n'est point l'expression d'un besoin rationnel et scientifique, une tentative pour expliquer les choses ; c'est plutôt une création poétique, une synthèse spontanée comme son objet ; il perçoit vivement les simplifications passagères par lesquelles les instincts convergent dans une direction unique. Ces êtres collectifs, c'est « Philosophism », le parti des philosophes ; « Patriotism », les patriotes, et « Patrollotism », les citoyens en armes, la garde nationale ; c'est « Rascality », la lie sociale ; et surtout « Sansculottism », la révolte du quatrième et du cinquième état, l'anarchie égalitaire et le règne de la violence. Ces êtres mythiques vivent et se meuvent ; ils s'unissent, se heurtent ; ils sont parmi les ressorts principaux de l'action, dans le tourbillon de laquelle s'agitent en vain les volontés impuissantes.

Mais cette vision animée des causes collectives révèle

le véritable instinct de la pensée de Carlyle ; bien plus qu'aux forces anonymes, abstraites, il croit aux énergies individuelles ; la personne humaine, autonome, rayonnante et fière, est la forme sous laquelle il conçoit les foyers d'influence et les centres d'impulsion, d'où partent les commencements absolus des choses. De plus en plus, son esprit est dominé par la croyance mystique aux hommes supérieurs ; il revêt d'un prestige éclatant les héros de la Révolution Française. A une époque fertile en figures héroïques, Carlyle n'en reconnaît guère que deux : ce sont des êtres de vigueur virile et fruste, rehaussée de rudesse et volontiers de violence ; ce sont des exemplaires de ce type moral dont il a recherché partout, vénéré partout l'image, car elle était la projection amplifiée de son propre tempérament. La Fayette n'est point un héros : il y a du Grandison en lui, nous dit Carlyle ; sa bravoure chevaleresque, sa dignité, sont trop froides, élégantes et calmes. Camille Desmoulins mérite quelque sympathie ; mais sa personnalité, après tout, est mince. Saint-Just n'est qu'un sinistre logicien ; Robespierre, un traître de mélodrame, sournois, venimeux et vil. Les héros, ce sont les maîtres de foules à la voix tonnante ; Carlyle leur pardonne même quelque relâchement de la fibre morale, pourvu que le fond de leur âme soit resté « honnête » ; c'est Danton, et surtout c'est Mirabeau. « Il a ouvert les échos sonores de sa voix, les profondeurs de son âme sonore ; il peut dompter (tel est le pouvoir de la parole) les tumultes orgueilleux des riches, les tumultes affamés des pauvres ; et les multitudes déchaînées se meuvent sous son influence, comme sous la lune les houles de la mer : il est devenu un maître du monde, un chef des hommes. » Un autre héros se dessine à la fin du livre, méditatif et concentré, celui-ci ; énergie tendue, appuyée sur un sentiment souverain de la réalité ; plus conforme encore à la définition de l'héroïsme, puisqu'il est silencieux, agit par actes et non par mots : c'est Bonaparte.

La Révolution, dit Carlyle, a échoué ; elle n'a pas donné aux hommes la liberté absolue que dans leur délire ils souhaitaient. Elle a été l'annonciatrice sanglante d'un monde nouveau ; elle a su détruire ; mais elle a remplacé la tyrannie d'une classe par celle d'une autre : elle a créé un régime de domination bourgeoise, et de finance. « L'aristocratie des Parchemins Féodaux s'est évanouie avec un grand fracas ; et maintenant, par une suite naturelle, nous en venons à l'Aristocratie du Sac d'Argent. C'est la route que parcourent, à cette heure, toutes les sociétés européennes. Apparemment une espèce d'aristocratie encore plus vile ? Infiniment plus vile, la plus vile connue. » Edifices ridicules, les constitutions écrites, échafaudées par la sottise de la raison pure, se sont écroulées ; des nécessités profondes de la vie, des besoins éternels d'autorité et d'ordre, une organisation politique et sociale, provisoire et médiocre, est lentement sortie. Qu'il est loin, le jeune espoir, le rayon d'enthousiasme qui dorait cette première journée des Etats Généraux à Versailles, aurore d'un douloureux progrès ! L'avènement de la démocratie est inévitable ; mais deux siècles encore passeront avant qu'elle trouve son équilibre, le juste entrelacement des droits et des devoirs. Que la leçon de la France serve à l'Europe, au monde. L'Angleterre de 1835, elle aussi, est travaillée par l'esprit de révolte sociale : si elle veut éviter les abîmes, il faut qu'elle tue en elle l'injustice, c'est-à-dire le mensonge. Ce monstre effrayant, l'anarchie meurtrière aux mille têtes, le « Sans-culottisme », avait lui aussi sa mission divine ; fait brutal, infernale réalité, il a surgi « dans une fumée de Tartare, et l'éclat d'une terrible lumière » ; à son soufle de feu, les vaines formules, les apparences vides, les manteaux et les masques d'une société sans vérité, sans substance, se sont desséchés, déchirés, dispersés. Ainsi en sera-t-il, un jour ou l'autre, de tous les fantômes ; heureux les peuples qui savent les chasser à temps, les exorciser, armés de l'âpre passion du vrai. Et

cet enseignement de grave sagesse sociale s'achève naturellement en méditation religieuse et mystique. « Ne crains point le Sans-culottisme ; reconnais-le pour ce qu'il est : la fin terrifiante, inévitable, de beaucoup, le commencement miraculeux de beaucoup. Un autre encore de ses caractères, tu peux le comprendre : il est venu de Dieu, lui aussi ; car n'a-t-il pas été ? Depuis le fond des âges, comme c'est écrit, « Il » se manifeste ; dans le vaste Abîme des choses ; terrible et prodigieux, aujourd'hui comme au commencement ; dans la tourmente aussi Il parle ; et les fureurs des hommes sont faites pour Le louer. »

Carlyle a-t-il compris la Révolution Française ? Bien des ressorts, sans doute, lui ont échappé ; sur bien des points, sa connaissance des faits et des hommes est incomplète, simpliste ou fausse. Surtout, il ne pouvait embrasser d'une intuition assez pénétrante et sympathique toutes les forces morales en présence ; il ne croyait pas assez au sérieux profond, à la pure et noble flamme du génie français, à ses enthousiasmes ; les heures d'héroïsme d'un peuple entier, il les a souvent méconnues et calomniées ; ses préjugés, ses méfiances, ses partis pris, limitaient le champ de sa vision. Il ne rend pas justice à l'œuvre créatrice, positive de la Révolution ; l'immense effort de ses assemblées, la valeur durable, en de si nombreuses parties, du cadre social qu'elle a reconstruit, lui échappent ; inattentif au jeu des causes économiques, il ne sait point voir les silencieux déplacements de la propriété. Mais l'image qu'il a perçue et donnée a la grandeur élémentaire des forces naturelles, mieux saisies parce qu'elles répondaient mieux à la sublimité de son imagination biblique, et s'associaient plus intimement aux actions providentielles. Si dramatique, si admirable, est ce cauchemar poignant d'une moderne Apocalypse, que l'Angleterre en fut désormais comme possédée ; le monde anglo-saxon, aujourd'hui encore, aperçoit la Révolution Française à travers le génie de Carlyle.

III

Les conférences sur l'*Héroïsme* (1840) poursuivent l'application de la doctrine à l'histoire humaine. En même temps que cette application s'élargit, elle prend une valeur nettement didactique. De plus en plus, la philosophie de Carlyle se tourne vers l'action ; son objet principal, ce sont les règles de la vie individuelle ou sociale. Sa pensée descend ainsi des hauteurs métaphysiques où l'avait élevée « *Sartor* », pour retourner au terrain solide du concret. Nouvelle victoire des tendances instinctives de l'esprit anglais, auxquelles Carlyle résolument s'abandonne. Il exprime ce besoin croissant de réalité objective dans une lettre à Emerson, en septembre 1840 ; recevant le premier numéro du journal transcendantaliste édité par son ami, il le félicite, et marque fortement ses réserves : « Et pourtant — vous me connaissez — pour moi c'est trop éthéré, spéculatif, théorique : toute théorie devient de plus en plus ouvertement inadéquate, fausse, impuissante à me satisfaire, et presque une sorte de dérision pour moi ! Je veux que toutes choses se condensent, prennent une forme et un corps, si elles doivent avoir ma sympathie. » La fièvre intellectuelle que l'Allemagne lui avait inoculée, est désormais tombée ; il en garde le sentiment chaleureux d'une ardeur intérieure ; l'idéalisme, toujours vécu s'il n'est plus aussi volontiers pensé, reste le foyer secret de son énergie morale. Tourné vers le monde des apparences, dont l'illusion s'impose avec l'autorité souveraine du fait, son zèle prophétique s'y attache d'une prise de plus en plus ferme.

C'est dans ce sens même qu'il oriente la doctrine des inspirés supérieurs, prise à Fichte. Reconnaissant sa dette, il la rappelle au début de sa conférence sur le « *héros homme de lettres* », en termes presque identiques à ceux de l'article sur *la littérature allemande* (1827). « Fichte, d'accord avec la philosophie transcendantale,

dont il était un maître distingué, affirme d'abord que toutes les choses que nous voyons ou qui nous servent d'instruments sur cette Terre — en particulier nous-mêmes et toutes les personnes — sont comme une espèce de vêtement ou d'apparence sensible ; que dans toutes se trouve, comme leur essence, ce qu'il appelle « l'Idée divine du Monde.... Pour la masse des hommes, nulle idée de ce genre n'est perceptible dans l'univers ; ils vivent simplement, dit Fichte, parmi les dehors du monde, les choses superficielles et pratiques, ne rêvant point qu'il y ait rien de divin sous elles. Mais l'Homme de Lettres est envoyé ici-bas spécialement pour qu'il puisse discerner, et nous rendre manifeste, cette même Idée divine ; à chaque génération nouvelle elle se manifeste en un nouveau dialecte ; et il est ici pour accomplir cette tâche. » D'autre part, on l'a vu, la doctrine de Fichte offrait à Carlyle la justification de toute force appuyée sur la certitude intérieure de la vérité ; elle accordait le droit de la contrainte, et même le devoir de la tyrannie, à l'intuition sûre de son origine surnaturelle.

La théorie du héros, telle que l'expose Carlyle, est la réfraction de ces idées à travers son tempérament. Imprégné profondément de la croyance au primat de la volonté, il en colore la notion même de l'inspiration ; et parmi les modes de la révélation mystique, l'énergie pure, l'acte, tendent à prendre la première place. Il développe les germes d'autorité semés par Fichte ; et plus hardiment que ne l'avait fait la philosophie allemande, il égale la manifestation de la force créatrice ou destructrice à la perception illuminée de l'idée divine. A travers son œuvre, depuis ses tout premiers articles, courait cette veine de pensée ; elle affleurait dans l'Essai sur Burns (1828), dans « *Sartor* », dans les études sur Schiller (1831) et Johnson (1832) ; elle s'élargissait dans l'histoire de la Révolution Française ; la dégageant d'un vigoureux effort, Carlyle en fait ici son thème principal,

et organise autour d'elle une nouvelle expression de sa doctrine.

La première conférence pose le principe avec une intransigeance impatiente de toute réserve : l'histoire se ramène à l'action des causes individuelles ; elle se résume en celle des grands hommes. « Ils furent les chefs, les modeleurs, les exemples, en un sens large les créateurs, de tout ce que la masse des hommes a pu exécuter ou atteindre ; tout ce que nous voyons accompli en ce monde est à proprement parler le résultat extérieur et tangible, la réalisation pratique et la matérialisation de Pensées qui habitaient l'esprit des grands hommes envoyés en ce monde ; l'âme de l'histoire de l'univers, on peut l'estimer à bon droit, n'est autre que leur histoire ». Pour illustrer sa thèse, Carlyle choisit, en des points très éloignés du temps et de l'espace, six classes de héros « différant du tout au tout par leur aspect purement extérieur ». Sous cette diversité d'apparence, en effet, se cache une identité fondamentale ; et la démonstration reste sensiblement la même d'une catégorie à l'autre.

L'élément le plus profond de la vie humaine, dit Carlyle, est la religion. La croyance des hommes est ce qui détermine tous les caractères de leur être. Aussi étudie-t-il le héros, en premier lieu, comme source d'inspiration religieuse. Mais il n'aborde la classe des prophètes, représentée par Mahomet, que dans la seconde conférence ; remontant hardiment jusqu'aux origines mêmes de la religion à la fois et de l'héroïsme, il s'attaque à cette forme de croyance où la personne du héros est revêtue d'un prestige divin, où le prophète et le Dieu prophétisé ne font qu'un. Cette forme est le paganisme ; Odin en est la figure principale. L'erreur païenne contient une âme de vérité : l'intuition du divin dans la nature et dans l'homme. Donnant à la créature le culte dû au seul créateur, elle adresse du moins son hommage à l'objet le moins indigne de le recevoir : l'homme n'est-il

pas l'image, et le temple même de la divinité ? Une étincelle de vérité brille dans la nuit du passé scandinave ; elle se retrouve en toute religion ; elle est la grande lumière du Christianisme lui-même : c'est le respect obéissant de ce qui est vraiment grand. Toute organisation humaine repose sur ce principe ; toute société hiérarchisée, si elle est viable, est une approximation possible vers un ordre réel des valeurs, calculées d'après l'échelle de l'héroïsme ; sinon, les révolutions surviennent, et la démocratie apparaît — la démocratie, révolte nécessaire contre le mensonge, mais mensonge elle-même, quand elle oublie la hiérarchie établie par Dieu.

En vain, la raison impie a essayé de détruire cette subordination essentielle ; comme la démocratie, la science a nié la supériorité du facteur individuel dans l'histoire des peuples. On cherche aujourd'hui à expliquer le grand homme par l'époque, et non l'époque par le grand homme. Carlyle n'a pas assez d'ironie pour cet effort. Les circonstances, les conditions fournissent l'aliment inflammable, mais le héros est le feu du ciel qui, seul, produit l'embrasement. Son culte survivra à ces attaques insensées. Le consentement universel des races et des âges le proclame. Nul siècle, nulle nation qui n'ait eu, sous une forme ou une autre, son « hero-worship ». Par des attaches instinctives, éternelles, le respect soumis de ce qui est plus grand s'enracine dans le cœur de tous les hommes, même des plus vils. Dans le naufrage moderne des croyances, le bouleversement des sociétés et des âmes, cette faculté d'admiration et d'obéissance est la base indestructible, sur laquelle peut encore s'édifier l'espérance, la foi dans l'avenir humain.

Du mythologique Odin, Carlyle n'ose affirmer l'existence ; il connaît les conclusions négatives de l'exégèse allemande ; il mentionne les travaux de Grimm, et ne prétend point s'insurger contre lui. Par un détour, il est vrai, il maintient son affirmation dogmatique : un Odin a existé, un homme supérieur, inspiré, héroïque. Orgueil-

leusement, il évoque cette religion scandinave ; son patriotisme germanique y rattache la culture et l'esprit de sa race ; de ces origines septentrionales, il dérive le mysticisme, la foi, la vaillance silencieuse et âpre. La plus haute vertu de l'âme anglo-saxonne s'y révèle sous sa forme la plus noble et la plus pure : la sincérité. Dans la croyance aux Walkyries est symbolisée une autre vertu, non moins capitale : le courage ; cette négation de la crainte, ce mépris de la douleur, qui avaient fait du « non éternel » l'étape nécessaire de l'âme vers le salut. Peu importe, dès lors, qu'Odin ait été ou non un chef dans les combats, et un défricheur de forêts ; un guerrier, et un civilisateur ; qu'il ait pris obscurément conscience du divin dans la nature, et ait enseigné à ses compagnons le respect du mystère caché comme le mépris de la mort. Ce qui importe, c'est le lien direct qui unit ainsi, à travers les siècles, l'héroïsme d'un Cromwell, l'énergie puritaine, à la rude valeur des ancêtres scandinaves. Tolérante et large, la religion moderne ne dédaignera pas de trouver, dans leur paganisme, un aliment.

Les conférences suivantes passent en revue les formes d'héroïsme adaptées aux étapes successives de l'esprit humain ; ici encore, le fil conducteur est fourni par Fichte. Après le Dieu, le prophète : Mahomet et l'Islam. Puis, l'héroïsme chez le poète : Dante et Shakespeare ; chez le prêtre : Luther et Knox, la Réforme et le Puritanisme ; chez l'homme de lettres : Johnson, Rousseau et Burns ; chez le roi : Cromwell, Napoléon, dont l'image se dessine sur le fond des révolutions modernes. Ainsi peut s'expliquer la place inattendue qu'occupe le souverain vis-à-vis de l'homme de lettres ; sans doute, aux yeux de Carlyle, la royauté de l'avenir est celle de l'esprit ; mais encore plus nouveau, plus nécessaire que le type du penseur, est celui du restaurateur de l'ordre, fils des grandes catastrophes sociales, et capable de les dompter. Il reste que l'arbitraire joue un rôle dans la

plupart de ces choix ; la littérature du monde offrait à Carlyle des figures plus frappantes encore que celle de Johnson, et Gœthe, dont il avait pendant quinze ans fait le héros spirituel par excellence, n'est point retenu ici, sous le prétexte que le public anglais l'ignore. Il est permis aussi de retrouver, partout diffuses, les préférences et les directions très accusées du tempérament de Carlyle ; sa notion personnelle de l'héroïsme, l'inconsciente projection sur le cours de l'histoire du sentiment qu'il avait de lui-même, et de son énergie âpre et sincère. Son épithète favorite est significative : c'est le mot « rugged », qui suggère un relief inégal et rude ; appliqué aux traits du corps et de l'âme, aux visages, aux pensées, aux vertus, il s'associe toujours chez Carlyle à une sympathie instinctive ; il est l'éloge suprême, le signe et la condition de toute valeur.

Pour chacun des types héroïques, la démonstration de Carlyle est la même ; elle répète inlassablement les mêmes affirmations vigoureuses et simples, dogmatiques et sans nuances ; elle saisit, d'une prise pénétrante, certains rapports profonds de l'énergie humaine et de l'évolution historique, de l'intuition et de la pensée, de la foi mystique et du succès chez les individus ou les peuples ; et elle ne saisit, ne veut saisir que ces rapports. Du moins atteint-elle ainsi à de véritables divinations, plus vraies, en bien des cas, que la vision superficielle d'un rationalisme inintelligent : par exemple, lorsqu'elle retrouve du dedans, pour ainsi dire, la sincérité de Mahomet et la vie religieuse de l'Islam, et détruit la vieille théorie de la supercherie et de l'imposture. Inoubliables sont les brusques coups de lumière que projette Carlyle sur la nuit du passé, l'inconnu des âmes, parfois sur l'avenir, et qui gravent dans l'esprit le relief ineffaçable des choses, s'ils laissent subsister les ténèbres autour de ce qu'ils montrent, et si parfois, révélant l'accident, ils ignorent l'essentiel ; si, au total, l'image du monde qu'ils constituent par leur ensemble

est simpliste, exagérée et incomplète à la fois. Chacune de ces études sur un homme ou un groupe d'hommes, sur une époque ou un mode d'action prophétique, est riche de divinations et d'intuitions spirituelles ; sauf en certains cas, celui de Rousseau par exemple, où la sympathie manque par trop, on peut dire que la pénétration psychologique est récréatrice.

De cette galerie de portraits se dégage la physionomie morale du héros, partout identique à elle-même ; malgré la diversité des apparences, la variété relative des aptitudes, le héros est un type unique ; ses espèces sont équivalentes, et en quelque sorte interchangeables. Le prophète eût pu être un poète ; il l'est, en puissance au moins, et réciproquement. La définition de l'héroïsme nous est donnée dans un passage capital (*the Hero as Poet*) ; ce qui le constitue, c'est la supériorité de « l'intellect ». Que désigne ce mot ? C'est l'intensité d'âme, de vie intérieure ; la faculté à laquelle les « facultés » de la psychologie scolastique se ramènent, où se confondent intelligence, sensibilité, volonté, et à laquelle nous pourrions donner le nom d'instinct spirituel, d'intuition sympathique. L'intelligence pure, la raison analytique, est un aspect secondaire, dérivé, incomplet, de cette faculté centrale ; elle ne peut rien connaître par elle-même, car on ne connaît pas sans amour ; elle saisit l'écorce de l'objet, ou le fragmente en atomes, mais n'en perçoit pas l'unité intérieure, la vie ; seule la connaissance morale, dirigée par la volonté du bien et de la justice, pénètre jusqu'aux réalités intimes des choses, qui sont spirituelles. C'est pourquoi l'attitude caractéristique du héros, en face de ce monde obscur d'apparences trompeuses, est une énergie volontaire d'intuition, aiguillonnée et guidée par une exigence morale de sincérité. Passionnément, à travers et par-delà les mensonges, les illusions, les vêtements décevants, le héros veut atteindre les vérités secrètes. Tel Mahomet, destructeur d'idoles, éperdument voué à la solution de l'angoissante énigme de cet indéchiffrable univers.

Mais en même temps qu'il perçoit la réalité spirituelle derrière les apparences, le Héros arrache aux apparences tout leur enchaînement propre, et les embrasse, elles-mêmes, d'une perception plus entière, plus fraîche, vive et concrète que celle des autres hommes. Il est, en même temps qu'un grand visionnaire, un grand homme d'action. Son sens pratique, son sens du « réel », du réel quotidien et relatif où s'inscrit notre effort, ne le cède pas à son sens du mystère. Tranchant en fait le problème capital de l'idéalisme moral anglais, dont il devine la solution sans même analyser les termes, Carlyle identifie la faculté d'illumination transcendante et la prise robuste sur les choses utiles ; il rattache à la supériorité religieuse d'un Cromwell son génie de politique et de capitaine. « Partout, nous devons remarquer le regard décisif, pratique de cet homme ; comment il va droit à ce qui est pratique, faisable ; a une intuition véritable de ce qui est un fait. Un intellect de ce genre, je le répète, ne peut appartenir à un homme faux ; l'homme faux voit de faux dehors, des probabilités, des convenances ; il faut un homme vrai pour apercevoir même une vérité pratique ». Profonde intuition où parle l'instinct même de la race, où s'exprime le sentiment puissant et confus de son unité intérieure, à travers les activités superficiellement divergentes de sa vie religieuse et utilitaire.

Tels sont les héros : sincères, forts, sérieux, intuitifs, mystiques, agissants et pratiques. Un trait achève de les caractériser : de même qu'en eux l'intelligence analytique a peu de place, et que leur pensée ne cherche point à se formuler, à s'expliquer, de même la parole, instrument d'explication et de formule, outil de la raison raisonnante, et aussi de la déraison, n'est point un de leurs talents ; ils n'en usent que le moins possible, fussent-ils écrivains, fussent-ils même orateurs ! Ils appartiennent au « grand empire du Silence, plus haut que les étoiles, plus profond que les royaumes de la Mort !... »

Silencieux, ils travaillent, ils méditent, et ils sont le sel de la terre. Un pays qui n'a point de ces hommes, ou en a peu, est en danger comme une forêt qui n'aurait point de racines, qui serait toute en rameaux et en feuilles, qui bientôt doit périr et ne plus être une forêt. Malheur à nous, si nous n'avons rien que ce que nous pouvons montrer, ou dire !... J'espère que nous, Anglais, nous garderons longtemps notre « grand talent pour le silence..... »

Le droit de ces hommes est divin, et le devoir de tous les autres est de leur obéir. La théorie de l'héroïsme fournit à l'évangile social de Carlyle, qui se développe et se précise, le principe positif dont elle a besoin, l'élément d'autorité impérieuse qui lui donnera désormais son caractère essentiel. Liberté, démocratie, toutes ces idoles modernes seront prosternées sous l'obligation supérieure d'obéissance à la volonté divine, interprétée par les prophètes. Dira-t-on que nous aboutissons ainsi à la théocratie ? En un sens, oui, et Carlyle n'a pas peur du mot : « Que le droit et la vérité, ou la loi de Dieu, règnent sans partage parmi les hommes, tel est l'idéal céleste, dont le Réformateur exigera que tout se rapproche de plus en plus. Tous les Réformateurs véritables, je l'ai dit, sont par nature des Prêtres, et combattent pour une Théocratie. »

Rien ne serait donc plus trompeur que de parler ici d'individualisme. Le mot et la chose dépassent et faussent la pensée de Carlyle. Le privilège du héros l'érige en être d'exception ; ainsi se crée, au-dessus du commun des hommes, une classe supérieure, et l'on a pu faire de l'héroïsme un anneau dans la chaîne d'idées qui devait aboutir au Surhomme. Mais l'idéal de Carlyle et celui de Nietzsche ne convergent que dans leurs applications les plus superficielles et vulgaires ; l'esprit qui les anime est différent. Chez le second, l'individu est le centre et la fin ; sa culture s'efforce de réaliser ses puissances ; l'égoïsme est pour lui le moyen d'un progrès dont l'im-

pulsion est autonome. Au contraire, si Carlyle proclame l'inégalité essentielle des âmes, c'est pour mieux les soumettre au joug commun de ce qu'on pourrait appeler un collectivisme moral. Instrument d'une volonté transcendante, le héros ne connaît point de fin propre ; s'affirmer, pour lui, ce n'est pas développer harmonieusement ses facultés, c'est transmettre l'influx divin qui le traverse ; c'est meurtrir son moi, le réduire au rôle qui l'exalte et l'écrase. L'ascétisme puritain, le souffle impérieux des prophètes juifs, dessèchent les germes d'orgueil personnel, de libre égoïsme, contenus dans la théorie des grands inspirés ; le poids d'une fatalité surhumaine courbe sous l'autorité de la même loi les pasteurs de peuples, qui agissent, et le troupeau qui est agi. Tel est, du moins, le sens intérieur de la doctrine ; la conscience du héros, source de sa force, est la garantie de son désintéressement sublime ; et la foi opiniâtre de Carlyle dans le jeu providentiel de la nature ferme les yeux au divorce possible de l'énergie et de l'inspiration.

Rares sont les héros : une élite, le sel de la terre. Mais leur privilège est-il exclusif, sans commune mesure, ou une transition graduelle les relie-t-elle aux autres hommes ? Entre eux et le troupeau, les « âmes héroïques » ne s'échelonnent-elles point ? Tout être, en une certaine mesure, ne peut-il participer au caractère sacré ? Ne saurait-on concevoir une démocratisation de l'héroïsme ? Certains textes permettraient de le supposer. Carlyle semble parfois admettre que par le zèle actif du bien, et surtout par l'obéissance aux maîtres véritables, l'armée du devoir est tout entière baignée dans le rayonnement qui émane des chefs ; qu'entre les généraux et les soldats, toute la hiérarchie des officiers s'interpose, recevant l'autorité, la transmettant à leur tour, y ajoutant le poids de leur volonté propre. Pour les cœurs médiocres, honnêtes, suivre l'exemple du héros, c'est en quelque sorte lui ressembler. Mais cet aspect humain, encourageant, de la doctrine, n'est jamais mis par lui en

pleine lumière ; plus que l'admission de tous au royaume de l'esprit, il souhaite la soumission de tous aux prophètes de l'esprit ; son regard ne s'est pas arrêté au rêve chimérique de la fraternité universelle par la justice ; le salut de la masse, il ne l'attendait guère que du despotisme inspiré des pasteurs.

La doctrine de l'admiration s'achève ainsi en doctrine d'obéissance ; et l'objet de cette obéissance ne se définit plus, extérieurement, que par le succès de sa volonté, sans que notre raison soit appelée à discuter ses titres. Nous sommes loin de l'idéalisme encore intellectualiste de Fichte ; de l'inspiré supérieur, révélant aux hommes l'idée divine. Poussant sa thèse à l'extrême vers le mysticisme volontariste, Carlyle en vient à nier l'intelligence, à nier même la conscience, au sens psychique du mot : cet effort par lequel l'esprit humain cherche à posséder le monde en lui, à le comprendre... Nous retrouvons ici le fatalisme de la nature et de l'inconscient, tel que l'avaient esquissé, dès 1831, les « *Caractéristiques* ». Le Héros ne révèle plus d'idées, il ne révèle plus que la volonté transcendante, et le signe de sa mission est le succès de son action, de sa vie ; le culte de l'héroïsme, comme la morale et la religion de Carlyle, se ramène à un utilitarisme supérieur.

Et de même que chez Hegel l'idéalisme de Fichte s'épanouissait en une théorie réaliste de l'identité métaphysique entre la force et le droit, Carlyle, allant jusqu'au bout de sa pensée, proclame que tout ce qui est a le droit d'exister, que tout ce qui réussit avait le droit de réussir ; que la force, en un mot, la puissance et la volonté d'être, est la seule mesure du droit. « Peu m'importe l'épée : je permettrai à toute chose de lutter pour elle-même en ce monde, avec le glaive, ou la langue, ou l'instrument qu'elle a ou qu'elle peut avoir. Nous la laisserons prêcher, et discuter, et combattre, et s'agiter tant qu'elle peut, et faire, du bec et des ongles, tout ce qui est en elle, assurés qu'à la longue elle ne vaincra

rien qui ne mérite d'être vaincu. Ce qui est meilleur qu'elle, elle ne peut le détruire, mais seulement ce qui est pire. En ce grand duel, la Nature elle-même est arbitre, et ne peut errer : la chose qui a dans la nature les racines les plus profondes, que nous appelons la plus vraie, cette chose et non l'autre, à la fin, nous verrons qu'elle croîtra »... « Je dis parfois que tout se passe par défi et bataille en ce monde ; que la force, bien comprise, est la mesure de toute valeur. Donnez à une chose le temps ; si elle peut réussir, c'est qu'elle est juste ». Conclusion redoutable, mais légitime et nécessaire, d'une théorie morale et psychologique où la notion même de justice et de droit ne peut être dégagée par le lent et pénible travail de la raison, mais dérive immédiatement d'une intuition, fournie par la faculté volontaire et la puissance brute, instinctive, de la vie. Le flux éternel du vouloir divin, où l'héroïsme plonge ses racines, ne se distingue plus du cours aveugle de la nature ; et la glorification de l'énergie humaine finit par refuser aux plus hautes et pures lumières de l'âme le privilège sacré de juger les arrêts de la force.

CHAPITRE III.

LA PHILOSOPHIE SOCIALE

On a vu comment les circonstances, et le mouvement intérieur de la pensée de Carlyle, s'unissaient pour modifier la première esquisse de sa doctrine sociale, telle que l'avaient donnée « *Sartor Resartus* » (1831) et l'article sur les « *Corn-Law Rhymes* » (1832). Le triomphe du libéralisme avait été suivi d'une cruelle déception ; les chefs d'un parti qui s'était proclamé le soutien de la démocratie n'avaient pu tirer du pouvoir que des satisfactions de classe ; les « radicaux philosophes » étaient désormais impopulaires. Carlyle, dès l'origine, avait dénoncé la sécheresse rationnelle de leurs théories ; mais l'épreuve de la pratique confirmait son antipathie. La misère, cependant, prenait chaque jour plus d'acuité ; déçus dans leur espérance de mieux-être, les « poor-slaves » dont avait parlé « *Sartor* » s'agitaient, s'organisaient pour la revendication pacifique de leurs droits civils, peut-être pour l'action. Le Chartisme était né, au moment même où Carlyle évoquait les émeutes de la Révolution Française ; et l'histoire semblait promettre à l'Angleterre un sinistre recommencement.

« *Le Chartisme* » (1839), et « *le Passé et le Présent* »

(1843), donnent à la philosophie sociale de Carlyle son expression complète. Bien qu'un même fonds d'idées se retrouve en ces deux ouvrages, ils doivent être étudiés successivement; une légère évolution, en effet, se marque de l'un à l'autre.

I

Carlyle eut à un degré éminent le don des formules frappantes, qui gravent dans l'esprit la ligne générale, et pour ainsi dire le profil des concepts nouveaux ; et de bonne heure, il montra une tendance à répéter obstinément ces formules. Son talent d'évocateur et d'historien, comme son génie de prophète, surent tirer de ce procédé simple de puissants effets ; les personnages de la « *Révolution Française* » sont ainsi définis, le plus souvent, par un caractère dominant ou un trait pittoresque de leur figure ; le rappel de ce trait, toutes les fois qu'ils paraissent, donne à leur image la valeur d'une obsession, accuse le jeu des forces en présence, et imprime à leur conflit une allure dramatique et personnelle. Ce même recours à la mémoire de l'imagination, cette confiance dans la vertu des symboles, cette insistance sur les points vifs et les angles saillants des choses, fournissent à la propagande de Carlyle l'un de ses moyens favoris. Son instinct avait raison ; par l'intermédiaire de ces mots suggestifs, une partie de ses idées pénétra dans la conscience publique ; autour d'eux se concentra la notion diffuse de sa doctrine, qui lentement agit sur la foule. Ses écrits politiques sont particulièrement riches en formules de ce genre. « *Le Chartisme* » s'ouvre par l'énoncé de l'une d'elles : la « question de la condition de l'Angleterre », dit Carlyle, doit passer au premier plan. D'un seul coup, ce démenti tranquille renversait la façade de l'optimisme officiel; il fixait les esprits, concrétisait les inquiétudes vagues, et posait devant l'opinion le problème social dans son ampleur.

Quoi que puisse affirmer la presse, le Chartisme, en cet automne de 1839, après l'échec de sa première « pétition » solennelle, n'est point mort. Il a une réalité profonde : le mécontentement exaspéré, et donc la condition injuste, ou les dispositions aigries, des classes laborieuses. « C'est un nom nouveau pour une chose qui en a eu beaucoup, et qui en aura encore plus d'un ». Le sort du peuple d'Angleterre est-il supportable ? Ce serait la tâche essentielle des pouvoirs publics que de le rechercher ; ce serait leur premier devoir, si le mal existe, de le guérir. Contre l'intervention nécessaire, se dresse, il est vrai, toute une armée de principes hostiles. La science économique s'oppose à ce que le cours des lois naturelles soit troublé. Elle prétend être une connaissance précise et rigoureuse des faits ; mais les statistiques sur lesquelles elle se fonde sont une base incertaine et fragile. La durée moyenne de la vie humaine a augmenté ? soit ; la misère en est-elle moins répandue, moins tangible ? Ne serait-ce pas que les calculs trop précis, trop arithmétiques, ne saisissent point toutes les données du problème ; qu'entre les mailles de ce réseau de statistiques, une portion du réel glisse et se perd ? Et devançant les arguments qui devaient ruiner le dogmatisme économique, Carlyle affirme les droits de l'observation pure, du concret, contre les déductions d'une science prématurément affirmative.

Certes, l'observation elle aussi a ses dangers ; sur des données incomplètes, des conclusions fausses seront appuyées. Mais le jour où les enquêtes sociales seront conduites méthodiquement, où la volonté centrale de l'Etat les poussera à leur plus extrême limite de patience et d'exactitude, pourra se constituer une connaissance scientifique du mal. Ce que nie Carlyle, ce n'est donc point la possibilité d'une science économique, c'est la forme arbitraire et l'étroitesse d'une méthode exagérément déductive. Il appelle l'attention sur ces données essentielles, qu'avaient d'abord négligées les enquêteurs :

non seulement le taux des salaires, mais la régularité du travail; non seulement la possibilité matérielle de vivre, mais l'existence de rapports stables entre ouvriers et patrons. « Quels sont les éléments du bien-être d'un homme ? Bien des choses, dont le salaire qu'il reçoit, et le pain qu'il achète, ne sont qu'une condition préliminaire... » Justesse de perception concrète où éclate la supériorité paradoxale des idéalistes sur les théoriciens de l'économie rationnelle.

Une seule grande mesure d'ordre social a absorbé, depuis la réforme électorale, l'activité du Parlement : c'est la « Nouvelle Loi des Pauvres » de 1834, la réorganisation de l'assistance publique. Justifiée sans doute, elle n'a été que la préface, toute négative, d'une véritable politique d'action. Elle a corrigé des abus, a proclamé de sains principes : la nécessité du travail, le caractère anti-social de la paresse. Mais en supprimant les secours à domicile, en créant les nouvelles maisons de travail (work-houses) selon un plan tel, que tout homme valide préférât le plus dur labeur en dehors d'elles à l'existence rude et sombre qu'il y mènerait, le gouvernement croit-il s'être acquitté de son devoir social ? La loi l'affirme, nul n'a le droit de vivre s'il ne consent à travailler; mais elle ne tient pas compte d'un fait, le chômage. Plus cruellement encore que l'Angleterre, l'Irlande souffre de ce fléau, et de la famine, fruits amers de longs siècles d'injustice et d'oppression. Malgré le pharisaïsme de son orgueil anglais, malgré sa croyance à l'infériorité certaine de ce qui est Celte, Carlyle écrit ici de nobles paroles, et un noble aveu. « Car l'oppression est allée plus loin que la vie économique de l'Irlande ; elle a pénétré jusqu'à son cœur, à son âme. Le caractère national Irlandais est dégradé, déséquilibré ; jusqu'à ce qu'il guérisse, rien n'est guéri. » Et, conséquence fatale d'une solidarité trop longtemps ignorée, la misère irlandaise accable à son tour l'Angleterre ; chassés de chez eux par la faim, les travailleurs d'Irlande vont faire, sur les

marchés anglais, aux ouvriers indigènes, une concurrence funeste ; et un même niveau de dégradation économique et morale se répand ainsi sur les deux îles sœurs.

Le peuple souffrant s'irrite, et dans sa colère il a pour lui la force ; le Chartisme est l'effroi des classes possédantes. A-t-il pour lui le droit ? C'est la question que pose un chapitre hardi, « Rights and Mights ». A ce problème, Carlyle devait, l'année suivante, donner dans ses « *Héros* » une pleine réponse ; il laisse déjà voir ici le fond de sa pensée. Le peuple soulevé aura le droit, s'il a la force ; la force et le droit sont les expressions parallèles à la longue, diverses par accident, d'une même réalité. Ainsi le jeu des révolutions qui se succèdent, des classes qui tour à tour saisissent le pouvoir, exprime les relations exactes des forces qui luttent, et donc les volontés mêmes de l'univers et du divin. Si la troupe des misérables est vraiment opprimée, c'est quelle serait capable d'écraser ceux qui l'oppriment ; en secouant le joug, en affirmant sa force, elle créera son droit inséparable d'elle. Le cours de l'histoire est ainsi la disparition fatale et successive des iniquités, leur remplacement par des formules nouvelles de justice. Nous revenons une fois de plus à la métaphysique de « *Sartor* » : l'injustice, c'est l'apparence sans réalité, le symbole vidé de son contenu ; le monde le rejette comme un vêtement sans corps.

La condition du peuple anglais est-elle juste ; c'est-à-dire, croit-il lui-même qu'elle le soit ? Le Chartisme est sa réponse ; et contre elle, contre la conviction sincère, « earnest », qui en est l'âme, rien ne saurait prévaloir que d'également sincère, de fondé en droit, en force ; l'autorité des classes supérieures ne sera légitimée que dans la réalité de leur puissance, de leur action. Sinon, la révolution est certaine. Comment éviter cette catastrophe ? Malgré son fatalisme historique, Carlyle prétend rester le prophète de l'énergie ; si les volontés de l'univers sont mystérieuses, et ne se dévoilent que dans le temps, l'individu, le groupe humain, peuvent prendre

conscience de leur vigueur, réaliser les possibilités de leur être, et en faisant appel à l'influx divin du courage, interroger à leur égard l'arrêt de la destinée. Une révolution Chartiste serait un désastre ; l'établissement de la démocratie absolue, un rêve insensé. Montrant à l'Angleterre l'imminence du péril, Carlyle proclame les moyens d'y échapper. Que les classes dirigeantes affirment à la fois leur force et leur droit. Fondé sur le solide exercice de leur fonction directrice, leur empire ne sera plus menacé par l'insurrection des volontés rebelles ; elles se riront du Chartisme quand elles en auront détruit le principe, qui est l'injustice. Deux chapitres donc (Laissez-faire ; Not laissez-faire) abordent de front le problème de l'intervention législative. Depuis dix ans, Carlyle ne ménageait pas, à l'économie régnante, ses railleries ; mais le moment était venu d'une offensive plus vigoureuse : il attaque, en sa formule maîtresse, une orthodoxie établie.

Pour comprendre l'empire qu'exerçait alors cette formule négative, il faut se rappeler l'unanimité avec laquelle elle était proclamée. Elle avait pour elle les instincts de la classe moyenne victorieuse, et le dogmatisme des théoriciens ; elle s'appuyait à la fois sur une certaine expérience, et sur le raisonnement. Elle exprimait la révolte triomphante de l'activité moderne, de l'industrie, de l'individualisme, contre les entraves et les routines de la vieille société médiévale, dont la longue décadence se prolongeait encore. Elle représentait cette vérité de la veille qui exerce une autorité tyrannique, au moment même où dans les faits se développe, obscurément, l'exigence d'une vérité nouvelle et contraire. Carlyle fut l'un des premiers à percevoir la vérité nouvelle ; ce besoin d'organisation, correctif nécessaire de l'anarchie créée par l'affranchissement des appétits individuels. Bien d'autres à sa suite — Ruskin par exemple — devaient tirer de cette découverte le thème de leur doctrine sociale. Carlyle, vis à vis d'eux, garde son rôle de précurseur et d'initiateur, qu'il partage seulement avec les

théoriciens socialistes, et les plus généreuses sensibilités de son temps. Dans le désordre, la confusion habituelle de ses écrits ; parmi les répétitions, les retours, les digressions, le flottement général de la marche de sa pensée, il saisit pourtant, comme d'habitude, les points vifs des problèmes, et d'une intuition sûre et ferme, en formules dispersées mais nettes, marque les positions maîtresses du passé et de l'avenir.

Le Laisser-faire a été la pratique du dernier siècle ; son œuvre est accomplie ; à des temps et des besoins nouveaux doit répondre une pratique nouvelle. Qu'est-il d'ailleurs en lui-même ? Un aveu d'impuissance, la théorie du fatalisme, une passivité simpliste érigée en principe. Nécessaire à un moment de l'histoire, il survit à son heure ; le Chartisme est la preuve certaine, pressante, d'un devoir contraire, celui d'intervenir. Mais l'intervention suppose un gouvernement fort, capable d'agir, affranchi de tout contrôle inutile et paralysant. Que devient alors la démocratie ? Secouant le prestige du mot, Carlyle définit nettement l'attitude qu'il gardera désormais envers la chose : principe, elle aussi, purement négatif, contredit d'ailleurs par les besoins irrésistibles des temps nouveaux, la démocratie n'est qu'une transition, une forme vide ; elle nie les autorités anciennes, et en ce sens est acceptable, mais à condition de se corriger, de se limiter, de se détruire même, en acceptant, en appelant les autorités futures, légitimes, bienfaisantes, compétentes. Sur les fondements qu'elle pose doit s'élever le véritable édifice social ; une aristocratie réelle, une élite vraiment dirigeante, doit remplacer l'anarchie par l'ordre ; une Eglise digne de ce nom doit donner aux âmes la direction morale dont elles ont besoin. Evoquant ainsi l'action souveraine des pouvoirs temporels et spirituels, la pensée de Carlyle se reporte naturellement vers les époques de leur vigueur ; le regret du moyen âge se dessine dans son esprit, et il esquisse déjà les thèmes de « *Past and Present* ».

Du passé, l'esprit s'élance vers les perspectives de l'avenir ; un sursaut d'orgueil et d'espérance soulève le chapitre inspiré (New Eras) où Carlyle écrit, sur le mode épique, le poème de la grandeur anglaise ; célèbre les destinées divines de la race élue, à travers les évolutions nécessaires ; attribuant cette épopée, selon sa fiction habituelle, à un professeur allemand, Sauerteig... Le thème du Changement avait tenu une grande place dans « *Sartor* » ; la vision prophétique des âges nouveaux que les changements sociaux réservent à l'Angleterre y ramène sa pensée, en même temps qu'il cherche, dans le souvenir des évolutions accomplies, un encouragement pour les craintes conservatrices et les timidités du présent. En un langage magnifique, vibrant de l'enthousiasme impérialiste, Carlyle célèbre, soixante ans avant Kipling, les travaux et les gloires de la race saxonne, depuis Hengst et Horsa, depuis les débuts obscurs et sanglants de l'Angleterre, jusqu'au superbe épanouissement de la vitalité anglaise par la guerre et le commerce. A elle, les races vaincues se sont soumises ; car sa force supérieure était un droit meilleur ; et si sa conquête a duré, c'est qu'elle était justifiée. Quant aux Normands de Guillaume, leur souvenir est une gloire de plus ; car ils étaient, affirme Carlyle, des Germains, jusqu'aux moelles...

A la race privilégiée, deux tâches ont été prescrites : le gouvernement, et l'industrie ; l'élaboration de la justice politique, et la soumission de la matière. L'évolution constitutionnelle n'est point terminée ; la classe moyenne s'est fait sa place dans l'état : celle des travailleurs réclame la sienne, et le Chartisme menace. Ici encore, l'esprit de la constitution anglaise saura résoudre les problèmes nouveaux à l'aide des formules éprouvées ; cette sagesse peut se définir : savoir céder opportunément à la force. Quant au problème industriel, plus avancé, il approche de la solution finale : partout l'énergie anglaise a vaincu la matière. Et Carlyle chante la beauté de Manchester, la grandeur de l'immense usine bourdonnante

et affairée. « As-tu entendu, d'oreilles qui savent entendre, l'éveil d'une cité comme Manchester, le lundi matin, à cinq heures et demie d'horloge ; l'élan furieux de ses mille usines, pareil au grondement d'une marée de l'Atlantique, dix mille fois dix mille broches et bobines qui se mettent à bourdonner à la fois — C'est peut-être, si tu savais le comprendre, sublime comme un Niagara, ou plus encore. » Ruskin dira plus tard, avec une éloquence égale, l'horreur des cités de ténèbres et de bruit ; plus sensible au déploiement des forces qu'à leur harmonie, le cœur ouvert à toutes les énergies viriles, Carlyle a senti la poésie de l'industrie moderne, alors même qu'il en dénonçait l'égoïsme meurtrier.

Le chapitre final esquisse une politique de réforme. Poursuivant dans leurs derniers retranchements la paresse et le dogmatisme, Carlyle dénonce l'argument de toutes les faiblesses : « c'est impossible ». Il indique deux remèdes ; et d'abord, l'éducation. Au moment même où il écrit, l'attention des pouvoirs publics s'éveille à la nécessité de cette fonction nationale. En 1833, pour la première fois, une maigre somme de 20.000 livres sterling est votée par le Parlement pour la construction des écoles ; en 1839, cette subvention est portée à 30.000 livres, et un comité du Conseil Privé créé pour en surveiller l'emploi ; le « Board of Education » devait en sortir. Le vibrant appel de Carlyle coïncide avec cette initiative importante et féconde ; il ne l'a point suscitée, mais il a contribué à nourrir le mouvement d'opinion qui l'a soutenue et développée. Et comme déjà se dresse, à la traverse de l'éducation nationale, la terrible question religieuse, Carlyle, avec une netteté prophétique, réclame la séparation des fonctions entre l'Eglise et l'Etat, la création d'un enseignement laïque, universel et obligatoire, base commune de la culture nationale. C'est sur ce principe, prudemment appliqué, que devait se faire, en 1870, la réforme de l'enseignement primaire anglais.

Quant à l'autre remède, l'émigration, le geste de Car-

lyle en le montrant n'est pas moins prophétique. C'est l'Empire, réalité grandiose, organisme vivant, qu'il découvre et révèle, prenant conscience de lui-même, appelant le trop-plein de la vitalité anglaise ; communauté immense et fraternelle, répandue sur la surface de la terre. « Ne dirait-on point que notre Europe qui toujours s'agite, et bouillonne, et s'enfle, est une fois de plus sur le bord d'une expansion jamais égalée ; luttant, luttant comme un arbre géant dont la sève, une fois encore, va éclater sous les embrassements de l'été, et lancer ses larges rameaux feuillus jusqu'aux extrémités de la terre ? » Les forêts du Canada sont toujours debout ; les plaines, les prairies immenses ne connaissent point la charrue ; à l'Occident, à l'Orient, les déserts verdoyants s'étendent, que jamais encore n'ont blanchi les moissons ; « et à ce coin encombré de l'Europe occidentale, notre planète terrestre, aux neuf dixièmes encore vide ou occupée par des nomades, crie toujours : « Venez me cultiver ; venez me moissonner ! »

Après avoir lu « *le Chartisme* », Emerson écrivait à Carlyle, le 21 avril 1840 : « Tout ce qui y est dit est dit fortement et bien... Pourtant je pensais que le livre lui-même m'enseignait à en attendre davantage. Il me semblait que nous avions droit à une réponse moins concise... Je veux dire que toutes les probabilités, toutes les possibilités de solution que vous aperceviez, auraient dû nous être révélées plus en détail. Mais votre livre fait fonction d'avant-propos ; et vous écrirez quelque jour, quand la réalité elle-même sera plus mûre, la seconde leçon. » Les temps mûrirent vite ; l'année 1842 marque le point culminant de la misère anglaise. En 1843, on l'a vu, parut « *le Passé et le Présent* ».

II

La chronique latine de Jocelyn de Bracelonde, racontant les annales du Monastère de Saint-Edmond, avait été

publiée en 1840 par la « Camden Society » ; ce vieux texte du douzième siècle fournit à Carlyle ce qu'il cherchait : l'exemple naïf des vertus nécessaires au présent. Cet exemple, Cromwell et le Puritanisme le lui donnaient déjà sans doute ; il avait écrit à Emerson, parlant du siècle malade où ils vivaient tous deux : « j'ai le sentiment que le seul espoir de salut, pour lui, consisterait dans la possibilité de nouveaux Cromwells, et de nouveaux Puritains. » Mais cette grande leçon, il se réservait de la donner plus tard, lorsqu'il verrait la fin de cet « *Olivier Cromwell* », auquel il s'acharnait d'un labeur âpre et tourmenté. Il saisit une occasion inespérée de la dégager.

Ainsi se cristallisèrent définitivement ses idées sociales ; et son idéal politique trouva son orientation maîtresse. Non seulement le libéralisme moderne répugnait à son instinct, mais les âges écoulés présentaient l'image d'une organisation plus sage, plus juste, plus stable. Il apparaissait nettement que le progrès tant vanté avait été, à bien des égards, une décadence ; que le remède aux maux présents se trouverait dans un vigoureux effort pour remonter le cours du temps. Tout en appelant de ses vœux un avenir meilleur, Carlyle mit son siècle à l'école du passé.

Le thème du « retour en arrière » courait depuis un demi siècle, comme une veine sentimentale et imaginative, à travers la littérature européenne ou anglaise ; il voisinait dans les agitations romantiques avec de confuses ardeurs révolutionnaires. Aspiration rétrospective, regret du mieux-être évanoui, il opposait à l'enivrement optimiste de générations iconoclastes la vision d'un âge d'or aboli. En Angleterre, la réaction Tory avait été bousculée par l'impatient et victorieux assaut de la bourgeoisie ; les appétits industriels et les théories libérales, de 1815 à 1835, avaient donné à vingt ans de vie publique et sociale leur empreinte dominante. Pourtant l'hostilité du dix-neuvième siècle contre le dix-huitième, vaincue sur les champs de l'action, s'était continuée dans le domaine

de l'art et de la pensée; chez les romantiques assagis, Wordsworth et Southey; chez Walter Scott, évocateur du charme pittoresque des mœurs historiques; chez Coleridge, théoricien mystique de la philosophie religieuse, étaient épars les éléments intellectuels d'une nouvelle synthèse, dont les besoins économiques allaient précipiter la formation. A Oxford, en 1833, naît le réveil anglican, destiné à s'épanouir en un renouveau catholique. La doctrine du retour aux croyances, aux formes des âges d'autorité civile et ecclésiastique, était dans l'air. Carlyle, le « Radical » de « *Sartor Resartus* », donna au « Torysme social », dont le parti de la « Jeune Angleterre » esquissait, alors même, une image superficielle, sa doctrine la plus forte et la plus complète. Conciliant les sourdes révoltes du prolétariat anglais, que meurtrissait l'individualisme des classes moyennes, avec les résistances et les rancunes de l'aristocratie dépossédée par elles, laissant d'ailleurs à la bourgeoisie sa place et son rôle, il rêva d'un progrès qui établirait une justice plus large sur une restauration de l'ancien ordre organique des choses; et qui ferait leur part à l'industrie, aux forces nouvelles, mais en leur imposant une discipline héritée du passé. Sa philosophie sociale se développa selon l'axe que lui fournit ce mouvement en arrière de la pensée et du désir.

Le premier livre (Proem) est une sorte de préface. Carlyle y revient sur les faits et les idées exposés dans le « *Chartisme* »; il y décrit, à traits vigoureux et sobres, la condition de l'Angleterre, et l'acuité pressante de la crise. Quels remèdes, cependant? Et ici, il apparaît bien que l'horizon de sa doctrine sociale s'est élargi depuis 1839; que la réflexion lui a mieux fait découvrir toute l'ampleur et la complexité du problème. Difficiles apparaissent les remèdes; difficiles, pénibles et longs. Il n'est point de panacée, de pilule (Morrison's Pill) pour guérir les maladies des sociétés; l'émigration et l'éducation sont remises à leur place, parmi les palliatifs. Il faut une régénération profonde des esprits et des cœurs; la réforme

sociale sera morale et totale, ou elle ne sera pas. En effet, la doctrine du héros trace le cadre nécessaire de toute action féconde ; le progrès moral peut se résumer en une formule abstraite : le gouvernement des meilleurs (government of the wisest). Une « aristocratie du talent » serait le salut de l'Angleterre, car ainsi la société tout entière se soumettrait aux lois du « hero-worship », et se trouverait en conformité avec la volonté divine de l'univers. Mais le culte de l'héroïsme présuppose la pureté des cœurs. Difficile est le choix des meilleurs, malaisée la constitution d'une aristocratie véritable. Le pouvoir d'une telle aristocratie, comme il est cause du bien-être social, est son effet ; il faut que la justice soit vivante chez tous les hommes, pour qu'ils se résignent à se choisir de bons maîtres...

Et ainsi l'on tourne dans un cercle ; et c'est le sentiment net de ce cercle vicieux, de cette interdépendance entre les conditions primitives, et les conséquences supposées réalisées, du gouvernement juste, qui sera désormais la source principale du pessimisme social de Carlyle. Pessimisme tout relatif d'ailleurs, incomplet, capricieux, soumis à toutes les sautes d'humeur, et jamais absolu. Ici même, il se déclare « plein d'espoir ». Jusqu'au bout, les paroles d'espérance, illuminées, extatiques, ou animées d'un sombre enthousiasme, d'une énergie farouche et comme désespérée, se heurteront dans ses écrits avec l'amertume, l'ironie, la sévérité, le mépris d'un âge médiocre et d'une humanité frivole et faible. Pourquoi prêcher d'ailleurs, si toute prédication est vaine ? Là serait justement la porte de sortie du cercle pessimiste ; en secouant les âmes, en y réveillant la conscience et la foi, le Héros homme de lettres, le prophète au divin message, leur donnera la faculté de se choisir les maîtres, qui les mèneront au bien. Aussi ce prologue se termine-t-il sur l'image d'un rayon d'étoile dans la nuit ; sur celle de l'arbre Igdrasil, mystique symbole, unissant en lui le présent, le passé, l'avenir, comme la vie d'un univers éternel et tou-

jours nouveau. Mais rude sera la route du salut; et l'imagination de Carlyle unit, en l'évoquant, les tragiques visions anglo-saxonnes à l'austère sublimité biblique; cette route passera « par des lieux abrupts, et vierges de pas humains; des gouffres vêtus de tempêtes, des océans déserts, et le sein des trombes; remercions le Ciel, si elle ne traverse pas le Chaos lui-même, et l'Abîme ! »

III

Le second livre est intitulé « le Moine de Jadis » (the Ancient Monk); c'est proprement l'étude du passé.

Si la simple chronique de Jocelyn a saisi d'un irrésistible attrait l'imagination historique de Carlyle, c'est qu'elle révèle un âge de foi, d'autorité bienfaisante et respectée. La religion, alors, n'était pas une hypocrisie, une formule verbale; un « cant », comme ce « Puseyisme » d'Oxford, où l'hostilité de Carlyle se refuse à voir une âme sincère; ce n'était pas non plus un tourment morbide, une préoccupation anxieuse de soi, un Méthodisme — car la même hostilité poursuit cette forme de vie religieuse pourtant très différente. C'était une confiance vaillante et joyeuse; Dieu était au ciel, et le ciel était tout près, si le démon n'était pas loin. Pour leur foi, les hommes vivaient et mouraient en martyrs : témoin cet Edmond, martyrisé par les Danois, et justement canonisé : n'était-il pas saint, étant un héros? Solution ingénieuse d'un épineux conflit entre la tendresse de Carlyle pour l'époque et le sujet, et son mépris, ailleurs violent, pour la notion catholique des intermédiaires entre l'âme et Dieu.

Comme les puissances spirituelles, les pouvoirs temporels étaient alors une réalité; l'aristocratie féodale exerçait sur les vassaux un empire autoritaire, mais fondé sur une force effective : le courage du bras, l'énergie du cœur; et sur une solidarité reconnue, une sollicitude agissante. Elle surveillait, dit Carlyle, la mise en valeur des ressources naturelles, et, « moins consciemment », la dis-

tribution des produits; « jugeant, combattant, conciliant, partout gouvernant le peuple». La royauté montrait avec orgueil un Richard Cœur de Lion, souverain héroïque; et contre les exactions d'un Jean-sans-Terre, le peuple trouvait chez les prélats et les barons ses défenseurs naturels.

Plus encore : la chronique de Jocelyn jette une vive lumière sur la solution donnée alors à ce problème difficile entre tous, le choix des guides et des pasteurs. Jocelyn est un Boswell; il a son Johnson : l'abbé Samson. Au milieu des périls qui assaillent le monastère, nous voyons se faire l'élection du nouvel Abbé; et le sens sûr, droit, l'instinct de justice et l'intuition morale de ces hommes ignorants, bornés, mais sincères, croyants, sait discerner, choisir le guide envoyé par le ciel, le héros placé parmi eux, le gouverneur énergique, grave et patient, qui les sauvera, et dont le rude apprentissage a été de souffrir, obéir et se taire. Et c'est bien la physionomie typique du héros à la Carlyle, que celle de ce silencieux, au masque robuste de virilité massive. « Le lecteur est prié de remarquer ce Moine. Un homme de 47 ans, de belle mine, bien bâti, se tient droit comme un pilier; les sourcils broussailleux; les yeux vous perçant jusqu'au fond, d'une façon vraiment étrange; la figure massive, grave, avec un nez très en saillie; la tête presque chauve; les restes de cheveux châtains, et l'abondante barbe rougeâtre, se poudrant légèrement de gris..... Un homme réfléchi; ferme sur sa base; très aimé de certains, pas aimé de tous; ses yeux clairs vous perçant de leur flamme, d'une façon presque désagréable. »

Nous le voyons à l'œuvre, et le simple récit de cette activité vaillante, obstinée, autoritaire et bienfaisante, naïvement raconté, repris par Carlyle, revivifié par lui, fait passer sous nos yeux les luttes et les travaux, les œuvres et les bienfaits du gouvernement tel qu'il doit être. Aux grands et aux petits, Samson dispense une justice égale; il rend hommage aux pouvoirs établis par

Dieu, mais à l'occasion leur résiste, armé de son droit. Sa ferme politique ne dédaigne pas la souplesse ; il est né pour être un pasteur d'hommes. La leçon de sa carrière héroïque est claire : il a su commander parce qu'il savait obéir ; il s'est fait obéir parce que la règle de ses actes a été l'absolu dévouement à une loi morale.

Nulle part le génie de Carlyle, recréateur du passé, n'est plus merveilleux que dans ces chapitres animés d'une intensité passionnée d'imagination sympathique ; son regard, comme une projection de lumière tombant sur la nuit, fait surgir, à travers sept siècles écoulés, le relief et la vérité vigoureuse, familière et forte, d'un âge à jamais disparu. Comme avec une sorte d'étrange ivresse, il se plaît à cette évocation, goûtant pleinement le sentiment poignant de la réalité si prochaine et si lointaine ; de ce qui n'est plus, mais a été, et donc de quelque façon mystérieuse est encore : « Vision admirable, sous notre regard ardent, aimant, les vieux siècles fondent, deviennent, d'opaques, en partie translucides, transparents par endroits ; et la Nuit vide et noire, on le découvre, n'est que la somme de Jours lumineux, innombrables et peuplés.... Oui, là, vous dis-je, à sept siècles de nous ; engloutis à cette profondeur dans la nuit, ils sont bien là ; le roi Henri lui-même est là, visible ; un homme au visage animé, à l'air noble, à la barbe grisonnante, en un costume éclatant et vague ; ses barons autour de lui, et ses évêques, et ses dignitaires, en pareil costume... » Jusqu'à ce que, soudain, la chronique de Jocelyn s'arrête ; et en un instant, avec le fracas d'un écroulement perceptible aux oreilles de l'esprit, la fantasmagorie réelle replonge au sein du XIIe siècle, et tout est fini. « Moines, abbés, Culte du Héros, Gouvernement, Obéissance, Cœur de Lion, et Châsse de Saint-Edmond, s'évanouissent comme la vision de Mirza ». Ainsi Carlyle poursuit, à travers l'abîme du temps, cette chasse spectrale dont parlait « *Sartor* », ce cortège hallucinant de l'histoire humaine, franchissant comme un éclair la zone brillante

de l'existence, pour rentrer dans les ténèbres, d'où seul pourra le faire sortir, un moment, le regard de l'esprit; schéma métaphysique, idée-image essentielle, qui est le fond même de sa pensée philosophique et poétique. Aussi le dernier chapitre de cette partie (Beginnings) reprend-il une fois de plus les thèmes principaux de « *Sartor Resartus* »; de ce fonds d'idées incompris, mal assimilé encore par un public rebelle, dont Carlyle inlassablement, dans tous ses ouvrages, donne en quelque sorte la traduction paraphrasée.

Après le passé, le présent. Le troisième livre, « l'Ouvrier Moderne », est construit sur le contraste de ce qui est avec ce qui fut; il dresse la misère et la honte de l'individualisme en face de l'ancien ordre organique et stable. Nulle partie des ouvrages de Carlyle n'est aussi mal enchaînée. Une richesse surabondante d'idées se presse dans son esprit; ou plutôt, simples et en petit nombre, ses idées maîtresses se ramifient à l'infini et s'entrecroisent. A la critique de ce qui est, l'ardeur de sa conviction ne lui permet pas de ne point mêler de propos didactiques. L'on trouve donc ici à la fois un tableau du mal social, et un examen des remèdes; examen qui n'est point le premier — le Prologue en avait déjà esquissé la direction nécessaire; ni le dernier et le principal : le quatrième livre sera consacré à cette même recherche.

Il serait trop long de résumer les dénonciations prophétiques dont la masse forme le jugement de Carlyle sur la société contemporaine; mais il faut relever les plus frappantes des formules où s'est concentrée sa critique, et qui se sont lentement gravées dans les esprits, y faisant entrer l'inquiétude sociale. Nulle part ces formules ne sont plus nombreuses; la troisième partie en donne le complet registre.

Le mal dont la société souffre est, on l'a vu, d'origine morale. Carlyle le définit : c'est l'impiété, le matérialisme du siècle. Perdant sa foi en Dieu, en la loi du

devoir, en l'immortalité, l'homme a pour ainsi dire perdu son âme ; quoi d'étonnant dès lors si son corps, si l'ensemble des corps humains, l'être collectif, se décompose ? Des croyances impies, de brutales maximes, ont remplacé la religion chrétienne ; et ici, Carlyle n'a pas à forger de formules : il n'a qu'à reprendre celles de l'utilitarisme et de l'économie. « Laissez faire, laissez passer... Offre et demande..... Le plus grand bonheur du plus grand nombre..... » ; il jongle avec elles, comme un géant furieux avec les armes de ses adversaires vaincus. Mais il en crée aussi de nouvelles, et celles qu'il invente jettent sur les faits un tout autre jour. Dans l'âge où nous vivons, les liens moraux, sentimentaux, sont détruits entre les hommes ; la seule relation qui subsiste est le cynique, brutal, indifférent paiement du prix ou du salaire ; pour assembler, retenir, agglomérer la poussière humaine, il n'est plus désormais d'autre force : « Cash-payment the sole nexus between man andman ».

C'est cet évangile que met en pratique, ouvertement et pleinement, la classe vivante, active, des manufacturiers et marchands ; cette bourgeoisie d'affaires que Carlyle poursuit de son mépris et de sa haine, mais d'une haine et d'un mépris mitigés de respect ; car elle travaille, elle porte en elle la force, et donc en quelque façon le droit ; elle porte en elle, malgré tout, l'avenir. C'est d'elle qu'il attend, la suite du livre le fait voir, les éléments essentiels du salut social. Mais tant qu'elle n'aura qu'un but : appliquer les lois de la concurrence, les tourner âprement à son profit « selling cheaper than any other people », elle vivra un évangile de matérialisme ; et à cette doctrine de lucre, Carlyle inflige le nom biblique, hantise des imaginations anglaises : « Gospel of Mammonism ». Après le culte du veau d'or, voici le scepticisme élégant, l'inaction blasée, l'indifférence égoïste de l'aristocratie oisive, « Unworking aristocracy ». Sa foi, dérivée aussi de l'impiété moderne, est le Dilettantisme, formule générale à laquelle le Dandysme de « *Sartor* » se

ramène. Attachée seulement à ses scandaleux privilèges, elle défend avec acharnement les droits sur les blés (Corn-Laws), qui affament le peuple.

De la grande classe des travailleurs, jadis muette, montent cependant des voix irritées ; elles réclament un juste salaire, un labeur équitable ; « fair day's wages for fair day's work » ; et nulle demande, dit Carlyle, ne fut plus légitime. Il faut reconnaître, honorer ceux qui pratiquent la religion du travail. Admirable de sagesse est le vieux rite de la Chine, où tous les ans, le printemps venu, l'Empereur, aux yeux de son peuple, et sous les regards des puissances invisibles, trace sur la terre revivifiée le premier sillon. Où l'auguste philosophie de ce geste est comprise, appliquée, l'erreur ne saurait se rencontrer seule. Le représentant du Mammonisme, l'industriel symbolique, « Plugson of Undershot », est encore un boucanier moderne ; il n'a pas eu le temps d'affiner sa conscience, de s'initier à la chevalerie, parure des forts ; il doit apprendre à « organiser le travail », comme on dit en France ; il l'apprendra, et son énergie, qui a vaincu la matière, triomphera aussi d'elle-même. Fécondes seront ces initiatives individuelles. De la démocratie politique au contraire, du jeu grinçant de la grande machine qui extrait et recueille les volontés anonymes, on ne saurait rien espérer. Quant au Parlementarisme, toute l'horreur de Carlyle, désormais inapaisable, pour le vain cliquetis des syllabes, se dresse contre lui ; il rejette en passant « Sir Jabesh Windbag » parmi les inutiles et les grotesques.

La place est nette, dès lors, pour la doctrine positive de reconstruction sociale, qu'expose le quatrième livre, « Vision d'Avenir ». (Horoscope).

IV

Carlyle quitte à regret le terrain des formules générales, pour celui, plus périlleux, des programmes précis.

Les deux premiers chapitres s'attardent encore à des affirmations préliminaires. Il faut à l'Angleterre une aristocratie nouvelle et réelle ; elle peut, elle doit sortir de l'industrie, la force d'avenir ; le gouvernement parlementaire, d'autre part, est livré à la corruption, « bribery ». Et nous aboutissons à cet énoncé du problème : comment concilier la démocratie, désormais inévitable, mais par elle-même impuissante, avec l'autorité nécessaire ? Comment organiser le travail, lorsqu'à cette tâche désintéressée ne peuvent collaborer que des appétits égoïstes ?

La réponse nous est fournie par la seule institution où un principe d'ordre se soit conservé vivant : « The one institution ». L'armée est là, exemple manifeste de la fécondité de la discipline. Dès lors tout s'éclaire : son âme, c'est la hiérarchie, l'obéissance ; à son image, le gouvernement peut s'organiser. Que la troupe des fonctionnaires, disciplinée, conduite par de vrais chefs, inspirée par les apôtres d'un zèle ardent, combatte le vice, l'ignorance et le crime ; ainsi sera obtenue, enfin, l'efficacité nationale, objet chimérique de tous les désirs ; et la question des droits et des devoirs sera résolue sous l'impulsion d'une volonté acceptée et allègrement obéie. Avec quelques réserves encore, Carlyle tranche la difficulté capitale, le problème de l'intervention législative en matière économique. De plus en plus, l'action de l'état s'élargira : elle se fera sentir dans tous les domaines. Des inspecteurs du travail visiteront les chantiers et les mines, les champs et les labours, comme déjà ils se hasardent dans les manufactures ; ils s'assureront que les salaires, l'hygiène des ateliers sont acceptables. Rien ne leur échappera des conditions de vie qui pèsent sur le peuple laborieux et obscur. « De telles choses ne peuvent rester plus longtemps passivement enveloppées de ténèbres, livrées à elles-mêmes, invisibles : les Cieux les voient, eux ; la mélédiction, et non la bénédiction des Cieux, est sur une Terre qui refuse de les voir ». Point ne serait besoin de boule-

verser le mécanisme législatif. « Des bains, un air pur, une température saine, des plafonds de vingt pieds de haut, pourraient être imposés par Acte du Parlement à tous les établissements patentés comme usines ». Les enquêtes officielles, sur tous ces points, avaient révélé, dans la pratique industrielle, des abus monstrueux; Carlyle suit, dans son programme de réformes, les lignes tracées par les « livres bleus ». Toujours sur le modèle de l'armée, efficaces et disciplinés comme elles, des services d'état entreprendront ces besognes nationales, l'éducation, l'émigration. L'ensemble de ces mesures est, certes, insuffisant; Carlyle en a conscience; mais il se défend de vouloir tracer un programme complet. Son rôle est seulement de stimuler, de guider les énergies; chaque aspect du mal trouvera son remède, sous l'aiguillon d'une nécessité impérieuse. « La « façon de le faire », c'est d'essayer, sachant que tu mourras si ce n'est point fait ».

La doctrine de réorganisation sociale ainsi esquissée pourrait être définie par la formule « socialisme d'état »; telle est du moins la forme limite vers laquelle évoluent les tendances indiquées par Carlyle : intervention, centralisation, contrôle, régie nationale ou inspection des services. C'est dans ce sens que devait se faire, sur tant de points, le progrès de l'Angleterre depuis soixante-dix ans. Nulle force morale n'y a plus contribué que cette vigoureuse impulsion donnée à la conscience anglaise, comme au sentiment instinctif de la conservation nationale.

Mais le socialisme d'état est une forme de gouvernement anti-individualiste; il est démocratique d'esprit, à moins qu'il ne soit monarchique; il fait jouer les ensembles, les volontés collectives, les moyennes; il croit aux mécanismes, aux organisations savantes et compliquées; il ne laisse point de place aux initiatives autoritaires d'individus inspirés, de héros. Conciliable avec la domination d'un bon tyran, d'un Cromwell moderne, il exclut

celle d'une élite dirigeante. Plus tard, dans ses « *Latter-Day Pamphlets* », Carlyle réclamera du ciel un ministre inspiré, un sauveur et un maître ; ici, l'espoir d'une aristocratie efficace, d'une élite héroïque, reste au premier plan de sa pensée. Aussi ressent-il bientôt le besoin de corriger les tendances étatistes qu'il vient d'affirmer ; et les derniers chapitres du livre définissent le rôle des classes dirigeantes dans l'état discipliné, organisé, capable d'efficacité sociale.

D'abord, les chefs industriels ; et puisque l'armée fournit le modèle, nommons-les « capitaines d'industrie ». D'un appel émouvant, Carlyle les sollicite, les conjure. Il faut qu'en eux se réveille l'âme ; qu'ils dirigent vers un idéal de justice l'énergie dépensée à combattre la matière ; qu'ils imitent les vertus, comme ils rappellent la vaillance, du baron féodal et du chevalier. « Eveillez-vous, nobles Travailleurs, guerriers de la seule vraie guerre : il faut à tout cela des remèdes. C'est vous qui êtes déjà vivants à demi, et dont je saluerai le retour à la vie ; que je supplierai, au nom du Ciel, de secouer votre sommeil enchanté, de vivre vraiment !... Que la justice de Dieu, la pitié, la noblesse et la valeur virile, avec ou sans des bourses d'or plus nombreuses, rendent témoignage d'elles-mêmes en ce bref passage de la Vie, qui mène à toutes les Eternités, les Dieux et les Silences !... C'est à vous que j'en appelle ; vous savez du moins ceci, que le commandement de Dieu à l'homme, sa créature, est : Travaille ! L'épopée future du monde n'est point en ceux-là qui sont presque morts, mais en ceux qui sont vivants, et en ceux qui arrivent à la vie... Regardez autour de vous. Vos armées, vastes comme le monde, sont toutes en révolte, en proie au désordre, à la famine ; au bord d'un désastre incendiaire, et de la folie ! Elles ne veulent plus marcher pour vous, à raison de douze sous par jour et du principe de l'offre et de la demande : elles ne le veulent plus, ni ne le doivent, ni ne le peuvent. Vous les ramènerez à l'ordre, vous commencerez à les y

ramener. A l'ordre, à la juste subordination, à une noble fidélité en retour d'une autorité noble. Leurs âmes sont tout près de la folie : que les vôtres soient saines, toujours plus saines. Ce n'est plus comme une cohue affolée, affolante, mais comme une masse ferme, enrégimentée, sous les ordres de véritables capitaines, que ces hommes marcheront encore ».

Pour rendre la stabilité à la vie économique désintégrée, réduite par l'individualisme à une poussière d'atomes humains, les chefs d'industrie accepteront une réglementation nouvelle du travail ; les contrats seront durables. Trop courts, ils détruisent le fondement mystique de la confiance, de l'accord entre les âmes, et la base solide sur laquelle la vie peut élever son fragile édifice ; rien n'est sain, rien n'est heureux que ce qui possède la permanence. Carlyle propose, pour mieux assurer cette stabilité des rapports économiques, que les ouvriers soient intéressés aux entreprises ; timidement, il évoque la possibilité de la participation aux bénéfices.

Ainsi se trouve résolu le problème qu'il posait tout à l'heure : la conciliation de la liberté et du despotisme, c'est un despotisme « juste ». Et sa pensée, approfondissant les conditions morales de l'ordre social qu'il dessine, arrive à des formules plus nettement idéalistes ; telle cette définition de la valeur, qui annonce celle de Ruskin : « La richesse d'un homme est la quantité de choses qu'il aime et bénit, qui l'aiment et le bénissent » !

A l'autre aristocratie, celle de la Terre (the Landed), Carlyle laisse son autorité et son rôle ; car le sol, source nécessaire de toute subsistance et de toute dignité sociale, est la base indispensable du pouvoir d'une oligarchie. Elle aussi a ses devoirs, et il l'y appelle : devoir de charité matérielle et morale, sous toutes ses formes ; de gouvernement, et d'exemple. Mais malgré cette concession au traditionalisme conservateur, la sympathie de Carlyle pour les grands propriétaires, capitaines d'agriculture, se nuance d'une vague méfiance : ses instincts

de petit bourgeois écossais restent sourdement hostiles aux « landlords ». Dans la rivalité des deux pouvoirs, l'ancien et le nouveau, celui des châteaux et celui des usines, Carlyle est secrètement avec les plus vivants, les plus forts. Le scandale des droits sur les blés dépasse encore, à ses yeux, celui des usines meurtrières. Rares sont les exceptions à la règle d'égoïsme ; pour un Ashley, que de grands seigneurs oisifs, frivoles, masques d'où s'est retirée la vie ! L'Angleterre, hélas, ne peut montrer un duc de Weimar...

Plus haut encore que les deux classes dirigeantes s'élèvent les grands intuitifs, les prophètes, créateurs d'idées et d'émotions ; ils soutiennent l'effort des armées sociales et de leurs chefs, et donnent à la société son âme. Ils sont, eux les Doués (The Gifted), les vrais prêtres de l'âge nouveau. Le héros moderne, on l'a vu, c'est l'homme de lettres : penseur, sage ou voyant. Sublime est leur désintéressement. solitaire leur vie, féconde leur parole. Ils aiment les hommes, d'une pitié inexprimable ; et nul ne peut les aimer ; car leur âme habite les espaces lointains de la Création.

Ainsi le livre se ferme, malgré tout, sur un cri d'espérance ; les dernières pages proclament les signes du réveil prochain, le rayon d'aube qui filtre à travers les ténèbres ; elles affirment la foi invincible de Carlyle dans le profond et vivace génie de l'Angleterre. Son regard prophétique discerne les promesses diffuses de la renaissance de l'âme, et dans son esprit s'en fait pour la première fois la synthèse. « Un sentiment profond de la nature éternelle de la Justice se fait jour parmi nous de tous côtés. » Et d'une intuition sûre, il saisit le ressort caché de cette grande oscillation morale ; la silencieuse décision de la volonté de vivre. L'humanité ne veut pas mourir encore. « Les Puissances Supérieures n'ont pas encore résolu de détruire ce Bas Monde ». Un appel final à tous ceux qui croient, à tous ceux qui travaillent ; et cet évangile social, en la période de son

plein épanouissement, se clôt par des mots d'énergie obstinée, de mystique enthousiasme, plus fort que les doutes, les amertumes, les désespoirs, plus fort même que toutes les colères.

LIVRE III

Les Répétitions Passionnées

CHAPITRE I

CROMWELL, FREDERICK

Avec « *Past and Present* », la pensée de Carlyle achève de s'exprimer ; les ouvrages qui suivent ne sont point pour cela négligeables. Désormais, les répétitions passionnées dominent; mais ce n'est point un trait nouveau : du premier jour où Carlyle eut une foi, il sacrifia tout, les grâces littéraires comme les autres, au devoir de la répandre. L'allure naturelle de son esprit est contraire à l'organisation rationnelle des idées; elle ne permet pas non plus leur ordonnance artistique et harmonieuse. A partir de « *Sartor* », il ose être pleinement lui-même, et son audace répond au sentiment de ses forces accrues. Les premiers essais, dans leur timidité, gardaient un développement simple, facile, presque équilibré; impulsive maintenant, véhémente, volontiers agressive, la démarche de son intelligence est une série de bonds. D'une position centrale, qui demeure à peu près fixe, et d'où son regard embrasse l'immense horizon de l'histoire et de la vie, il s'élance à tout instant, pour y revenir, et s'élancer encore. Tantôt il porte la guerre dans le camp de l'ennemi ; tantôt c'est la louange qu'il apporte, une admiration combative elle aussi, qui s'unit

fougueusement à son objet, et l'embrasse contre le reste de l'univers. Chaque fois qu'il reprend contact avec le sol sacré de ses croyances mystiques, un flot de vigueur nouvelle, ranimant son ardeur affaiblie, déborde en affirmations triomphantes et invariables ; comme un chœur dont la basse parfois s'assourdit sans jamais se taire, et de temps à autre, éclatante, s'élève au-dessus de toutes les voix, sa philosophie est un hymne profond qui chante obstinément les mêmes dieux.

L'intérêt de ses derniers ouvrages est donc surtout dans l'occasion qui les a fait naître ; dans les points d'application de la doctrine : il est extérieur à la doctrine elle-même. Le dessein de la présente étude ne leur laisse qu'une importance secondaire. Mais ils gardent pour l'histoire des idées leur valeur d'actes, leur énergie massive, leur puissance de choc ; leur influence morale et sociale ne fut pas moindre que celle de leurs aînés. Et même, il serait injuste de leur refuser toute signification doctrinale propre. La pensée de Carlyle, fixée dans ses grandes lignes au moment de « *Sartor* », développe successivement ses diverses parties ; il y a un mouvement dans cette réalisation de l'implicite ; ce n'est point l'immobilité, mais la vie. Les aspects généraux du monde et de l'homme, du passé et du présent, une fois parcourus, des chapitres plus particuliers de l'histoire ou de la politique sollicitent l'attention du prophète ; il écrit la biographie de Cromwell, puis celle du grand Frédérick ; entre temps, il s'attaque aux erreurs du jour, lance la série de ses « *Latter-Day Pamphlets* », ou se repose à raconter la Vie de Sterling. Aucune de ces œuvres, ni de celles plus courtes qui les accompagnent, n'ajoute rien d'essentiel à sa philosophie ; mais elles en font saisir l'évolution intérieure, ralentie sans être arrêtée ; la marche continue, sur des routes tracées d'avance, à travers un pays nouveau. Chemin faisant, certaines idées sont confirmées par l'expérience ; d'autres, insensiblement, se modifient. Les années que passa

Carlyle dans l'intimité de Cromwell infléchirent sa doctrine sociale dans un sens très légèrement oblique, par rapport à sa direction antérieure; et les « Feuilles du dernier jour », en révélant l'action exercée par le grand Puritain, montrent aussi une orientation nouvelle de la critique politique. Telle est encore la richesse, comme la confusion, de ces sermons ou de ces satires, qu'il faut s'arracher à l'entraînement de leur éloquence, pour mesurer la monotonie de leur évangile; vite fatiguée par leur intensité soutenue, notre curiosité retrouve non moins vite sa fraîcheur; et chaque expression nouvelle d'une sagesse déjà vingt fois exprimée conserve sa prise sur la sensibilité, sinon sur la froide raison.

I

Le choix de la méthode suivie par Carlyle dans son « *Cromwell* » fut, on l'a vu, un coup de chance et de désespoir. Conçue dans les formes traditionnelles, l'œuvre ne parvenait pas à prendre corps; réduite à un recueil commenté de lettres et discours, elle se trouva être la plus vivante, la plus attachante des biographies. Ce que le violent génie de Carlyle, sans le vouloir, réalisait ainsi, c'était l'objectivité de l'histoire, telle que la réflexion l'a dégagée depuis; cette préférence pour le concret, ce respect du document pur et simple, qui animent aujourd'hui les plus savantes et les plus heureuses reconstitutions du passé. Hostile par tous ses instincts à l'esprit abstrait et scientifique de la recherche, il le rejoignait dans la pratique; parti de principes opposés, il était conduit à des conclusions analogues par son tempérament imaginatif et intuitif. Pour lui la vie renfermait en elle toute la causalité de l'univers, et tout l'enseignement de l'expérience; le drame individuel qui la constituait était le sommet de l'histoire et de la morale; montrer en action une âme héroïque, c'était répondre suffisamment à toutes les nobles curiosités de la

pensée; sa lutte contre elle-même et contre les choses allumait au centre du passé le seul foyer véritable d'explication et de lumière, et donnait aux spectateurs cette leçon de conduite sans laquelle la connaissance est vaine. Obscurément, son instinct était aussi guidé par le sens de la réalité concrète, puissante faculté de sa race; par l'amour obstiné du fait, du fait humain surtout, la perception attentive, religieuse, de sa signification infinie; et ici ses motifs, différents encore de ceux auxquels obéit l'historien moderne, s'en rapprochaient pourtant davantage. Ce goût d'esprit, depuis plusieurs années, s'affirmait en lui; il l'exprimait déjà, en 1837, dans son article sur « *l'Histoire parlementaire de la Révolution française* ». A Thiers, à Mignet, il préférait la compilation de Buchez et Roux; et il ajoutait: « Une des biographies anglaises les plus étonnantes que nous possédions est cet in-folio long, mince, sur Olivier Cromwell, publié il y a quelque vingt-cinq ans, où l'éditeur s'est borné à découper dans les journaux contemporains tout article, paragraphe, ou phrase contenant le nom du Vieux Noll, et les a imprimés dans l'ordre de leurs dates. Il est étrange que rien d'analogue n'ait été entrepris en d'autres cas ».

Le premier chapitre de l'introduction est un manifeste; Carlyle y proclame l'intérêt exceptionnel de l'époque Puritaine, le dernier des âges héroïques; et critique âprement l'idéal et les méthodes de l'érudition. Sur l'un et l'autre sujet, il avait déjà exprimé sa pensée; les conférences traitant du héros comme prêtre et comme roi avaient esquissé l'apologie du Puritanisme et de Cromwell; et « Dryasdust », le pédant « Sec-Comme-Poussière », faisait figure depuis longtemps dans la galerie de ses sobriquets et de ses haines. Mais jamais encore il n'avait mis à exalter l'un, à vilipender l'autre, une certitude si passionnée, une telle âpreté de satire. Au cours de ses travaux préparatoires, il avait exploré les principales sources de l'histoire de la République; il

avait gardé de cet examen consciencieux, et d'ailleurs forcément incomplet, l'amertume d'une tâche ingrate et l'horreur de la sottise humaine. Confondant en une même aversion les chroniqueurs médiocres, les pieux et bornés exhumeurs de textes, et les innombrables écrits éphémères où dormait l'écho des controverses politiques ou religieuses, il déclare la guerre indistinctement à l'érudition, et aux matériaux dont elle se repaît d'ordinaire. A ses yeux, ces textes-là seuls existent pour l'historien, ont le droit de vivre, fût-ce de sommeiller dans les bibliothèques, où brille une étincelle d'humanité — trait d'héroïsme, ou de caractère, épisode suggestif et révélateur d'âme ; de tout le reste, le plus sage est de faire un feu de joie. Le partage des documents vivants et des odieux grimoires serait apparemment laissé à la décision infaillible d'un voyant au cœur inspiré. Notion simpliste de la valeur et de l'intérêt des témoignages, où se marque assez la distance entre l'objectivité telle que l'entend Carlyle, et celle à laquelle aspire l'histoire moderne. Que le document le plus sec, interrogé par le regard patient du technicien, puisse être riche de vie, voilà ce qu'il ne paraît point avoir aperçu.

Mais sa vision n'en était pas moins d'une remarquable clairvoyance. S'il condamnait sommairement la fausse érudition avec la vraie, s'il bousculait l'histoire philosophique sans en reconnaître la légitimité ou les mérites, le sens général de sa critique et de son effort avait profondément raison. Deux siècles avaient passé sur l'image de Cromwell, et les commentaires érudits ou les explications rationnelles l'avaient obscurcie Edités sans ordre, sans soin, ou conservés pêle-mêle au Musée Britannique, les documents de l'époque accablaient sous leur masse amorphe les courages les plus obstinés ; la guerre civile était le terrain favori où s'exerçait le zèle aussi médiocre que bien intentionné des savants amateurs. Pire encore était l'œuvre de l'école rationaliste; autour du grand Puritain, une légende hostile

s'était formée, faite des méfiances, des partis-pris, des rancunes ou des étroitesses liguées contre lui. Rebelle et régicide avant tout pour les uns, traître et vulgaire ambitieux pour les autres, il se dressait, figure énigmatique, sur le fond sinistre et grotesque d'un âge de folie, dont l'Angleterre secrètement avait honte et qu'elle eût voulu oublier. Etait-il sincère ? Bien peu eussent osé le soutenir. Le contact direct s'était perdu entre son âme et celle du présent ; il n'était plus intelligible.

Pour rétablir ce contact, Carlyle fit un effort passionné de pénétration sympathique. Tout l'y aidait : la pente naturelle de son imagination et de son cœur, ses habitudes d'esprit, ses préférences morales, et le sentiment d'une affinité qui se faisait jour depuis longtemps. « Ici, de notre propre terre, de notre race, sous une forme Anglaise, pratique, il y eut des Héros sur la Terre, une fois de plus. Ils savaient dans toutes leurs fibres, et avec une héroïque audace ils gravèrent au fond de leur cœur, qu'en vérité une Justice Toute-Puissante gouverne ce monde ; qu'il est bon de combattre du côté de Dieu, et mauvais de combattre du côté du Diable ! L'essence de tous les Héroïsmes qui ont été ou qui seront... » Voilà la vérité première, sans la perception de laquelle un siècle impie ne saurait comprendre cette réalité lointaine. Faute de la sentir, l'âge des Puritains, pour nous, n'est pas seulement aboli, il est incroyable. « Son ardente Aspiration n'éveille aucune résonance en nos cœurs frivoles ». Son âme est aussi morte que son corps ; et cependant, il faut qu'elle ressuscite. Il faut, si nous voulons vivre, que la foi se réveille en nous ; réveillée, elle éclairera pour nous le mystère de ces vies croyantes ; et la haute leçon qui se dégagera d'elles fortifiera le frêle renouveau de notre spiritualité. Telle est la double fin que poursuit Carlyle : réparer une grande injustice, dissiper les ténèbres qui voilent une admirable épopée, celle de la conscience en lutte avec le mal ; en même temps, et surtout, faire œuvre de prophète, en-

seigner encore, laisser agir sur les esprits enfin ouverts le puissant rayonnement d'un exemple qui vaut une révélation. Rien de moins désintéressé que sa curiosité historique. « En vérité, l'Art de l'Histoire, la différence suprême entre un Sec-Comme-Poussière et un Poète Sacré, se réduit à ceci : bien distinguer ce qui atteint encore à la surface, est vivant pour nous, couvert de feuillage ; et ce qui n'atteint plus à la surface, mais pourrit en paix sous la terre, et jamais plus ne fera croître pour l'humanité de feuilles ou de fruits ; de l'un nous aurons joie à entendre parler ; entendre parler de l'autre nous sera une affliction. »

Guidé par ces mobiles, ces instincts et ces désirs, Carlyle va droit au centre mystérieux du passé comme du présent, la personne humaine ; et sa divination psychologique, son intuition morale, sa force d'imagination concrète, s'unissent pour évoquer la figure réelle des âmes et des corps. Il lutte « pieusement, passionnément, pour apercevoir, fût-ce seulement par éclairs, les visages de nos Pères évanouis ». De là sa méthode, fruit du hasard, mais d'un hasard conduit par le pressentiment. Les lettres, les discours de Cromwell, sont réunis, disposés dans leur succession réelle ; ils forment le commentaire le plus vivant de l'histoire, et sont eux-mêmes préparés, accompagnés, éclairés par une interprétation morale discrète autant que pénétrante. La lumière se réfléchit ainsi constamment des événements sur l'âme qui les traverse et les domine, et de cette âme sur les événements ; mais son foyer principal reste dans les mots, les expressions directes d'une conscience qui devant nous sent et agit. Si riche, si éclatante est cette explication de soi, que le rôle de l'éditeur paraît secondaire à côté d'elle, et cet effacement est le mérite même auquel visait Carlyle. Mais si l'on y regarde de près, la mise en œuvre des documents est essentielle à cette réussite historique et artistique. Les textes seraient bien souvent insignifiants ou obscurs, si leur valeur n'était

pas soulignée ; le style vieilli, l'éloquence parfois embarrassée du Protecteur ne seraient pas toujours intelligibles, sans le secours du commentaire. Les signes de vie, les indices d'âme sont recueillis de tous côtés ; tel geste, tel acte, tel jeu de physionomie rapporté par les contemporains ajoute un élément au passionnant problème. Solidement appuyée, de plus en plus sûre d'elle-même, la solution de Carlyle s'impose sans tyrannie ; et elle trouve ses preuves dans tout le champ innombrable des faits comme des paroles. Concentrée sur la figure de Cromwell, cette enquête n'exclut pas les autres acteurs, ses ennemis, ses amis, soldats ou Parlementaires, Puritains ou Cavaliers ; et chacun s'illumine d'un reflet, en fonction du héros auquel tout se ramène ; tel personnage episodique, tel officier inconnu, une fois touché par le récit, reste inoubliable, profil sculpté à jamais pour nous par le rayon perçant et fouilleur qui l'interroge.

Et comme cette galerie de portraits moraux entoure l'image dominante d'un grand caractère, le décor de l'espace et du temps enveloppe les âmes, achève de les réaliser, rend à leurs actions et réactions les formes concrètes où elles s'exprimaient. Carlyle a suivi minutieusement, jour par jour, autant que le permettaient les textes, le cours de ces années tragiques ; et sa puissance d'évocation les a fait revivre. Jamais il n'a séparé, tant qu'il l'a pu, les luttes et les décisions intérieures, les efforts de la volonté, les angoisses spirituelles, des apparences sensibles qu'une indestructible convergence y associait. Il avait visité le pays natal de Cromwell, médité, rêvé dans les horizons mêmes où s'étaient posés ses regards troublés d'émotions mystiques ; il connaissait les champs de bataille où s'était prononcé le destin, les avait étudiés patiemment, cherchant à comprendre chaque détail, chaque épisode ; aux vieilles chroniques, aux lettres, journaux, bulletins d'assemblées ou de victoires, il demande le fait précis, le trait pittoresque, la ligne ou la couleur qui animent le récit, lui donnent

substance et vie. Et sur tout le drame ainsi replacé dans son paysage humain et physique, il répand la large et puissante poésie de la nature et des saisons. Les grands spectacles de la terre et du ciel, les forces élémentaires, les jeux de la lumière et des ténèbres, nuits étoilées, grondements de vagues, souffles rauques des tempêtes, surgissent ainsi brusquement de l'ombre indistincte du passé, pour faire frémir en nous le même émoi dont d'autres, alors, avaient frissonné ; élans d'imagination qui achèvent la vérité historique, lui prêtent un accent plus poignant d'intense réalité ; effusions d'une sensibilité obsédée par la cruelle énigme du temps et de la mémoire ; mais aussi, élévation spontanée d'une pensée religieuse vers les aspects grandioses d'un univers imprégné par la présence divine, et tout chargé d'infini.

II

La figure de Cromwell se précise à mesure que sa carrière s'avance. L'introduction résume l'histoire de sa famille, et les évènements de sa jeunesse. Nous le voyons, issu d'une souche robuste, mener dans les terres basses et vertes de sa province, à Huntingdon et à Saint-Ives, une vie calme, monotone, de gentilhomme campagnard. « Un éleveur actif, occupé des foins, du lait, des bêtes à vendre ; ajoutez-y « l'hypocondrie », des accès couleur des ténèbres, avec des rayons de la clarté même du Ciel ; la prière, la lecture, la méditation religieuse ; les dates mémorables du foyer, les joies, les peines : — nous avons devant nous un Fermier solide, substantiel, inoffensif de Saint-Ives, qui espère marcher à travers ce monde d'un cœur intègre, humble, diligent et pieux ; et par la miséricorde infinie de son Créateur, échapper à la destruction, et trouver le salut éternel en des Mondes Divins plus vastes ». A partir de janvier 1635, nous entrons directement en contact avec lui par ses lettres. « Ces mots, expression de ce jour et de cette

heure, Olivier Cromwell les a jugés les plus convenables qu'il pût écrire. La lettre est là, suspendue dans les abîmes sombres du Passé : comme une étoile presque éteinte, mais comme une étoile réelle, fixe, au sujet de laquelle il ne saurait y avoir de chicane. Cette lettre autographe, elle fut jadis toute lumineuse, comme un signal de feu, chacun de ses mots un charbon ardent à son heure; elle fut jadis une parcelle du feu et de la lumière générale de la Vie Humaine, cette lettre ! Et elle n'est pas encore entièrement éteinte ; si vous savez la lire, elle contient encore assez de lumière pour se faire voir elle-même; bien plus, pour répandre une faible et authentique lueur à quelque distance autour d'elle. Les braises en tas qui semblaient noires au jour, peuvent encore sembler rouges dans l'obscurité totale. Ces lettres d'Olivier seront pour tous une preuve que le passé a existé en vérité ! Par degrés, la réunion de ces faibles lueurs peut produire une sorte de général et vague crépuscule, qui rende le Passé croyable, et rende visibles, apparitions entrevues, les Spectres du Passé ». Ces lettres, Carlyle les imprime toutes, sauf quelques billets insignifiants. Elles valent par leur sens plein, leur allure directe; elles valent aussi par leurs silences ; par ce qu'elles taisent, ou ne savent point dire. « Obscurément, nous découvrons les traits d'une Intelligence, de l'Ame d'un Homme, plus grande que toute parole... Cromwell, emblème des Anglais silencieux, me plaît par l'insuffisance même de son verbe. » Insuffisance toute relative, d'ailleurs. Il est permis de trouver prodigieusement longues certaines harangues de cet « emblème des Anglais silencieux ».

Il croit, et toute son époque avec lui. Le Cant n'était pas né encore; chacun disait ce qu'il pensait. « La langue humaine servait alors à d'autres usages qu'aujourd'hui. » Pour la dernière fois, l'image de l'univers, dans l'esprit de l'homme, reposait sur la foi en Dieu. Tout de suite, l'âme de Cromwell se montre occupée

d'idées « qui vont plus loin que l'Eternité »; emplie « d'une grande mer sombre de choses qu'il n'a jamais encore été capable de penser ». Troublée, inquiète, elle connaît le tourment de l'angoisse morale; en même temps qu'il bénit la grâce qui l'illumine, il s'accuse d'avoir été le « Prince des pécheurs », d'avoir « haï la Sainteté ». Aveux naïfs, dont avait abusé le zèle malveillant des biographes. Avec quelle certitude triomphante d'intuition Carlyle y discerne la trace de la crise éternelle, de la « renonciation à soi », qu'il avait traversée lui-même !

Cependant, les événements se précipitent. L'absolutisme du roi Charles, la politique religieuse de l'archevêque Laud, ont éveillé partout la résistance ou la révolte; l'Ecosse se soulève au nom du Covenant ; le Long Parlement se réunit, le procès de Strafford commence. Député de Cambridge, Cromwell passe au premier plan, entraîné par une force fatale, l'énergie de sa volonté, l'ardeur de sa croyance, la justesse infaillible de son regard divinateur. Voici la première guerre civile; entre le prestige de la couronne, le droit divin, la tradition d'une part, et de l'autre les exigences de l'instinct religieux, se fait le partage des consciences; Cromwell est capitaine, puis colonel, dans l'armée des Parlementaires. « Comment un Fermier de quarante-trois ans, établi, solide, pacifique s'il en fut, décide de ceindre ses reins du fer belliqueux, et de combattre, lui et les siens, contre les principautés et les puissances, les lecteurs qui se sont formé quelque idée de cet homme devront essayer de le comprendre ». A travers la confusion des marches et contre-marches, des épisodes, des surprises incessantes, l'action sûre, inflexible, de sa personnalité héroïque, ouvre une voie droite et claire; les hommes, les faits, de plus en plus s'orientent d'après lui, se groupent autour de lui; ses troupes fournissent à l'armée puritaine un modèle achevé, l'enrégimentement formidable du mysticisme par la discipline. Dans la tâche

quotidienne et sacrée, son effort s'absorbe; et sa figure devient celle du soldat de Dieu.

Humble est sa parole, toute pleine du jargon biblique; autoritaire, impitoyable est son geste. Rapports d'amitié, affections humaines, rien ne l'arrête, ne le fait hésiter; une étrange insensibilité le saisit; et pourtant, par moments, dans ces lettres, son cœur paraît se fondre, et le pathétique des psaumes fournit à sa douleur des expressions déchirantes. Contraste impossible? Enigme et hypocrisie? Nullement, répond Carlyle. Sous la froideur rigide de la surface, la tendresse profonde vit dans cette âme anglaise; ses ondes vont grossir le flot intérieur des émotions indicibles, extases et craintes, ravissements et doutes, où baigne la vie passionnée de sa foi; mais elle s'est domptée, un ordre ferme la gouverne; toutes ses forces morales convergent dans l'égoïsme sublime du devoir.

Cromwell est lieutenant-général; chaque jour accroît sa popularité, sa puissance; les destins parlent, et font de lui le maître de l'heure. Il se proclame pourtant l'instrument docile du Parlement; il condamne les Anabaptistes; et s'il préfère les Indépendants aux Presbytériens, c'est encore en secret. Cet exalté a donc une politique? Sans doute; mais c'est la politique inconsciente du vouloir-vivre; c'est l'opportunisme élémentaire, inévitable, d'une énergie assez maîtresse d'elle-même pour se soumettre aux conditions nécessaires du succès. Dans cette prudence, ni duplicité ni calcul; l'instinct de la race est trop sage pour affaiblir l'âme en la divisant: à la conscience, il laisse la vision claire des fins idéales; pour lui-même, il garde le sens obscur mais efficace des ajustements et des compromis. En soutenant la thèse de la sincérité entière, absolue, Carlyle est sincère, et la psychologie lui donne raison. Comment sourire aux formules sans cesse répétées qui rejettent sur Dieu tout l'honneur de la victoire, et avec un soin scrupuleux semblent craindre d'éveiller la jalousie du ciel, comme

la susceptibilité du Parlement ? Dictées par un sentiment juste des lois morales qui régissent la santé de l'esprit, elles ne sont point mensongères, puisqu'elles sont utiles. Cromwell écrit après Naseby, parlant de Fairfax : « Le Général vous a servis en tout honneur et fidélité : et le meilleur éloge que je puisse faire de lui est que, j'ose le dire, il attribue tout à Dieu, et périrait plutôt que de prétendre à rien pour lui-même. Ce qui est une conduite honnête et fructueuse (thriving) ». Cette humilité même finit ainsi par devenir plus dogmatique, plus dangereuse que l'orgueil. Ses triomphes successifs sont pour Cromwell l'œuvre du Seigneur. Nulle évidence ne fut jamais plus éclatante. « Celui-là est forcément un Athée qui ne le reconnaît point. » Chaque dispensation nouvelle de la Providence accroît la certitude mystique d'une mission divine; et le génie d'un homme inquiet, modeste, accablé par la confiance obstinée du ciel, se trouve fatalement poussé à la plus vertigineuse confiance en soi.

On peut donc accorder à Carlyle tout ce qu'il demande. Le « Machiavélisme » de Cromwell est l'erreur superficielle d'un rationalisme à courte vue. Tous les actes, toutes les paroles du Protecteur s'harmonisent avec l'hypothèse la plus simple, celle de sa bonne foi. Ses contradictions mêmes, les démentis que la force des choses l'amène à se donner, les étapes de sa conquête du pouvoir, sa lutte contre la logique de son rôle et de l'histoire, s'atténuent et se fondent dans le plan véritable de la vie ; une volonté toujours tendue vers l'avènement du royaume céleste, toujours guidée par un zèle ardent pour des fins qui la dépassent, a pris l'allure d'une ambition savante et calculatrice. La lecture de ces lettres, de ces discours, nous révèle chez Olivier un homme ; ce bourreau divin eut des entrailles, ce justicier sinistre fut bon époux, bon père ; il ne fit jamais rien sans l'ordre désintéressé de sa conscience ; et la foi, une foi profonde, intensément vécue, fut le soutien, l'aliment, la substance de tous ses actes et de ses pensées.

Les expressions de cette piété sont d'une évidence irrésistible. Certaines ont la force brûlante, le mysticisme d'un Pascal. « Heureux qui cherche, heureux qui trouve ! » écrit-il à l'une de ses filles ; « qui a jamais goûté que le Seigneur est gracieux, sans quelque sentiment propre, sans de la vanité, du péché ? Qui a jamais goûté cette grâce qu'Il nous donne, et a pu ne pas la désirer davantage — ne pas aspirer à en jouir pleinement ? Cher cœur, aspire ; ne laisse pas ton Mari, ne laisse rien refroidir ton affection pour le Christ. » Mais le plus souvent, ce n'est point l'amour qui domine ; la croyance est un appel d'énergie adressé à une source surnaturelle, et qui trempe les âmes pour l'action. Telle cette réunion des chefs de l'armée au début de 1648, alors que mille périls les environnent — le roi toujours dangereux, le royalisme renaissant, les factions rivales aux prises chez les Parlementaires ; où ces hommes rudes, acharnés à ressaisir la faveur divine qui les abandonne, prient, anxieux, s'interrogent, se frappent la poitrine, cherchant les crimes qu'ils ont commis sans le savoir : « et nous trouvâmes que c'était ces maudites et charnelles Conférences que notre sagesse orgueilleuse, nos craintes, notre manque de foi, nous avaient inspiré, l'année précédente, de tenir avec le Roi et son Parti..... Et par ce sentier le Seigneur nous conduisit, non seulement à voir notre péché, mais aussi notre devoir ; et le poids de tout ceci pesa si unanimement sur tous les cœurs qu'à peine si l'un de nous pouvait dire un mot à l'autre, tant nous pleurions amèrement .....; dans le sentiment et la honte de nos iniquités ; de notre incroyance, notre vile crainte des hommes, et nos consultations charnelles (fruit de ces fautes), avec nos propres sagesses, et non avec la Parole de Dieu — qui est la seule voie de sagesse, de force et de salut ; et toutes les autres sont des voies de piège... Et tout de suite nous fûmes conduits, Dieu aidant, à une claire entente entre nous, sans que personne différât, que c'était le devoir de notre jour,

avec les forces que nous avions, de sortir et d'aller combattre ces puissants ennemis, qui en cette année, par tous endroits, paraissaient contre nous... Qu'avec une humble confiance dans le seul nom du Seigneur, nous les détruirions... Et que c'était notre devoir, si jamais le Seigneur nous ramenait en paix, de réclamer à Charles Stuart, cet homme de sang, des comptes pour le sang qu'il avait versé et le mal qu'il avait fait de tout son pouvoir, contre la Cause du Seigneur et son Peuple en ces pauvres Nations ». L'appel désespéré de la volonté épuisée au principe dynamogénique qui lui rendra une vigueur nouvelle, est cette fois encore entendu : avec la force retrouvée, l'âme s'élance dans la direction même de son désir et de son instinct ; comme le fléchissement de l'action était l'œuvre du péché, l'influx de la grâce divine est un torrent qui se précipite vers l'action ; la guerre à outrance, et la mort du roi, sortent de ce tragique examen de conscience, où, dans le silence du cœur, le surnaturel et la nature ont confondu leurs voix.

Mais si Carlyle a profondément senti chez Cromwell la vérité psychologique, que dire de l'esprit dans lequel il l'exalte et le glorifie ? Si sa thèse historique est acceptable, que dire de sa thèse sociale et philosophique ? Elle n'ajoute rien au fonds d'idées sur lequel vit désormais sa doctrine ; elle en est une illustration grandiose, une application magnifique et intransigeante. L'essence de cet enseignement est encore le fatalisme, et l'identité fondamentale du droit et de la force. Simple est la croyance de Cromwell ; son exemple est facile à formuler : c'est l'entière soumission de la conduite aux suggestions d'une conscience, qui ne cherche de lumière que dans l'intuition religieuse. Ainsi faisaient beaucoup parmi ses compagnons, beaucoup parmi ses ennemis. Le succès, ici encore, est la seule marque certaine, et la consécration de l'héroïsme. Ces pauvres « Levellers », ces enthousiastes illuminés qui rêvaient d'un communisme biblique, ils écoutaient aussi la voix de Dieu ; si

Cromwell a eu raison de les détruire, n'est-ce point, en dernière analyse, parce qu'il était le plus fort ? Les motifs secondaires que cherche Carlyle, la nécessité d'un ordre social, le danger de l'anarchie, dérivent de motifs étrangers à sa pure doctrine, des limites que son tempérament imposait aux révolutions nécessaires. Un jugement de Dieu est donc impliqué dans tous les arrêts du destin, mais c'est la seule supériorité réelle qu'on puisse souvent trouver au vainqueur. « A partir de Naseby, Dieu, dans le tourbillon des batailles, parut parler et porter témoignage d'une voix fort distincte ». Sans doute ; mais la sagesse est d'avouer alors que les desseins de Dieu sont impénétrables ; en tout cas, le système moral qu'édifie Carlyle ne coïncide avec eux qu'au prix d'affirmations bien arbitraires. Il faut toute son assurance pour refuser à la foi catholique des Irlandais le droit intrinsèque de triompher contre la foi puritaine de Cromwell ; et si c'est le « fait de Dieu » que l'infériorité radicale de la race celtique, du moins la religion de ces misérables, traqués, massacrés par le bras justicier de Cromwell, n'est-elle pas en faute.

Il est permis de penser que le prophète manque parfois d'humour. Lorsque les pasteurs écossais, discutant avec leur terrible ennemi, lui citent congrûment les textes de l'Ecriture, et que Cromwell leur répond : « Vous avez censuré les autres, et vous êtes établis sur « la Parole de Dieu ». Est-ce donc alors infailliblement conforme à la parole de Dieu, tout ce que *vous* dites ? Je vous en prie, par les entrailles du Christ, croyez possible que vous vous trompiez... », le lecteur est induit en tentation d'ironie. Dans ce pieux assaut, l'avantage de Cromwell est tout en ses mousquets et ses piques. Ses adversaires, d'accord avec le meilleur esprit de l'évangile, ne veulent point faire dépendre des événements l'équité de leur cause ; à quoi sa seule réponse est que le mot « événement » fait injure à ses victoires ; elles sont bel et bien « une grande et étrange apparition de la

main du Dieu puissant ». L'affirmation est discutable, mais l'on sent les arguments de fait qui la fortifient. La même absence, volontaire ou involontaire, de critique morale, court comme une veine de brutalité cynique à travers cette œuvre qui veut être édifiante. Les moments où Cromwell prépare son coup d'état mystique, se sépare de ses anciens amis demeurés fidèles à la cause républicaine, accepte successivement, sans les avoir cherchés, les honneurs, la richesse, et gère sa fortune en père de famille, combine selon son bon plaisir le renversement et la défense de l'ordre ; maintient, par exemple, obéissant aux instincts du « country gentleman », le caractère sacré de la propriété foncière, — sont, pour la réflexion simplement humaine, d'irrésistibles motifs de méfiance contre les suggestions du sens propre. Pour leur résister victorieusement, pour accepter, pour vénérer les gestes sanglants ou tyranniques du sauveur inspiré qu'a produit le Puritanisme, la longue série de violences bien intentionnées qui le mettent à la tête de l'Angleterre et l'y maintiennent, l'enchaînement par lequel ce contempteur de l'hérédité se donne son propre fils comme successeur, il faut une rigueur systématique dans le mépris de tout système, sauf l'assimilation aveugle, obstinée, de ce qui est à ce qui doit être. L'idée même d'une revanche idéale, essentielle à la notion commune de la justice, n'a point de place dans cette vision des choses, d'ailleurs poétique et terrible. Carlyle devait bientôt découvrir dans l'esprit du Jésuitisme le principe de la décadence morale des temps modernes. Mais si la maxime « la fin justifie les moyens » n'est sans doute nulle part exprimée dans son livre, elle en est l'âme ; comme aussi la sinistre image d'une Némésis historique dont la révélation est le choc des races, et qui s'avance vers le royaume de Dieu dans les larmes et dans le sang. Cette vision est peut-être le dernier mot de la destinée humaine ; d'autres l'ont cru, parmi lesquels certains se regardaient comme des idéalistes ; mais aucun n'a eu au même degré l'assu-

rance invincible qu'elle était d'accord avec le sens intérieur du Christianisme, et les plus nobles efforts de la conscience.

III

L' « *Histoire de Frédéric II de Prusse, appelé Frédéric le Grand* », est la plus longue des œuvres de Carlyle ; il y travailla quatorze ans. Dès 1851, son choix était fixé, ses lectures commencées ; à l'automne de 1852, il fit un voyage en Allemagne, recueillant des matériaux, visitant les champs de bataille. De retour, il connut à nouveau le terrible labeur de la composition historique. « Les éléments de notre tâche », écrit-il dans son journal, « gisent dispersés, désorganisés, comme dans un océan épais, visqueux, chaotique, océan illimité en toutes ses trois dimensions, et il nous faut nager, ramper vers eux, les saisir et victorieusement les réunir de notre mieux, hélas ! » Les tortures de « *Cromwell* » étaient oubliées : jamais encore l'impatience, l'incertitude, l'épuisement, le dégoût n'avaient arraché à Carlyle de pareilles plaintes. Lentement, le calvaire se laissa pourtant gravir. Les deux premiers volumes parurent en 1858, — cette même année, un nouveau voyage en Allemagne fut nécessaire ; — le troisième en 1862, le quatrième en 1864, le cinquième et le sixième en 1865. Toute la vie de Carlyle, dans l'intervalle, avait été absorbée par cette tâche dévorante ; toute sa résistance physique, sa force morale, sa faculté de sentir. Le succès fut immédiat, il acheva sa gloire. Traduite aussitôt, l'histoire de Frédéric devint classique en Allemagne.

Chaque œuvre de Carlyle a ses admirateurs passionnés, qui la placent au premier rang ; « *Frédéric* » a les siens. Mais si le grand public comme l'élite a conservé pour lui une respectueuse estime, on ne saurait nier que ses lecteurs ne sont plus légion. Avec d'admirables qualités, l'ouvrage a de grands défauts : son plan, trop vaste, est incertain ; son équilibre intérieur mal assuré. Le

sujet va s'élargissant ; ce n'est plus la vie de Frédéric qui nous est racontée, mais la croissance de la grandeur allemande ; ce n'est plus le développement de la monarchie prussienne, mais les actions et réactions qui la rattachent au reste de l'Europe, et, de proche en proche, le XVIIIe siècle tout entier. Le premier livre nous présente le héros à sa naissance, et met en place le groupe de sa famille ; brusquement, le second livre change la perspective ; le fond du tableau recule de huit siècles, et nous assistons au lent et tenace progrès des deux forces dont la Prusse sera faite : la marche de Brandebourg et la dynastie des Hohenzollern. Le troisième livre les réunit, et de l'électeur fait un roi, non sans nous révéler, chemin faisant, « le sens historique de la Réforme ». Tout ce début est d'une érudition patiente, courageuse, animée par le respect des grandes origines, l'exaltation des leçons prophétiques ; mais il faut un patriotisme allemand pour ne point le trouver aride. Si l'exemple est nouveau, la doctrine est ancienne ; ce sont encore les lois religieuses de la vie, les volontés providentielles qui associent le succès des peuples à certaines attitudes morales de révérence et de clairvoyance, à la crainte des pouvoirs invisibles devant qui l'homme doit s'humilier, des faits visibles qu'il doit accepter ou périr. « C'est l'histoire d'un Etat ou d'une vitalité sociale qui croît du petit au grand, qui, désormais, sans arrêt, croît sous la direction qui la guide ; et le contraste entre une direction et l'absence de direction ou une direction mauvaise, en pareille matière, est une fois de plus mis ici en lumière de façon frappante... Car la Maison alla croissant, pour ainsi dire, depuis le premier jour ; les Hohenzollern étaient toujours d'une nature à grandir, à gagner, comme le sont les hommes qui vivent d'accord avec les lois de cet univers et de la place qu'ils y occupent. »

Enfin, l'éducation de Frédéric commence, mais il n'est point encore au premier plan ; la personnalité pittoresque de son père, Frédéric-Guillaume, occupe le

devant de la scène, et, sur elle, nous nous attardons avec complaisance. Le roi-sergent n'a fait que préparer les victoires de son fils ; mais, en sa rude simplicité, il répondait mieux aux préférences secrètes de Carlyle, et la pénible histoire de ses démêlés avec l'héritier du trône est racontée, malgré toutes ses violences, à son avantage. Il meurt dignement, indomptable, entêté, et « dort avec les antiques fils de Thor ». « Nul Baresark, parmi eux, pas même Odin, je pense, n'a été un morceau plus véritable d'humanité ; je le confesse, il a pour moi, en ces tristes temps, une valeur précieuse et grande ». Ses dernières paroles expriment bien l'âpre désir d'accroissement qui est le fond de la religion de sa race : « Seigneur Jésus, pour toi je vis ; Seigneur Jésus, en toi je meurs ; dans la vie ou la mort, tu es mon gain. »

Le récit a désormais son unité, un centre plus fixe : fouillée en ses moindres détails, la figure de Frédéric prend un relief extraordinaire ; mais ce réalisme évocateur rappelle l'art de Richardson, il ne nous fait grâce de rien. Si vivante et intense que soit l'épopée de ce règne, il faut un courage sans égal pour la suivre jusqu'au bout sans défaillance. On comprend, à la lire, les plaintes et les cris de Carlyle. Sa conscience d'historien est scrupuleuse et admirable ; mais il pousse l'amour du concret, la passion du fait, jusqu'aux limites où la résurrection du passé devient un triomphe et une torture. Ennemie à ce point des simplifications nécessaires, l'histoire, telle qu'il la conçoit, ne devrait point s'attaquer à des ensembles. Objective à force de pénétration, sa vision d'ailleurs reste personnelle ; elle distribue les lumières et les ombres selon ses préférences propres ; elle ne renouvelle pas les sources ni les perspectives du récit, et sacrifie l'œuvre organisatrice de Frédéric au jeu des événements diplomatiques et militaires. Jamais récits de batailles ne furent étudiés avec plus de soin, écrits avec plus d'amour. Peut-être aussi l'anecdote, si précieuse et significative qu'elle soit, est-elle trop abondamment

semée au cours de ces pages. Les relations de Voltaire avec son royal ami forment un chapitre bien considérable, et l'on ne saurait pourtant affirmer que Carlyle ait dit sur cette grave affaire, comme il en avait l'ambition, le dernier mot. Le portrait de Voltaire montre un effort d'impartialité, et plus d'art qu'on n'aurait pu s'y attendre. Son instinct d'humoriste s'attachait à cette figure, d'un caractère et d'une mobilité incomparables. Il éprouvait même pour elle, on peut le dire, quelque sympathie : avec tous ses défauts, auxquels il n'était que trop sensible, Voltaire exerçait pour lui, à sa manière, un rôle providentiel ; il avait contribué à détruire les « shams », les vains mensonges, et son cœur sec de railleur avait connu de généreux élans. Telle était, à peu près, l'opinion de Carlyle dans l'essai qu'il lui avait consacré en 1829 ; mais, en se précisant, elle devient ici plus sévère. Subtile et dangereuse, l'injustice répandue en ces deux appréciations qui se complètent tient à un parti-pris de tempérament trop profond pour ne pas être invincible, à un jugement simpliste sur cet esprit français dont Voltaire apparaît comme le symbole, à une hiérarchie des valeurs intellectuelles et morales aussi étroite qu'elle est arrêtée.

Frédéric n'est pas non plus un héros à la Carlyle, et rien n'est plus curieux à suivre que le discret travail d'idéalisation et de nuances qui fait de lui à la fois un portrait ressemblant, et un messager acceptable des leçons divines. Deux éléments sont entrés dans sa formation morale : l'un français, emprunté à ses gouvernantes huguenotes, à la culture qu'il reçut, à la langue qu'il parla ; et Carlyle n'essaie point de nier l'étendue de cette influence, mais c'est pour y rattacher toutes les faiblesses de son caractère. La discipline de Calvin, on eût pu le croire, avait de quoi satisfaire un Puritain ; et, sans doute, « ç'aurait pu être un pire élément, et nous lui devons de la reconnaissance ». Mais une veine de logique y courait, une veine de raison raisonneuse et

critique, et la langue française n'était que trop faite pour en accentuer le fâcheux effet. « Pas un mauvais dialecte, mais pas un des meilleurs non plus. Fort maigre et superficiel, si fort clair et commode, il laissa chez le pauvre Frédéric bien des choses inexprimées, non pensées, non vécues, qui, sans cela, eussent pu se développer au cours de sa vie ». L'élément germanique, malgré ses vertus souveraines, n'efface point cette première empreinte ; mais Frédéric lui doit toutes ses qualités sérieuses et fortes. En lui se continue la tradition d'une « longue lignée de rudes ancêtres, jetés dans le même moule grossier et robuste... » Ces fils allemands de la Nature lèguent à leur descendant une fibre assez résistante pour que les Français, fils de l'Art, ne puissent la corrompre. « Des hommes remarquables que beaucoup de ces vieux soldats prussiens... Figures hyperboréennes, farouches, hirsutes, ils passent devant nous, muets pour la plupart, gros, maussades, moustachus, dans un costume incertain, obscur, où seules se détachent les ferrures et les ceintures de cuir. Grommelant, en syllabes gutturales et teutoniques, le peu de pensées articulables qu'ils avaient : dépensant de l'inarticulable une partie aux jeux de hasard, sans doute aussi à boire de la bière, mais ayant un immense surplus qu'ils ne dépensent point, mais s'efforcent d'exprimer par le travail qui peut s'offrir à eux ».

Hélas, leur héritier n'a plus cette simplicité primitive ; il fait de petits vers à la française, ambitionne le titre de bel esprit, est en coquetterie avec M. de Voltaire, et ne croit, s'il faut l'avouer, ni à Dieu ni à Diable. Eh quoi ? Il est de son siècle, et en a subi la contagion néfaste. Mais allez au fond de son âme, de ses actes : sentez-vous le sérieux allemand, la gravité masquée d'ironie ; et peut-on dire qu'il n'ait pas eu de croyance, s'il a cru aux Faits ? Comment nier qu'il y ait cru, puisque sa prise sur eux a été si forte ? Le voyez-vous, comme sa volonté, souple et impérieuse en même temps, façonne les choses et les

hommes ; et quelle divination lui fait saisir le point secret où doit porter l'effort utile ? Seul contre l'Europe, assailli de périls mortels, il tient tête, et la victoire lui sourit; car dans son éducation, l'influence principale, après tout, c'est « l'apprentissage inconscient » auquel l'a soumis ce maître incomparable, le Roi-Sergent. Il a le génie de la guerre, et aussi celui de la paix ; il sait comment se construit, se fortifie, la prospérité d'un Etat ; l'ordre et l'autorité découlent de lui, se répandent par mille canaux jusqu'aux besognes quotidiennes de ses plus humbles sujets. Telle est sa vie véritable, son action créatrice ; et ce qui la guide, c'est le sens germanique des réalités. Il a pu folâtrer dans le monde des apparences, il n'en a jamais été dupe ; c'est un Sincère. Epuisé par sa prodigieuse activité, il meurt solitaire et stoïque, entouré de crainte plus que d'amour, sans donner au divin une pensée ; mais sa tâche est terminée, et le temps confirme son œuvre. « Je me le définis comme, jusqu'ici, le dernier des Rois ; — quand viendra le Prochain, c'est là une question bien ardue ! »

Rien de plus simple donc que la philosophie de cette histoire ; rien que les « *Héros* » et « *Cromwell* », entre autres, n'eussent déjà dit et répété. La nouveauté est ici dans l'adaptation que doit faire Carlyle de sa doctrine à un exemple moins heureusement choisi ; ainsi s'explique l'élargissement du sujet et du plan : Voltaire et le dix-huitième siècle étaient nécessaires, pour expliquer, pour excuser dans une certaine mesure les aspects frivoles et sceptiques de Frédéric ; il fallait au contraire tout le récit, le détail infini des négociations et des guerres, pour montrer en action son essentiel génie réaliste. Créateur d'empire, il participe à l'héroïsme par son intuition des volontés cachées de l'univers. Le verdict souverain de l'évènement a mis son œuvre au-dessus des vaines critiques ; si les moyens dont il s'est servi ne furent pas toujours irréprochables, l'investiture de la Providence consacrait chacun de ses gestes ; et en fai-

sant violence aux complicités hésitantes des choses, il collaborait avec le destin. Conquise sans titres bien certains, la Silésie trouve sa place et son rôle dans l'édifice nouveau de la monarchie prussienne; elle y trouve aussi son bonheur. Robuste agent de l'ordre, destructeur de l'Anarchie, Frédéric amène à leur épanouissement les germes de la grandeur germanique; il prépare l'unité de l'Allemagne, son hégémonie, dont Carlyle appelle et salue l'avènement désormais certain. Il était bon prophète; mais il n'avait pas tout prévu; et son enthousiasme, aujourd'hui, paraît à ses compatriotes un peu exagéré.

CHAPITRE II

SERMONS ET SATIRES

Les « *Latter-day Pamphlets* » fournissent aux derniers écrits de Carlyle le trait le plus marquant de leur physionomie. La dénonciation et les colères ont désormais quelque chose de plus âpre, et l'espérance y jette de moins vives lueurs. Si la critique acharnée du présent parfois s'interrompt, c'est pour rappeler obstinément les règles de la sagesse, et le sermon remplace la satire. Seule, la « *Vie de Sterling* » est une accalmie dans le cours orageux de ces pensées amères; et si de 1850 à 1865 Carlyle paraît avoir oublié son siècle, l'abandonner à ses erreurs inguérissables, c'est que le labeur dévorant de son « *Frédéric* » ne lui laissait aucune trêve.

Plus que jamais, le caractère de son style est l'intensité. Il est coupé, haché par l'ardeur haletante de l'indignation, du mépris, de l'ironie; impatient des constructions régulières, des intermédiaires inutiles, il sacrifie tout à la force de l'expression, à la vigueur des accents. Les mots chargés de sens se pressent, se heurtent dans leur hâte passionnée; le plus robuste, le plus essentiel prend la première place, les autres s'ordonnent comme

ils peuvent. A tout instant, les sursauts de l'émotion coupent la phrase, en changent le mouvement; ces arrêts, ces chocs, ces rythmes brisés, ces fragments tourmentés, torturés, inarticulés, ont une extraordinaire puissance d'évocation et de suggestion. Carlyle prend à partie ses adversaires; il les provoque, les apostrophe; aux railleries s'ajoutent les insultes, les sobriquets vulgaires, familiers, comiques, de l'effet le plus imprévu, le plus pittoresque. L'ensemble dégage une impression de fiévreuse ardeur.

Toute sincère et spontanée que soit l'originalité de ce style, si intimes que puissent être les liens par où il se rattache au tempérament, on ne peut chasser le soupçon, la certitude d'une collaboration de la volonté. On y sent de l'art et de l'artifice; ou du moins, le pli devenu habituel, automatique, d'une attitude consciemment adoptée à l'origine. Carlyle a écrit plusieurs langues; il a choisi, pour son expression littéraire, la plus accentuée, celle qui répondait au ton le plus violent de sa sensibilité comme de tout son être; celle qui mettait le mieux en relief sa personnalité intellectuelle. Un aveu, qu'il faut retenir sans en abuser, éclaire cette exagération artistique, où l'on peut voir en quelque sorte une sincérité exaltée et transposée. « De mes grandes panacées », note-t-il dans son journal dès 1825, « l'oubli de soi et l'humiliation de la vanité, il vaut donc mieux ne rien dire. Dans mes paroles à leur sujet j'exagère l'impression qu'elles ont faite sur moi; car ma conscience, comme ma perception de la douleur et du plaisir, s'est endurcie, et je désire secrètement compenser la faiblesse du sentiment par l'intensité de la description. »

A travers toute la masse du style court, ininterrompue, la veine de la plaisanterie, inextricablement mêlée à celle de l'indignation. L'humour de Carlyle résulte, comme c'est toujours le cas, de la rencontre de deux conditions: un tempérament original; et un certain ensemble de procédés, une attitude d'esprit, un mécanisme esthé-

tique. Ces conditions nécessaires, Carlyle les possédait à un haut degré. Dogmatique et ardent, il était pourtant capable d'expression indirecte ; la richesse de sa nature, sa faculté Ecossaise de dédoublement, tout l'arrière plan de ses réflexions philosophiques, mettaient dans son esprit, en quelque sorte, ce double fond, sans lequel le sermonneur n'eût jamais cédé la place à l'humoriste. Il avait aussi la faculté d'observation concrète, la « shrewdness » de son pays natal, la perception vive des éléments spécifiques des choses ; son imagination était nourrie de formes et d'impressions fraîches, nettes, à peine élaborées par l'intelligence ; elle participait aux caractères généraux de la perception anglo-saxonne normale, si accentués, si remarquables chez les imaginatifs de la lignée puritaine — les Bunyan, les Richardson ; enfin il avait en lui, au contraire de ces derniers, le don de la fantaisie, la liberté d'invention et la souplesse, la faculté d'associations imprévues, une source de verve et de drôlerie.

Dès lors, le mécanisme de l'humour, mis en jeu selon les règles instinctivement devinées ou obscurément apprises, ajoute à ces éléments divers la valeur spéciale de la transposition. Le jugement de comique est suspendu, et le sérieux apparent du récit rehausse d'une saveur violente le goût de la plaisanterie ; une précision méticuleuse dans la description crée l'illusion du ton scientifique, et contribue puissamment à déplacer le plan de l'expression. Ou c'est le jugement moral qui veut faire croire qu'il abdique, et la soudaine apparition d'un Carlyle cynique, insoucieux des vices qu'il ne veut plus voir, rafraîchit, multiplie notre perception de leur bassesse. Mais plus souvent encore, le jugement affectif lui-même semble disparaître, et l'indignation, l'amertume, la haine se dérobent derrière le masque transparent de l'indifférence. Ailleurs c'est l'imitation consciente de certains procédés chers à Jean-Paul : le désordre apparent, la suspension momentanée de la logique, ou celle du goût ;

et le règne effarant des incongruités et des disparates. La plupart de ces modalités se traduisent extérieurement par des contrastes, des rapprochements forcés, des comparaisons inattendues; et la page fameuse des « *Latter-day Pamphlets* », la « Philosophie des Cochons », les illustre presque toutes.

Mais ce mécanisme, dans sa généralité abstraite, est impersonnel; ce qui caractérise l'humour de Carlyle, c'est la fréquence plus ou moins grande de tel ou tel mode; c'est surtout le timbre de sa sensibilité propre, et la couleur particulière de son invention pittoresque. Celle-ci est forte, souvent brutale et crue; de plus en plus crue à mesure que sa carrière littéraire s'avance; elle a le réalisme baroque et la grosse verve d'un maître Flamand; les chiens crevés, et toutes les odeurs des égouts de Londres, figurent parmi les images volontiers évoquées. Quant à la première, la tension du ton et de la forme, l'évidence et, si l'on peut dire, le volume des signes qui révèlent la transposition humoristique, la nature et la qualité des effets émotionnels cherchés, tout suggère, tout diffuse un sentiment féroce et méprisant de moquerie amère, d'irritation contre le siècle et contre les hommes. L'humour de Carlyle, en un mot, ressemble à celui de Swift; il est de la même famille. Comme lui, il aime la force plus que la douceur, la subtilité et la délicatesse; il ignore le maniement léger et fin des nuances emmêlées, les chatoyants reflets irisés où se joue un Lamb. Comme l'humour de Swift, il est souvent à la limite vite franchie qui le sépare de la satire sanglante et directe; parfois l'élan mal contenu de la colère renverse la barrière de l'impassibilité affectée, et la lave intérieure jaillit en éruptions brûlantes. Chargé d'intensité contagieuse, il est émouvant, saisissant, obsédant, plus encore et plus souvent qu'il n'est comique.

II

L'étude sur le « *Docteur Francia* » (1843) se rattache au courant d'idées qui a produit le « *Cromwell* » de Carlyle; la vie, l'œuvre du terrible dictateur nous sont proposés comme exemples; il a su gouverner, commander, agir et prévoir; de son peuple en enfance, livré aux impulsions primitives, il a chassé les « sept démons »; et par ses méthodes naïvement autoritaires, toujours justifiées, bien que parfois un peu rudes, il a fait la prospérité, le bonheur du Paraguay. — Le « *Discours de circonstance sur la question Nègre* » (1849) est la préface naturelle des « *Latter-day Pamphlets* »; il en annonce la plupart des thèmes et des formules. Le sentiment générateur de cette amère satire est l'irritation qu'avait éveillée chez Carlyle la confusion politique et sociale de l'année 1848. Alors que l'Europe courait aux abîmes, l'insouciance, la frivolité des uns, la niaiserie sentimentale des autres, ne voulaient pas voir le mal, ou lui appliquaient d'étranges remèdes. Toujours optimistes, le libéralisme et l'économie classique se félicitaient des progrès qu'à travers toutes les réactions passagères faisait la démocratie; et les philanthropes, en qui le vague émoi des misères nationales n'avait provoqué depuis dix ans qu'un timide effort de protestation et de réforme, s'attendrissaient encore sur le touchant spectacle des nègres enfin affranchis. Lord John Russell l'avait affirmé à la satisfaction générale : les esclaves libérés des Antilles anglaises étaient heureux et prospères. Assis à l'ombre, près des champs de cannes à sucre qui pourrissent faute de bras pour les couper, l'imagination de Carlyle évoque ironiquement ces frères noirs, leurs robustes mâchoires plongées dans les courges succulentes que leur offre gratuitement la nature. Et cependant, en Irlande, la famine sévit meurtrière; à Londres, les colères Chartistes grondent encore, et l'esclavage industriel enchaîne toujours à l'usine les armées de

prolétaires blancs... Mensonge, hypocrisie, erreur monstrueuse que cette lâcheté du cœur, ce fléchissement de la pensée, incapable de voir, de sentir, d'accepter les lois divines des choses. Abolir la servitude, le travail forcé, autant dire abolir la douleur, et la vieille, la biblique nécessité des larmes. Un fait domine l'horizon terrestre de l'homme : quiconque est oisif doit trouver l'ouvrage de ses mains ; à qui ne sait, ne veut le trouver, une autorité bienfaisante a le droit, le devoir de le prescrire. L'héroïsme anglais a dompté la luxuriance d'une terre vierge, à lui la richesse qu'elle peut donner ; son titre impérial de possession a la sanction de la Providence. Et si la traite des nègres est vraiment la honte de l'humanité, qu'elle cesse ; mais si d'autres maux, d'autres hontes crient plus fort encore vers le ciel, que la croisade des volontés s'attache d'abord à les guérir.

Cette même âme de colère anime les « *Feuilles du dernier jour* ». L'Angleterre de 1850, rassurée par la défaite des forces de révolution ou d'émeute, s'abandonnait à la fièvre de la prospérité, des affaires et du luxe. Mais les solutions données partout aux problèmes politiques et sociaux, aux conflits de races, ne sont, aux yeux de Carlyle, que des compromis provisoires ; la tâche indispensable, l'organisation du travail, demeure intacte. Le gouvernement est aux mains d'hommes indécis, médiocres. Le ministère de John Russell ne se soutient qu'avec l'appui des « Peelites » ; tombé du pouvoir depuis 1846, victime des rancunes soulevées par sa grande œuvre, l'abolition des « Corn laws », Peel, le seul homme politique en qui le regard de Carlyle découvre l'étoffe du héros, attend le bon plaisir de l'opinion indifférente. La politique étrangère est livrée aux impulsions de Palmerston ; les liens qui unissaient l'Angleterre à ses colonies, son espoir d'avenir, se relâchent, et nul ne songe à les resserrer. L'administration civile est débordée par les besoins nouveaux d'un âge de développement économique gigantesque et imprévu. Et la question

irlandaise est moins que jamais résolue. Depuis 1845, deux récoltes manquées, les hésitations, les demi-mesures, ont causé ou aggravé une effroyable disette ; l'Irlande s'est dépeuplée, la famine ou l'émigration ont tué ou détaché du sol trois millions d'hommes. En 1849, Carlyle a visité l'Irlande, obsédé par le désir de voir, de connaître toute la réalité ; il est revenu écœuré, sombre, effrayé par la vision des catastrophes prochaines. C'est alors qu'il écrivit, de janvier à juillet 1850. Le titre qu'il choisit, pour la publication en volume de ces huit articles, symbolise l'esprit d'Apocalypse qui les emplit de la menace des jugements célestes.

Le premier article, « *Le Temps Présent* », est une de ces vues générales qu'affectionne Carlyle, parce qu'elles lui permettent de faire intervenir toutes ses idées favorites, et de satisfaire à la loi interne de son esprit, pour qui les questions se tiennent, et le seul ordre est l'ordre inextricable de la vie. Et ce qu'il nous donne, en effet, c'est une nouvelle expression de sa philosophie sociale. La seule note propre est ici un accent d'angoisse et d'irritation plus marqué. Le spectacle d'une Europe secouée par un vent de tempête, de trônes qui se renversent, et de peuples qui tumultueusement s'affranchissent pour retomber honteusement sous une domination incapable, a rempli le prophète d'une âpre indignation. Le temps présent est marqué par le destin, l'heure est tragique et solennelle ; si elle n'ouvre point une ère d'espoirs, elle annonce la finale et irrémédiable désespérance. La démocratie est un fait brutal, terrible et vrai ; contre des rois-fantoches « sham-kings », le peuple a raison ou aura raison. Mais la démocratie n'est pas un gouvernement, c'est une anarchie ; l'exemple des républiques anciennes est trompeur ; trompeuse aussi l'analogie de l'Amérique, avec sa vie publique matérialiste et corrompue, et ses dix-huit millions de sots contents d'eux-mêmes — ceux qu'ailleurs Carlyle appelle des « bores ». L'univers est une monarchie, une hiérarchie ; il n'y aura de salut pour

la constitution anglaise que dans la reconnaissance des chefs héroïques dont le devoir est de commander, comme celui des autres est d'obéir. Ainsi pourraient guérir cet horrible abcès, la misère irlandaise, et toutes ces plaies sociales que vient de révéler la presse, ces trente mille ouvrières d'aiguille que tuent, à Londres seulement, les salaires de famine. Et, dans une harangue humoristique, un premier ministre comme il devrait être prêche aux troupes en déroute de l'armée du travail, l'enrégimentement sous l'autorité bienfaisante de ses capitaines d'industrie.

Chemin faisant, les nègres affranchis et les grotesques erreurs de la philanthropie avaient reparu, et le second essai, « *Prisons Modèles* », s'acharne contre les faux remèdes et les mauvais médecins. Le sentimentalisme « humanitaire » est un mensonge, un « sham » de plus. Il est odieux pour deux raisons surtout : parce qu'il ne guérit point le mal, ne s'attaque point à sa vraie racine ; et parce qu'il l'aggrave, étant animé d'un coupable esprit de pitié morbide pour le crime, qu'il faut haïr. La prison modèle de Pentonville, dernier mot d'un système pénitentiaire soi-disant éclairé par les progrès de la conscience moderne, a révolté chez Carlyle le sens exigeant de la justice, et cette fausse direction donnée à l'effort de bonne volonté sociale prend assez d'importance pour masquer tout le reste ; elle devient un élément essentiel du mal présent, un symptôme alarmant de l'anarchie morale... Savoir punir est le premier article de sagesse pour un gouvernement juste, c'est-à-dire autoritaire autant que bienveillant ; ne pas savoir punir, c'est ne plus aimer la justice ; la charité que l'on donne en trop au coupable, on la refuse par là même à l'innocent. Allant jusqu'au bout de sa pensée, Carlyle définit sa notion propre du Christianisme comme une doctrine de haine, « la saine détestation des coquins ». Et avec ce dogmatisme étrange, avec cet esprit simpliste qui admet, exige partout des réalités antithétiques et tranchées, sans

menaces, sans qualités mixtes et relatives, avec ce fond dualiste et manichéen d'instinct qui est toujours resté le sien, Carlyle affirme qu'il existe en Angleterre « a worst » et « a best man », un prince des bons, un prince des méchants ; que le salut social sera de pendre l'un, d'élever l'autre au gouvernement suprême... Mystique mentalité, celle même des révolutions religieuses et des foules fanatiques, celle même de Cromwell et de ses soldats.

Dans le troisième article, « *Downing-Street* », la pensée de Carlyle se dessine comme plus impérialiste que socialiste, plus préoccupée d'efficacité nationale, d'organisation politique et administrative, que de justice sociale. Ce que réclame, avant tout, son sens réaliste de la vie publique, c'est un bon rendement de la machine anglaise. Contredit-il ainsi ses dénonciations antérieures du mécanisme, ses diatribes contre la superstition moderne des organisations automatiques et compliquées ? Dans une certaine mesure, sans doute ; mais, à la tête de l'administration britannique, il appelle la volonté, l'initiative de quelques hommes — dix hommes, dit-il d'abord, dix ministres ; puis l'idéal se précise : un seul, un premier ministre réformateur. Sir Robert Peel sera ce nouvel Hercule ; il nettoiera les écuries d'Augias, les routines et les formalismes accumulés. Et Carlyle d'exalter à nouveau, comme dans ses « Héros », la toute-puissance et la nécessité de l' « Intellect », la faculté intuitive de voir le vrai et de saisir le bien. Pourquoi le souverain ou plutôt le premier ministre, doués de cette précieuse vertu, ne pourraient-ils choisir eux-mêmes leurs serviteurs, les agents principaux de l'autorité, sans se soumettre au contrôle inefficace, à l'initiative impuissante du Parlement ? Curieuse tentative pour ramener la Constitution anglaise, en sens inverse de son évolution moderne, vers le régime du bon plaisir.

Cette esquisse des réformes immédiatement réalisables est complétée par le quatrième article, « *New Downing*

Street ». C'est un programme plus large et plus précis qu'aucun de ceux qu'eût encore tracés Carlyle ; depuis 1843, le sens des besoins administratifs et des possibilités politiques s'était enrichi en lui. L'organisation qu'il décrit est encore étatiste ; elle implique un élargissement considérable du rôle et des attributions de l'Etat. Mais elle est moins socialiste encore que par le passé. L'idée d'autorité nécessaire et de meilleur rendement national remplace toute notion d'une plus juste répartition des richesses. De l'idéal démocratique, un seul élément subsiste : la possibilité pour le talent de s'ouvrir toutes les charges ; pour le héros, quelle que soit sa naissance, d'être choisi par ses pairs. La doctrine de Carlyle reste essentiellement autoritaire : l'instrument, le siège du pouvoir seront, selon les ressources morales du pays, un homme ou des hommes, un chef ou des chefs ; un ministre réformateur, dirigeant tout de sa volonté souveraine, ou un groupe hiérarchisé de ministres choisis par co-optation. Quelle que soit l'alternative adoptée, Downing Street, la rue des ministres, sera « peuplée par les talents » ; leurs énergies seront dirigées vers des « intérêts vivants et réels ».

Fait significatif, l'attention de Carlyle se porte d'abord sur le Foreign Office, l'organe de la défense politique contre les menaces du dehors, l'instrument de la lutte pour la vie internationale. Son sens impérialiste de l'expansion britannique y exige une adaptation meilleure des moyens aux fins ; non plus des interventions étourdies dans les affaires d'autrui, mais un effort systématique, continu, pour resserrer autour de la mère-patrie le faisceau des colonies et des nations filles et sœurs. De même, il revendique pour le « Home Office » la première place dans la vie intérieure de l'Angleterre. Réorganisé, ce ministère par excellence entreprendra la lutte contre le paupérisme. Et, devançant l'avenir, Carlyle prévoit la formation d'organes nouveaux pour des fonctions non encore suffisamment reconnues. « Un ministre du Tra-

vail, un ministre de la Justice, un ministre de l'Education... Demain matin, ils pourraient tous commencer d'être ». Dans son esprit de réalisme pratique, Carlyle ose élever la voix contre les sanctuaires de l'éducation traditionnelle, les « écoles publiques », les Universités ; il ose même critiquer les routines saintes, l'étude formelle des langues mortes, les « humanités » anciennes, réclamer un meilleur apprentissage de la vie.

Les quatre derniers articles nous ramènent à des problèmes plus platoniques. « *Stump Orator* » exalte la vertu du silence, avec une fougueuse abondance verbale. Le vice corrupteur de la société moderne, c'est que le don superficiel de la parole y est le critère du talent, la condition du succès, l'accès à la vie publique, à toutes les charges. La sagesse, au contraire, est silencieuse... Si une génération entière, au moins une, pouvait perdre la voix, l'humanité serait purifiée. Il faut lire les conseils de Carlyle à la jeunesse anglaise, connaître sa notion mystique du travail fécond de l'idée qu'on garde en soi, de l'appauvrissement qu'est l'expression d'une idée... Notions profondes, perception aiguë de phénomènes obscurs de la vie morale, mais contredite par toute l'existence de Carlyle, par son effort pour s'exprimer sans fin, le soulagement qu'il a toujours éprouvé à s'exprimer. Si cette contradiction, élément nécessaire de l'expérience humaine, n'ôte rien à la valeur de ses intuitions, elle eût pu du moins enrichir et assouplir son sentiment des choses, et le sauver du dogmatisme. « *Les Parlements* » reprend un thème déjà développé à satiété, Carlyle, toutefois, apporte une précision de plus à sa condamnation du régime parlementaire. Il en montre le fonctionnement vicié par deux faits essentiels et nouveaux : l'existence de la presse, qui transporte dans la rue les débats politiques, et rend inutiles les discussions pompeuses du Parlement ; et l'absence du souverain, jadis puissant, chargé du pouvoir exécutif. Le Parlement, jadis son conseiller, réunit aujourd'hui le droit d'agir à

celui de délibérer. « *Hudson's Statue* » répète la doctrine du Héros. Hudson, roi des chemins de fer, a failli avoir une statue de bronze, gigantesque, symbolique, et Cromwell attend encore la sienne... Occasion pour Carlyle de rappeler la véritable nature de l'héroïsme, et la leçon d'idéal qu'une génération matérialiste oubliait.

Plus riche est le dernier article : « *Le Jésuitisme* ». Il revient à l'enseignement primitif de Carlyle, à ses idées anciennes ; rattache une fois de plus sa philosophie sociale, développée depuis vingt années jusqu'à passer au premier plan de son œuvre, à la philosophie métaphysique de « *Sartor* ». C'est la vieille leçon de vérité et de réalité qui est ici enseignée ; la vieille haine du mensonge, crime spirituel par excellence, négation de la véracité suprême de l'univers. Le hasard d'une lecture, et sans doute aussi les rancunes de Carlyle contre la renaissance catholique et le Puseyisme, font cristalliser autour de la morale des Jésuites et de la personne de leur fondateur ses méfiances contre la règle de « fausseté » à laquelle le monde moderne doit, d'après lui, sa corruption intérieure. Nul texte mieux que celui-ci n'illustre les violences sectaires, les obstinations, les étroitesses du génie de Carlyle, et en même temps sa profondeur d'intuition morale, sa fécondité créatrice, les vastes espaces cosmiques où se meut sa pensée, la beauté grandiose de ses visions. Tout l'humour, toute la fantaisie philosophique de « *Sartor* » se retrouvent dans les ironies de la « Philosophie des Cochons » ; et toute la sublimité du poète dans cette page finale où il évoque le tourment inapaisable de la civilisation moderne, poursuivie dans sa fièvre de mouvement et sa rage de progrès par le gémissement venu de l'océan de l'ennui qu'elle porte en elle.

La doctrine de Carlyle contenait-elle des germes de renouvellement ? On serait tenté ici de le croire, et pourtant on hésite à l'affirmer. Deux fois, en ces pages admirables et irritantes, il semble apercevoir, par delà l'ho-

rizon de ses certitudes figées et monotones, les libres eaux de mers inexplorées ; mais chaque fois il s'arrête ; et, s'il proclame la marche éternelle de l'humanité, s'il fait confiance à l'avenir et à ses promesses inconnues, c'est pour l'enchaîner d'avance aux bornes immuables de ses croyances essentielles. Il avait rarement parlé des beaux-arts : sa nature puritaine se sentait mal à l'aise dans leur royaume de sensualité. Il définit encore, dans la « *Vie de Sterling* », l'évangile de l'Art comme l'un des « windy gospels addressed to our poor century ». Ici, le thème du Jésuitisme universel l'amène soudain à esquisser une théorie de la décadence et de la régénération artistiques. Ruskin n'a rien dit de plus, en substance, sur la loi morale de la sincérité dans l'art, ni sur la dignité de l'apostolat esthétique. Carlyle va-t-il ajouter cette riche province aux champs de la conduite, où s'était dépensé son effort ? Il tourne court, et la raison secrète de son hésitation se révèle : pour l'art, il n'a point de respect senti, de chaleureux amour ; l'horreur du mensonge et du « cant », en ces régions où il n'aime pas à s'aventurer, étouffe en lui le goût, l'ivresse, jusqu'au besoin de la beauté. Plus loin, son ardeur l'entraîne à prononcer les mots hardis et symboliques qu'il avait écrits, deux ans plus tôt, dans son journal : « Exodus from Houndsditch ». La libre perspective d'une évolution religieuse indéfiniment ouverte, qui laisserait derrière elle toutes les formes usées de l'esprit hébraïque, est évoquée en quelques mots rapides. « Un exode en des horizons plus larges, dans la lumière de Dieu, une fois encore, où des cieux éternels, mesurant *plus* de trois aunes, nous couvriront encore de leur voûte, et les hommes, incomparablement plus riches d'avoir vécu parmi les Hébreux, continueront leur pèlerinage *humain* ». Vétustes et chargées de miasmes, les hardes des revendeurs juifs seront brûlées ; l'arbre immense de l'Eglise, nourri pendant quarante générations du meilleur des âmes, pourrit à sa base, secoué par les vents du Destin;

il s'inclinera en gémissant, et tombera ; cachées longtemps par son épais feuillage, les étoiles du ciel brilleront à nouveau, et, sur elles, d'un cœur affermi, sans vaines terreurs, l'humanité guidera sa marche éternelle Mais le prophète ne parle ici que par symboles sommaires et brefs ; une gêne arrête l'expression de sa pensée, et, bien plutôt que du respect des orthodoxies établies, elle est faite de l'impérieux *veto* de son instinct. Les étendues, à peine évoquées, se referment. Nous revenons aux ordres nets, définitifs et immuables de la conscience ; le bien et le mal reprennent les formes familières qu'enseignent la Bible et la voix du cœur, et, comme obscurément effrayé d'avoir accepté la possibilité d'une religion nouvelle, Carlyle la nie. La vérité est donnée, elle ne saurait en substance se renouveler ni s'enrichir. « Mes amis, vous n'aurez pas cette religion nouvelle dont vous parlez — il m'apparaît que vous l'avez déjà, l'avez toujours eue. »

Deux ans après, en 1852, il écrivit le fragment rapporté par Froude sur « *l'optique spirituelle* » ; il s'y attaquait une fois encore au sujet redoutable. Le relativisme moderne a déplacé l'axe du monde moral, comme de l'univers physique ; le soleil ne tourne plus autour de la terre, et les croyances, les dogmes émanent de l'homme qui les applique à Dieu. Les conceptions religieuses du peuple juif, créées par lui, pour lui, vaudront-elles éternellement pour tous les peuples ? Ici encore, le prophète s'arrête, et le dernier mot de sa pensée ne nous est pas livré. Peu importe d'ailleurs ; ce dernier mot eût toujours été positif, non pas négatif : il nous l'a donné dans l'affirmation cent fois répétée de la complexité du monde, apportant à la conduite, au bien et au mal, des sanctions simples et nettes.

III

Sterling était mort en 1844, confiant le soin de sa mémoire à l'archidiacre Hare et à Carlyle. En 1848,

parut sa biographie, par Hare, précédant une édition de ses œuvres ; Carlyle n'y retrouva pas l'image véritable de son ami. Sterling, après un court passage, avait abandonné le ministère ecclésiastique ; ses idées religieuses étaient libres et hardies, et la question de son orthodoxie prenait, dans le récit de sa vie, une importance que le prophète, impatient des formules, jugea disproportionnée. Il se mit au travail, et fixa pour l'avenir, comme en se jouant, un portrait si vivant et pénétrant que l'art de peindre les âmes n'a jamais été plus loin.

La *Vie de Sterling* (1851) a été souvent comparée à une oasis de soleil et de calme, parmi les colères tempétueuses où Carlyle avait désormais son séjour. Bienheureuse éclaircie, en effet, et dont le charme met dans son œuvre une note de douceur mélancolique, presque de tendresse. Mais si l'impression d'ensemble est celle d'un apaisement, d'une détente, les échos assourdis du tonnerre grondent encore, et parfois un éclair rappelle que l'orage n'est pas loin. Carlyle néglige ses haines en s'absorbant dans sa pieuse tâche, mais il était trop personnel pour jamais s'oublier longtemps lui-même ; et, comme dans son « *Schiller* » l'analogie, ici le parallélisme de son existence avec celle qu'il raconte oriente sa curiosité, dirige obscurément sa main qui place les accents et les lumières. Relativement discrète, cette préoccupation de soi se trahit surtout à des percées brusques de sermon ou de satire ; et l'inextricable confusion morale d'un siècle sans foi, sa laideur sinistre et sa bassesse, l'obsédante incertitude d'âmes errant dans la nuit du doute, conduites par les feux-follets des fausses doctrines, n'ont jamais été exprimées en termes plus saisissants.

L'ami perdu est cependant dessiné avec le relief incomparable, la touche vigoureuse et incisive, sans cruauté, le sens du trait original, qui font de Carlyle un grand peintre de figures humaines. Il avait la perception vive, fraîche, immédiate du caractère des choses, et

savait le rendre avec une force expressive, une justesse et une brièveté extraordinaires. On a pu rattacher ce don à la saveur paysanne de la sensation et du langage chez son père James, et, chez lui-même, la culture, l'habitude philosophique de l'abstraction n'avaient en rien émoussé cet instinct. Au contraire, son génie lui ajoute une valeur et des effets uniques ; il éclaire de rayons spirituels les objets qu'il décrit, et son imagination, obsédée par les grandes antithèses transcendantales, sait détacher les visages sur un fond de mystère. Pour fouiller ainsi une âme, il fallait aussi avoir un sens puissant de la vie intérieure ; et, pour saisir avec cette précision les lignes et les détails d'un être invisible, posséder un discernement rare des réalités psychiques. Le portrait de Sterling est l'une des fameuses réussites de Carlyle ; mais pour connaître toute la force de son pinceau, l'accent de ses moindres esquisses, il faut lire, outre ses grandes œuvres, ses « *Souvenirs* ».

Aimant et brillant, plein de feu, d'enthousiasme, mobile et divers, Sterling revit, et notre sympathie est prise par cet esprit chaleureux, cette vie noble et précocement tranchée. A peine si, par instants, le jugement de Carlyle, toujours secrètement perceptible, se nuance de critique pour l'ami qu'il domine malgré lui, dont il ne peut pas s'empêcher de sentir et de noter les limites. Mais l'intérêt du livre est surtout pour nous dans l'admirable portrait de Coleridge, et l'effort que fait Carlyle pour se poser, en face de son grand prédécesseur, dans sa véritable relation historique. Nul texte ne nous fait mieux saisir, avec l'essentielle partialité de Carlyle, le contraste de sa clairvoyance et de son aveuglement. Préoccupé de marquer la différence entre l'attitude morale de Coleridge et la sienne, il fait de son propre désintéressement intellectuel le principe d'une opposition absolue. Coleridge apparaît ainsi comme un demi-sincère, trop faible pour aller jusqu'au bout de la franchise intime, et séduit par le mirage semi-volontaire

d'une conciliation entre la raison et la foi. Sa tentative pour renouveler les bases philosophiques de la croyance à l'Eglise anglicane est mise par Carlyle dans un jour douteux. Au contraire, le prophète intolérant de certitudes éthiques qu'il donnait pour indémontrables, le contempteur des dangereuses lumières de l'intelligence, le théoricien des droits suprêmes de la vie, se présente comme le pèlerin passionné de la seule vérité. Ce sentiment de soi est un élément important de la personnalité de Carlyle. Il fixe avec netteté le point vital où commencent à diverger, dans sa doctrine et sa pensée, la franchise courageuse de l'esprit et le subtil sortilège émané de l'instinct.

IV

Au mois d'avril 1866, Carlyle recevait, à Edimbourg, l'hommage de la jeunesse d'Ecosse. Choisi par les étudiants comme recteur de l'Université, il prononçait son discours d'installation solennelle. Par delà les frontières du pays natal, l'Angleterre tout entière, le monde anglo-saxon l'écoutaient ; il avait conquis de haute lutte, avec l'admiration de l'élite, le respect et l'attention des foules. Une génération nouvelle était née, adaptée au ton de son âme, et portant en elle le pressentiment secret de son autorité prophétique. C'était là son œuvre ; les germes qu'avait semés sa main infatigable commençaient à lever ; il avait modifié l'atmosphère, formé lui-même le public capable de l'apprécier. Et la complicité des choses réparait le mal qu'avait fait leur hostilité ; jadis incompris, venu trop tôt, il savait maintenant que son action commencée se prolongerait après lui. Dans cette immortalité, il entrait vivant encore.

Ce qu'enseignait ce discours, c'était la leçon de la vieille sagesse : le devoir de sincérité, la religion du travail, la fécondité de la conscience. Il rappelait les noms héroïques, les fondateurs de l'Ecosse et de l'Angleterre moderne : Knox, Cromwell ; il exaltait à la fois

le savoir, et l'essence morale sans laquelle la science est stérile ; à une jeunesse impatiente d'avenir, il montrait les incertitudes d'un horizon social encore orageux. Mais son pessimisme s'adoucissait au contact de leur allègre énergie ; au sérieux du cœur, à l'effort honnête, il promettait, sinon d'autres triomphes, du moins la paix intérieure, et, avec elle, la santé, récompense essentielle que lui attache la volonté de vivre. Etre saint, c'est être sain : il n'est point de définition meilleure. Rappelé ainsi à la vision des providentielles destinées de la race, il terminait en récitant l'hymne de Gœthe, le chant de marche sublime et large où il croyait entendre la voix propre du génie germanique, et dont les derniers mots sont : « Travaillez — Espérez ».

Le succès fut retentissant : la presse, l'opinion célébrèrent à l'envi la profondeur, les vertus de la doctrine. Et Carlyle écrivait amèrement dans ses *Souvenirs* : « Pas une idée, pas l'ombre d'une idée dans ce discours, que je n'eusse exposée déjà des dizaines de fois, et le pauvre océan, bouche bée, de la sottise en délire le reçoit comme une sorte de révélation inspirée..... »

L'année suivante, les colères se réveillaient, plus ardentes. La seconde loi de réforme électorale allait être votée, plus libérale, plus dangereuse infiniment que la première, et c'était le parti conservateur qui sacrifiait ainsi son programme et sa dignité à de vaines clameurs. Vers la démocratie absolue, un courant irrésistible entraînait l'Angleterre ; rien ne pouvait plus lui épargner le saut des cataractes ; et, parmi ceux qu'emportait, le cœur léger, le grondement du fleuve, combien se demandaient vers quels abîmes ils étaient poussés ?

« *Au fil du Niagara, et après* » est une menaçante homélie satirique. Trois choses sont prochaines dans l'inconnu de l'avenir : le gouvernement du peuple par le peuple, la dissolution des Eglises, la liberté complète du commerce. Et le cours du destin est rapide, déconcertant ; l'unité de l'Allemagne et l'hégémonie prussienne

est imminente ; une guerre civile en Amérique a fait couler des flots de sang pour rompre le contrat salutaire qui liait à ses maîtres le travailleur nègre ; un aventurier politique, Disraëli, a lancé la fortune de l'Angleterre sur les grandes eaux déchaînées ; si la démocratie veut un jour s'achever en république, secouer le mensonge de la royauté, qui l'arrêtera ? Où trouver cependant l'autorité nécessaire, le principe d'ordre, les chefs obéis, les centres d'initiative et de résistance sociale ? Sera-ce chez les hommes héroïques, marqués par le ciel, fils de leurs œuvres ? Carlyle semble moins croire à cet espoir suprême ; son regard se tourne plus nettement vers la vieille aristocratie anglaise. Son prestige bénéficie de son libéralisme politique ; les grands seigneurs accordent au peuple le droit de vote, et le peuple sent se ranimer en lui son respect, sa confiance toujours vivants. Du haut en bas de la société, quelle classe, après tout, peut se comparer à celle-ci, à ces familles solidement assises dans la tradition de leur influence et de leur fortune, dans la dignité patriarcale de leur vie ? En elles résident des possibilités inconnues ; d'elles pourraient émaner la générosité, l'idéalisme, qui rachèteront la vulgarité des mœurs et des aspirations bourgeoises, l'indicible contentement de soi d'une civilisation matérialiste et corrompue.

Noblesse divine de l'âme héroïque, noblesse humaine du sang gardé pur : que tous les forts se rassemblent ; le problème de l'élite est chaque jour plus angoissant ; les souliers à clous de la tourbe populaire menacent de broyer tout ce qui n'est pas, comme elle, médiocre et bas. Qu'à la troupe sacrée accourent, avec les inspirés de l'esprit, les inspirés de l'effort et de l'action, les capitaines d'industrie : chacun aura sa tâche et son rôle. Mais Carlyle ne croit plus autant à l'homme de lettres. La littérature est une besogne dangereuse, insincère ; devant le débordement des livres, des pensées et des imaginations vaines, le prophète a un haut-le-cœur ; sa

foi dans le sacerdoce intellectuel paraît fléchir : avant un demi-siècle, annonce-t-il, toutes les âmes hautes auront fui le mensonge littéraire. Les chefs d'usine, eux aussi, ont déçu l'espérance qu'il avait placée en eux : leur domination apporte avec elle le triomphe insolent et brutal de l'or. Invinciblement, c'est vers les châteaux, les manoirs de l'aristocratie foncière, que se porte son regard ; à elle, il adresse son dernier appel social. Pourquoi n'élargirait-elle pas la fonction imprécise de bienveillance et de protection que lui laissent les mœurs modernes ? Son initiative pourrait se faire sentir dans le domaine vital de l'instruction publique, réformer les écoles, l'esprit de l'enseignement ; elle pourrait reconstruire la vie anglaise sur le modèle de la discipline militaire, admirable instrument de cohésion et d'efficacité. Amorphe, chaotique, le grouillement infini de l'Angleterre moderne appelle une énergique volonté organisatrice ; chaque citoyen doit être mis à sa place, encadré dans les formes salutaires, exercé aux activités coordonnées du corps et de l'âme ; cet effort complémentaire, correctif de l'anarchie démocratique, est l'œuvre de l'avenir ; les Parlements sont impuissants à l'entreprendre ; c'est aux Pairs, vice-rois du royaume, qu'elle revient.

Ainsi le « radical » de 1830 avait suivi la courbe habituelle, et rejoint, dans le sentiment de l'ordre et le respect de l'aristocratie existante, les formes traditionnelles de la sagesse conservatrice. A défaut du héros, le lord héréditaire apparaissait à ses yeux inquiets comme une force, un principe substantiel de salut social. Sa vision politique, sans rien perdre de son intransigeance mystique, se faisait de plus en plus réaliste. D'autres traits sont frappants dans cette dernière version de son évangile pratique : non seulement il répète que des lois industrielles sont nécessaires, que l'Etat doit intervenir, que l'audace des appétits et des instincts doit être domptée, que les faibles, les vaincus doivent être protégés ;

mais il s'éveille à la perception d'aspects nouveaux du mal; il dénonce les rivières souillées, l'air infesté, la face divine de la terre salie et meurtrie. Sa doctrine, ainsi, par bien des côtés, présente, avec celle de Ruskin à la même époque, des analogies frappantes. Il avait lu « *Unto this Last* », « *The Ethics of the Dust* », avec plaisir, avec approbation, et reconnaissait à Ruskin « le plus grand talent pour la prédication qu'eût homme vivant ». Il suivait avec complaisance la croisade de son disciple contre l'économie individualiste, et le louait d'avoir bousculé la vieille et passive notion de l'art, bien plutôt que d'instituer un culte plus ardent de la beauté.

Une fois encore, Carlyle fit entendre sa voix pour louer et pour blâmer. En novembre 1870, l'opinion anglaise, frappée par la victoire inattendue de l'Allemagne, l'immensité de nos désastres, hésitait à se fixer; la pitié, un vague sentiment d'effroi, la crainte d'une puissance nouvelle et trop forte, inclinaient beaucoup à nous donner leur sympathie. Le sage de Chelsea écrivit alors au *Times* une lettre retentissante ; dans les tranchées, autour de Paris, des soldats allemands la lurent, reproduite par les journaux de leur pays, et envoyèrent à l'auteur le naïf témoignage de leur reconnaissance. Avec la dureté biblique du voyant qui montre la justice divine, Carlyle satisfaisait à la fois un amour ancien, une vieille haine : il exaltait la grandeur, la noblesse du génie de l'Allemagne ; il dénonçait la frivolité corrompue de la France, il raillait la compassion des âmes sensibles au spectacle d'une nation châtiée pour ses crimes ; il rappelait les origines historiques du duel séculaire entre les deux peuples, et les torts inexpiables de Richelieu, Louis XIV et Napoléon ; il célébrait l'heureuse naissance de l'empire allemand, gonflé des sèves de l'avenir, appelé à de vastes destinées ; et, unissant avec confiance dans un même vœu les deux branches de l'arbre saxon en Europe, il annonçait que la race « germanique » présiderait au développement du drame humain. « Que la

noble, la patiente, la profonde, la pieuse et solide Allemagne soit enfin pétrie en une seule nation, et devienne la reine du continent, au lieu de la France fantasque, vaniteuse, gesticulante, querelleuse, agitée, irritable, me paraît être le fait politique le plus riche d'espoir qui se soit produit de mon temps ». L'autorité du prophète fit pencher la balance, et l'Angleterre resta officiellement indifférente à nos désastres. La leçon des faits, où Carlyle voyait une révélation divine, ne paraît pas confirmer aujourd'hui, aux yeux de ses compatriotes, des assurances aussi dogmatiques.

CHAPITRE III

DERNIÈRES ANNÉES

La jeunesse et la maturité de Carlyle n'avaient pas été heureuses ; il était trop noble pour goûter un bonheur vulgaire, trop irritable, inquiet et sensitif pour trouver la paix dans la méditation sereine et les affections partagées. Mais à travers ces années sombres passent de brusques éclats de lumière, des jours tranquilles, des moments souriants, des périodes entières où tout autre eût connu la légèreté d'âme, où lui-même, sans se l'avouer, connaissait le repos. Sa vieillesse fut obscurcie par le nuage sans rayon d'une tristesse accablante. Un chagrin, un remords, intensifiés par la générosité même de son cœur, firent de ses dernières années un long gémissement.

La catastrophe avait été annoncée par bien des présages ; mais Carlyle n'avait pas voulu les voir : l'habitude de l'effort, la discipline de pensée, l'hygiène optimiste que s'était imposées sa volonté tendue vers l'action, allaient d'instinct aux conclusions rassurantes, craignaient de s'émouvoir en vain. Jane avait vieilli aux côtés du compagnon qu'elle s'était choisi, stoïquement fidèle à sa tâche ingrate, assez large d'esprit pour ap-

précier la tendresse sincère qui dormait au cœur de Carlyle, pas assez héroïque pour ne point souffrir de sa solitude morale, ou pour cacher sa souffrance à quelques intimes. Depuis la mort de Lady Ashburton, en 1857, la vie du ménage avait été plus unie. Les séparations fréquentes resserraient l'accord ; dans ses lettres, Carlyle mettait le meilleur de ses sentiments. Réunis, son humeur était souvent une épreuve pour elle. La faiblesse croissante de Jane ne mettait point obstacle à son goût pour le commerce délicat d'amis choisis ; par son esprit et sa vivacité toujours brillante, elle faisait le charme des simples réunions de Cheyne Row. On y voyait de nouveaux disciples : Froude, Clough, dont la mort prématurée fut pour le maître une blessure ; Ruskin, dont l'apostolat social rachetait, à ses yeux, l'esthétisme. D'autres s'étaient éloignés, comme John Stuart Mill, rebuté par l'évangile autoritaire du prophète, l'apologie de l'esclavage ; mais le contact de ces deux âmes avait été loyal et profond : elles gardaient l'une pour l'autre toute leur estime, si elles vieillissaient à part, comme les symboles de deux esprits désormais opposés.

Jane souffrait de douleurs et d'insomnies ; ses mouvements n'avaient plus leur souplesse. Il allégea sa besogne domestique en améliorant le service ; il obtint qu'elle fît chaque semaine deux promenades dans une voiture de louage. Ces souvenirs devaient plus tard lui être précieux. Vers la fin d'octobre 1863, comme elle attendait un omnibus dans une rue encombrée de la Cité, elle fit une chute en voulant éviter un fiacre, et fut relevée gravement meurtrie. De cruelles semaines s'écoulèrent avant qu'elle pût, en boîtant, circuler dans la maison. Puis les névralgies redoublèrent, et elle perdit presque complètement le sommeil. La campagne, l'air de la mer, le climat vivifiant de l'Ecosse ne purent rien pour la soulager. Stoïque et souriante, elle se résignait, cachait ses pires misères à son mari ; lui, mettait à les deviner, à les adoucir, un zèle inégal, distrait, maladroit, absorbé sans cesse, re-

conquis par le travail dominateur. Enfin les derniers volumes de *Frédéric* parurent en 1865, et ce fut alors un malaise nouveau, l'épuisement du labeur terminé, l'énervement de l'oisiveté. Jane cependant allait mieux, pouvait sortir ; Carlyle bénit jusqu'à son dernier souffle l'inspiration qu'il eut de lui offrir une voiture. « Jamais âme, écrit-il dans ses *Souvenirs*, ne fut plus reconnaissante pour une si pauvre attention, qui parut en quelque sorte illuminer le reste de ses jours. »

En novembre 1865, Carlyle fut élu Recteur de l'Université d'Edimbourg; à la fin de mars 1866, il partit pour prononcer, selon l'usage, le discours attendu de tous avec impatience; il quitta Jane sur le pas de leur porte, et ne devait plus la revoir. Le 21 avril, comme elle suivait en voiture les allées de Hyde Park, son petit chien qui courait à côté du cheval fut blessé par un autre attelage ; elle descendit, le prit dans ses bras, remonta, et s'affaissa sur les coussins : l'émotion de voir souffrir cet animal qu'elle aimait l'avait tuée. On s'aperçut trop tard qu'elle avait ressenti les symptômes d'une maladie de cœur. Ce coup de tonnerre surprit Carlyle en Ecosse, où il se reposait encore. Il accourut comme dans un cauchemar; sa tendresse se réveilla tout entière, exaspérée par le sentiment de l'irréparable, et le regret de ne pas s'être assez tôt épanchée. Il recueillit tous les souvenirs de la morte; dans ses lettres, ses journaux, il trouva la trace de ses griefs silencieux, de l'amertume qui avait rongé sa vie; et le triste vieillard, atterré par cette révélation torturante, après avoir en vain lutté contre l'évidence, satisfit par un remords poignant une obscure soif d'expiation.

Comme après la mort de son père, il fixa sur le papier l'image de la disparue, l'histoire de sa famille et de leurs relations; récit émouvant, traversé de regrets tardifs, de l'inapaisable chagrin d'avoir compris seulement en la perdant ce que Jane avait été pour lui, ce qu'il avait dû à son aide, à sa sollicitude, à son courage; d'avoir sa-

crifié tant d'heures précieuses, d'occasions fugitives, à la passion desséchante, au dieu jaloux du travail. Parfois l'élancement de la douleur paraît s'apaiser; comme saisi par l'intérêt de ces évocations intimes, Carlyle s'y absorbe, et son imagination semble goûter le charme mélancolique des années abolies. Les portraits primesautiers, intenses, les descriptions vives, l'émotion qui toujours se réveille et perce en un cri soudain, feraient de ces Mémoires les confessions littéraires les plus admirables, s'ils n'étaient trop sacrés pour que l'esprit s'arrête à leur beauté même.

A Menton, où la charité de la seconde Lady Ashburton l'avait attiré, il épuisa le calice de la mémoire, et entraîné par la pente de sa pensée, il nota ses souvenirs d'Irving et de Lord Jeffrey. Sous le déguisement de ces récits consacrés à d'autres, c'étaient les éléments de sa biographie qu'il préparait inconsciemment; presque sans le savoir, il parlait avant tout de lui-même, se racontait à propos, en fonction de l'ami. Depuis longtemps, sa décision était prise et s'était exprimée, que sa vie ne fût point racontée dans les formes habituelles. Une hésitation lui venait depuis le dernier coup qui l'avait frappé : le vague désir d'expier en ne cachant pas la vérité cruelle, le sentiment qu'il n'échapperait pas au sort commun des hommes illustres, le besoin d'expliquer, d'atténuer, en l'avouant, ce que ses rapports avec Jane avaient eu de pénible; autant de motifs des incertitudes, finalement des permissions et des actes, qui nous ont livré ces « *Réminiscences* », presque toutes ses lettres, celles de sa femme, et les documents sur lesquels Froude a construit son œuvre pénétrante, attachante, viciée d'une secrète intention dramatique.

L'histoire des relations entre Froude et Carlyle, des souhaits ou des ordres dont le biographe crut pouvoir s'autoriser, de l'esprit dans lequel il a rempli sa tâche, appartient à une polémique encore ouverte, et dont l'intérêt, trop particulier, n'est point ici essentiel. Il suffira

de rappeler la présence constante, auprès du maître affaibli, de ce disciple sincèrement dévoué, lui-même écrivain distingué, dont les torts tiennent peut-être surtout à la pitié admirative qu'il éprouvait pour la femme brillante, dont le prophète n'avait point su faire le bonheur. En ces dernières années, il fut le compagnon habituel des promenades de Carlyle. Les infirmités de l'esprit respectaient le vieillard; ses forces déclinaient, sa main droite tremblante, puis paralysée, ne lui permettait plus d'écrire ; son impatience ne pouvait accepter de dicter à un secrétaire, mais son indomptable volonté le maintenait debout; sous les ombrages de Kensington, sur les quais de la Tamise, sa figure ravagée passait encore, absorbée en un rêve intérieur, ou s'animant à la dénonciation des erreurs du siècle ; et les petites gens de Chelsea reconnaissaient, dans les omnibus, avec une vénération mêlée d'effroi, l'homme qui avait éprouvé tant de saintes colères, et que le monde respectait à l'égal d'un roi. Sa solitude n'était plus complète; après un court essai, son frère John avait renoncé à vivre avec lui; mais sa nièce Mary Aitken l'entoura d'une pieuse sollicitude. Toujours indépendant, il refusa l'ordre du Bain et une pension que lui offrait Disraeli; mais il accepta l'ordre prussien « Pour le Mérite ». La gloire lui avait apporté par surcroit la richesse ; il eut des générosités délicates. Par testament, en souvenir de sa jeunesse, il légua le revenu de Craigenputtock à l'Université d'Edimbourg, pour des bourses destinées aux étudiants pauvres.

Sa pensée concentrée sur elle-même restait active; elle s'attachait vigoureusement à ses assurances essentielles, et s'appliquait à les défendre contre l'audace critique d'un âge chaque jour plus négateur. Il pouvait à la fois mesurer son influence, et la vanité de son effort. Le ton de la vie sociale avait changé; l'esprit de brutalité égoïste, de matérialisme cynique, contre lequel il avait mené la bataille, s'était atténué; la contagion de la

rigueur morale, de la décence puritaine, de la respectabilité bourgeoise, avait pénétré de bas en haut la société entière; les pires scandales de l'existence publique ou privée avaient disparu; l'Angleterre officielle vénérait le Décalogue, et la vertu était à la mode. Sous la pression des intérêts blessés et des consciences réveillées, l'individualisme économique avait corrigé ses pires méfaits; le remords social avait fait son œuvre, et la revanche des instincts dressait en face du rationalisme utilitaire et industriel des activités idéalistes complaisantes, une renaissance artistique, un renouveau de ferveur religieuse, une vaste entreprise philanthropique de guérison et régénération nationale. L'impérialisme émergeait à la lumière de la conscience; le sentiment de la race, l'orgueil du sang, l'ambition, faisaient frémir entre la mère-patrie et ses filles lointaines une solidarité nouvelle. A cette transformation profonde, d'autres forces que la sienne avaient collaboré; c'était l'œuvre d'une armée spirituelle : poètes, penseurs, artistes, pasteurs d'âmes; par-delà cette élite, une foule impersonnelle, bourgeoisie puritaine, peuple méthodiste; et derrière eux encore, la silencieuse décision d'un génie anonyme et national. Mais le rôle propre de Carlyle était incalculable. Obscurément, il pouvait s'en rendre compte. Ses disciples étaient partout, dans toutes les avenues de l'action et de la pensée; les jeunes gens lui écrivaient comme à leur guide moral, consultaient l'oracle de sa sagesse; il sentait monter vers lui la reconnaissance d'un peuple dont il avait assaini l'âme, fortifié l'énergie. Les esprits influents se réclamaient presque tous de son œuvre; Ruskin le continuait, et de plus en plus cette filiation éclatait aux yeux; les romanciers qui avaient touché le cœur de l'Angleterre, entretenu l'émoi de la charité secourable, lui devaient le fond même de leur doctrine; Dickens, Kingsley s'inspiraient de lui; Disraeli lui prenait des idées. Le siècle approchant de sa fin rendait un autre son qu'à ses débuts, et

dans ce timbre nouveau, il reconnaissait l'alliage de sa pensée.

Mais il était plus sensible à ce qui ne venait pas de lui. Des signes certains livraient à son regard aigu le secret d'un progrès moral trop rapide, trop universel : ce n'était qu'un vernis étendu sur les âmes, et l'apparence seule avait changé. Sa suprême bataille, celle qu'il avait livrée au mensonge, à l'hypocrisie, au cant, était perdue ; la faiblesse de la nature humaine avait été plus forte que sa force. Il n'avait pu régénérer les cœurs. S'exagérant, dans son amertume, l'insincérité des choses, il dépassait même la justice, refusait de voir l'intention vraie des paroles et des gestes, le gain léger de la volonté bonne. L'obsession d'un mensonge immense, d'une fausseté consciente vécue par une nation entière, pesait sur lui, étouffait toute joie, tout espoir. Et les courants hostiles n'avaient pas été ramenés vers leur source ; arrêtés sur un point, détournés, contenus sur d'autres, ils coulaient toujours, baignant silencieusement comme une marée irrésistible les fondements des croyances vitales, rongeant sans trêve, effritant chaque jour un peu du sol sacré. La critique religieuse continuait son œuvre négative, et Carlyle qui annonçait, appelait de ses vœux la ruine de toutes les formes Bibliques, ne pouvait pardonner à l'exégèse d'aller plus vite ou plus loin que lui-même. Il n'avait que de l'aversion pour l'évêque Colenso, pour les auteurs libéraux des « *Essays and Reviews* ». Son esprit jadis souple, fermé depuis longtemps aux idées neuves, se raidissait dans une hostilité violente contre les entreprises de la recherche scientifique. Il n'essayait point de comprendre Comte ou Darwin ; jadis ouvert à toutes les perspectives du devenir humain, il opposait une résistance passionnée à l'évolutionnisme. Si le rationalisme utilitaire était mort comme doctrine, il avait le chagrin de le voir vécu par des générations entières, enraciné dans les mœurs, dans le tranquille optimisme bourgeois ; et l'espérance

que la science ne cachait point d'expliquer l'univers moral en le ramenant à des éléments simples, les progrès du positivisme, du matérialisme, lui semblaient la diffusion plus large, plus profonde encore, de la même corruption intellectuelle.

En face de ces ennemis plus dangereux, qu'il n'avait plus assez de vigueur pour attaquer de front, il s'accrochait obstinément aux certitudes dernières, les plus anciennes qui fussent en lui, celles qu'avait consolidées sa crise de jeunesse, et que l'usure de la vie avait mises à nu sans les entamer ; les certitudes Kantiennes : l'impératif du devoir, le bien et le mal, la liberté de l'âme, les sanctions éternelles, l'existence de Dieu. Tout aussi puritain que par le passé, aussi dur dans ses jugements sur les religions formelles, le catholicisme romain, les pompes anglicanes, il montrait des tolérances inattendues. Un jour, à la cathédrale de Saint-Paul, entendant pour la première fois un service solennel en musique, il s'attendrit jusqu'aux larmes. L'instinct de la conservation religieuse, comme celui du salut social, s'éveillait-il chez lui à l'utilité des traditions extérieures, de la discipline, des cultes hiérarchisés, comme des aristocraties acceptées ? Il serait imprudent de l'affirmer, malgré certains indices. Sa notion de la prière était à peu près celle de Meredith ; impuissante à changer la volonté divine, sacrilège si elle s'obstine à l'espérer, elle est naturelle, légitime, nécessaire comme épanchement du cœur, aspiration angoissée, cri d'appel, silencieux autant que possible. Son attitude dernière vis-à-vis des questions suprêmes dessine déjà celle du pragmatisme contemporain. Il est vain, il est funeste de discuter sans trêve l'origine, le fondement de la foi en Dieu, de la foi au bien ; ces croyances ne sont pas du ressort de l'intelligence, mais de la vie et de l'action ; agissez, et vous les sentirez naître en vous. « Crois ce que tu dois, voilà une règle qui n'a pas besoin d'être appuyée. » A l'athéisme scientifique, il faut répondre par l'affirmation de l'idéalisme quand même ; par la volonté obstinée que Dieu et l'âme

restent vrais. C'est la position de l'anti-intellectualisme récent, qui a trouvé dans l'intuition victorieuse son refuge. Vingt ans de plus, et Carlyle eût vu triompher la doctrine qu'il avait douloureusement pressentie, au succès de laquelle il a tant contribué. « Personne ne peut raisonner avec ces gens-là, ou ne peut le faire avec la moindre utilité. La logique ne résoudra jamais le problème, ou le résoudra — paraîtra le résoudre — en leur faveur. Celui qui ne trouve pas les traces de Dieu dans son âme, ne trouvera jamais Dieu dans le monde de la matière — rien que des tourbillons de force là, des règles d'airain, la mort universelle, l'indifférence impitoyable... C'est dans l'âme de l'homme... que le Très-Haut peut se révéler face à face, splendide comme le soleil, libre de toute chicane et de tout jargon. Là, sûrement, et nulle part ailleurs... »

Carlyle mourut paisiblement le 4 février 1881. Prévoyant l'offre qui serait faite d'une sépulture à l'abbaye de Westminster, il avait exprimé le désir qu'elle fût refusée. Après la mort de Jane, il avait souhaité reposer plus tard auprès d'elle, à Haddington. On peut voir une justice symbolique, quel qu'ait été sur ce point son sentiment personnel, dans la préférence finalement donnée au vieux cimetière d'Ecclefechan, où étaient ensevelis son père et sa mère. Il fut ainsi réuni à ceux dont il était resté le plus près toute sa vie.

CONCLUSION

Il a été le plus grand des utilitaires. D'autres, avant lui, dans son pays même, avaient usurpé ce titre, et construit patiemment un pauvre édifice d'idées logiquement liées, où étaient réunies les preuves de la doctrine et les formules de son application. Pour ces pédants, secs et bas, Carlyle n'eut pas assez d'ironies ; il disloqua sans pitié leur système, et son humour de géant aimait à en secouer au vent les morceaux lamentables. Il savait bien qu'avec leurs prétentions réalistes, les Benthamites n'étaient que de naïfs intellectuels, obstinément voués à la recherche d'un idéal futile, désintéressé, chimérique, d'harmonie rationnelle entre les idées, au culte d'une sorte de beauté sévère et lointaine. Ils s'appelaient des utilitaires, et ils oubliaient que la vie, la santé, l'équilibre sont le premier souci de l'homme, la condition nécessaire de la réalisation de toute valeur humaine. Insensés ! Leur sagesse à courte vue détruisait les bases mêmes du bonheur qu'ils voulaient définir et réglementer. D'une large et profonde perception tranquille, Carlyle savait bien que les lois de la vie, et l'utilité véritable, c'est lui qui les représentait ; il en saisissait tous les éléments intérieurs, inextricablement mêlés au réseau même des actions et réactions vitales, et tous les aspects, toutes les règles aussi, depuis le cours subconscient des pensées jusqu'aux démarches et aux gestes de l'être social. La foi, l'hygiène morale, le jeu sain des émotions, toutes les assurances et les disciplines qui forti-

fient, exaltent, rafraîchissent, renouvellent l'âme pour les combats de chaque jour ; la pratique du devoir, sans laquelle la volonté se dissout et le désir dévorant ronge la force de l'être ; l'exercice des affections et des haines salutaires, que l'expérience ancestrale a codifiées et divinisées : il savait bien que là était la condition indispensable d'un moi organisé, homogène, efficace, de la joie et du succès. A ce prix était la conquête du monde, et peut-être, si l'infini ne démentait pas certains rêves, la conquête d'un monde meilleur. Les individus, les peuples, les races, assez souples d'intuition, assez respectueux de la majesté incomparable des faits, pour soumettre leur conduite à ces lois suprêmes obscurément entrevues, recevaient de la Providence le royaume de la terre, et l'Histoire en était l'éclatante démonstration. Terrifié par l'effroyable vision d'une Angleterre aveugle et oublieuse des règles sacrées, livrée aux fièvres des vains idéals, aux caprices de l'intelligence, aux sensualités de l'art, ou surtout aux plaisirs grossiers et à l'appétit brutal des richesses, il sentait monter en lui la marée de la colère prophétique, et, seul devant tous, éperdument, il criait, montrant du doigt l'abîme, la destruction proche, les sanctions certaines de la nature outragée, les vengeances divines.....

Et ce qu'il criait, c'était l'idéalisme. Il ne voulait pas que le corps existât, lui donnait seulement une ombre d'existence ; il affirmait que l'homme, dans l'univers où le temps et l'espace construisent un décor relatif à ses yeux bornés, doit agir selon des maximes prudentes, augustes, auxquelles la difficulté de modérer ses passions et d'imaginer les fins surnaturelles a toujours associé un caractère d'élévation et de noblesse ; il prêchait l'idéal, il enseignait la morale et la religion ; il les enseignait si passionnément que, dans son zèle, il meurtrissait les églises, ne voulait voir que le divin, les correspondances établies par une justice immanente entre certaines attitudes d'âme, et la mort ou la vie. Et l'admi-

ration, la reconnaissance des hommes allaient vers ce héros libre d'esprit, qui bravait leur courroux ou leurs moqueries pour leur rappeler qu'ils mourraient s'ils ne sacrifiaient pas tout au désir de vivre.

Son utilitarisme ainsi fut le seul vrai, le seul profond ; celui de l'instinct et de la volonté, non celui de l'intelligence. Il fut assez averti des règles secrètes de la santé morale pour ne pas le donner comme but à lui-même, pour ne pas aller jusqu'au bout de la conscience qu'il prenait de lui : la conscience claire n'est-elle pas l'ennemie dangereuse des réflexes efficaces ? Il laissait toute l'intensité du désir qui l'animait s'attacher à des fins médiates, se dépenser en élans vers les conditions idéales de la vie ; il se donnait la force suprême de la générosité, la conviction enivrante du désintéressement. Le culte du vrai, il le sentait, possédait entre toutes les croyances une force d'attraction singulière, une vertu inspiratrice de sacrifice ; dès lors, ce n'était plus assez d'associer la religion du vrai à celle de la vie ; il oublia la seconde, l'effaça dans la première ; non seulement il proclama que le vrai seul permet de vivre et que le mensonge fait mourir, mais il cria que le devoir le plus certain des hommes est de chercher le vrai, de tuer en eux toutes les faussetés volontaires, les illusions entretenues par la paresse et la lâcheté ; et plus que tous les méchants ou les vicieux, il dénonçait les hypocrites, ceux qui prétendent croire ou ceux qui croient qu'ils croient. Et les accents du prophète ressemblaient ainsi étrangement aux exhortations d'autres sages, les fanatiques de la raison, que pourtant il haïssait.

Mais aussitôt que la recherche du vrai aboutissait à des conclusions dangereuses, mettait en péril les certitudes morales sur lesquelles l'équilibre repose, menaçait les assurances sacrées auxquelles Carlyle tenait d'une prise plus ferme que toutes les autres, il apparaissait bien que la vérité n'était point pour lui la déesse suprême ; sa fureur s'éveillait contre les imprudents,

les insensés qui ne faisaient pourtant que ce qu'il avait prêché de faire. Pour Darwin, pour les positivistes, il n'eut point d'indulgence : ne suivaient-ils pas le démon de la science jusqu'à des marais sans fond, où s'enlisait la foi de l'humanité en elle-même ? Leur doctrine était affaiblissante, et donc en quelque façon ils avaient tort ; et, s'ils avaient tort, c'était donc que leur doctrine était fausse. Et l'on apercevait ainsi que, pour le prophète, le devoir essentiel était de chercher le vrai, mais à la condition que le vrai fût compatible avec la vie ; à la condition que le vrai fût ce qu'il croyait.

Tel était, dans la trame même de son évangile, le rapport de l'utilitarisme fondamental avec ces motifs d'action que l'habitude humaine vénère indistinctement comme nobles et purs : la morale, la religion, la science ; il les faisait siens, les assimilait, se parait d'eux, pour mieux les ramener à sa fin propre. Une autre activité sereine a séduit les enthousiasmes des hommes, et c'est l'art : mais ici Carlyle ne tentait même pas la synthèse qu'ailleurs il réussissait triomphalement. Dans ses visions, la beauté venait bien ajouter son prestige aux décisions silencieuses de la divinité immanente ; la poésie de l'imagination imprégnait d'une grandeur épique, d'un éclat violent, sauvage, les destinées morales de l'humanité comme les paysages de la terre ; mais si Carlyle avait le sentiment du beau, il n'en eut pas la théorie ; sa nature puritaine était trop rebelle à la sensualité sacrée ; il vécut, il pensa, il prophétisa en dehors des temples, ceux de l'art comme ceux des religions établies ; il n'essaya point de dériver les sources spirituelles de force et de joie que fait jaillir l'abnégation de l'artiste, vers le courant unique et dévorant de la volonté de vivre. Ruskin devait le faire après lui. Effort d'absorption et d'intégration où il faut voir le sens profond de la doctrine, et l'œuvre propre de Carlyle ; effort sincère, car la mesure de toute valeur est pour lui l'énergie vitale, et les conciliations qu'elle sanctionne sont, par

là-même, conformes au vœu divin des choses ; effort fécond, car il a favorisé, développé les conditions psychologiques de la force et de la santé dans l'âme d'une nation, et même d'une race.

Cette action positive ne doit pas être obscurcie par l'influence provisoirement contraire qu'il a pu exercer ; par son œuvre destructrice des mensonges et des conventions mortes ; elle seule est essentielle, et tout s'y ramène. Par elle, il a été le grand régénérateur de la vitalité anglaise moderne. Sa doctrine ainsi le dépasse infiniment ; elle est ancienne, impersonnelle comme le génie de son pays, dont il a été, à une heure critique, l'expression amère, indignée. Par sa bouche, c'est la troupe anonyme des soldats de Cromwell, des émigrants puritains, des paysans et des mineurs calvinistes ou méthodistes, c'est l'Angleterre pratique, mystique, conquérante et guerrière, qui, après trois siècles d'existence et d'activité silencieuses, a trouvé enfin une voix digne d'elle.

Il y avait, il y a encore, dormant au cœur des foules anglo-saxonnes, une énergie d'action sans rivale, une préférence passionnée de l'action à la pensée, une haine des dehors trompeurs qui masquent le fait, réalité suprême ; un sentiment profond du secours nécessaire que l'action doit implorer des causes surnaturelles ou spirituelles. Ces éléments, unis en une synthèse indissoluble, et formant les fibres les plus intimes et les plus fortes d'une race, d'une âme collective, ont pris conscience d'eux-mêmes dans l'esprit de Carlyle ; son œuvre en a été l'infatigable affirmation, la démonstration répétée. Comme il les a amenés à la lumière, il les a élevés à l'expression abstraite, philosophique ; il en a ainsi élargi la portée, la prise sur le réel, et donc est entré en conflit superficiel avec les formes, les expressions courantes de ces sentiments et de ces instincts.

C'est ainsi que Carlyle a pu passer dans sa patrie pour un briseur d'idoles, un hérétique, un prophète ré-

volutionnaire. Mais il n'est pas venu pour combattre la religion de ses compatriotes ; il est venu pour la confirmer et la fortifier, en l'allégeant d'un poids inutile de formules vieillies. Dégagés par lui, mis en pleine lumière, imposés à l'attention de tous, ces thèmes ont nourri désormais, plus consciemment, l'effort d'un peuple ; et toute l'affirmation de son être moral que ce peuple a faite depuis, toutes ses réactions pour mieux vivre et mieux être, sont sorties de lui. Il a donné le signal de la revanche des instincts ; la croisade sociale, l'impérialisme, se rattachent à lui ; les pionniers, les soldats de la race conquérante, les hommes d'état, les chefs d'industrie, vivent de sa doctrine diffuse, qu'ils ont assimilée. Les Ruskin, les Kipling sont les héritiers de sa pensée, qu'ils ont développée ou enrichie de variations secondaires. Nulle œuvre n'est donc plus importante que la sienne ; il a façonné, trempé l'âme d'un siècle. Si l'Angleterre a évité les abîmes de la corruption morale et de l'individualisme économique, c'est en grande partie à lui qu'elle le doit.

Certains aujourd'hui, il est vrai, s'effraient pour elle d'autres abîmes, qu'il n'a point vus, ou vers lesquels sa doctrine la conduit : l'orgueil national, le culte de la force, le pharisaïsme plus subtil que l'hypocrisie, l'étroitesse d'une culture hébraïque, les desséchantes vertus égoïstes. Malgré l'âpreté de sa critique, la révision des valeurs morales se fait contre lui ; car sa pensée ne contient pas un principe de renouvellement : elle a trop fortement marqué les limites de sa tolérance. Ceux-là mêmes, tel Meredith, qui furent ses disciples, compteront dans l'histoire des idées comme des forces de sens contraire. Le puritanisme d'un Shaw n'a plus rien de commun avec le sien ; un Galsworthy donne aujourd'hui à la conscience anglaise des leçons qu'il n'eût point comprises. On peut accepter encore l'esprit de son « message », mais point les applications qu'il en a faites lui-même ; seul cet esprit est libérateur ; le reste est

trompeur, asservissant. Son influence n'est féconde qu'à ceux qui lui demandent un exemple d'indépendance et de courage moral.

Riche sans être inépuisable, son enseignement n'est pas tourné vers l'avenir, mais vers le passé, auquel il rattache passionnément le présent, auquel il subordonne l'avenir. On peut même dire qu'en élevant, comme Burke, à la conscience, une tradition dont la supériorité était d'être inconsciente, il en a compromis la durée. Il a galvanisé l'Angleterre puritaine, mais par là-même a mieux défini les éléments de sa faiblesse comme de sa force ; et s'il paraît difficile d'imaginer que meure jamais l'énergie religieuse et morale qu'il a formulée et précisée, on peut redouter pour elle l'éveil des tendances contraires, les atteintes de la critique de soi, qu'ignorent seules les heureuses activités instinctives. Ici encore, le point de perfection des choses est peut-être voisin de leur décadence.

Par bonheur, le mouvement pragmatiste, si harmonique à son influence, est venu corriger à temps l'une de ces faiblesses, la plus apparente. Carlyle affirmait, d'une part, qu'il faut être avant tout sincère, chercher le vrai, ne point s'aveugler de l'illusion de la croyance ; de l'autre, il répétait inlassablement, en faisant rouler au ciel toutes les foudres de la destinée, que sans la piété et la foi en Dieu jamais nation ni individu n'avaient vécu ni prospéré. Les esprits scrupuleux ou bizarres pouvaient, en certaines circonstances, être amenés à éprouver, entre ces deux injonctions également dogmatiques, quelque embarras. La théorie récente d'après laquelle la mesure du vrai est fournie justement par les exigences de l'action et de la vie, a résolu fort à propos le problème que le prophète avait posé sans le résoudre, ou dont il avait seulement pressenti la solution. Le primat de la volonté pratique et de l'utilité vitale est le fond même de sa doctrine ; l'anti-intellectualisme contemporain, s'il n'est pas tout entier sorti de lui, est l'épanouissement

suprême et l'élargissement naturel de sa pensée. On peut dire que la fortune philosophique, sinon la durée concrète, de son influence, est liée à celle de la puissante marée qui a submergé pour un temps toutes les habitudes de la réflexion, et déplacé l'axe de l'honnêteté intellectuelle.

II

Mais si le penseur a moins créé d'idées qu'il n'a été l'écho sonore, multiplié par une puissante énergie mentale, d'une tradition avant lui plus active que spéculative, quel jugement porter sur l'homme et sur l'écrivain ? L'homme est grand, et rien ne peut lui faire perdre notre sympathie ; elle va vers lui pour l'amour qu'il n'a pas toujours su montrer, et pour la souffrance qu'il a courageusement supportée, s'il n'a point su, ainsi qu'il l'enseignait, souffrir en silence. Ne parlons point d'héroïsme, pas plus que de sainteté ; Carlyle a été faillible comme toute pensée humaine, et sa lumière intérieure l'égarait aussi souvent qu'elle le guidait; la violence qu'il veut faire à nos esprits et à nos consciences a sa source dans l'erreur autant que dans l'assurance du vrai. Son caractère eut des faiblesses, l'histoire de sa vie a ses taches et ses misères. Tel qu'il fut, il est permis de ne pas l'aimer par-dessus tous les maîtres ; d'autres eurent plus de douceur, de charité, de justice aussi; d'autres ont plus ajouté au trésor de l'esprit, ou rouvert au cœur des sources plus fraîches ou plus jaillissantes. Mais nul ne lui refusera la grandeur encore, la sincérité, l'abnégation, ou du moins une certaine forme de sacrifice de soi. Il a donné l'exemple admirable d'une existence toute vouée au service de l'idéal, sous la forme où il pouvait le concevoir : le respect national et l'observance des règles sacrées. Dans la généralité impersonnelle de ce désir, tout alliage intéressé s'efface de sa doctrine : il a rêvé d'une victoire de la vie où sa volonté de vivre pouvait s'oublier elle-même.

Dans sa seule infortune, celle dont le remords accabla sa vieillesse, la tentation est grande de voir une logique immanente, un juste retour des choses. Sa doctrine a été vécue par lui passionnément, et elle a porté ses fruits naturels : la concentration rigoureuse dans un dessein intérieur d'énergie — ici, d'énergie intellectuelle et spirituelle — sacrifiant tout ce qui n'était pas elle, l'épanouissement des instincts et des sens, l'élargissement des sympathies, le bonheur des autres et de soi. Sur les ruines de ce bonheur, Carlyle a marché en triomphe. Il ne pouvait le regretter : c'était son but. Une fatalité plus forte que toutes, condamnait à souffrir toute existence liée à la sienne. Des déceptions qu'elle eut à subir, Jane Welsh fut à moitié responsable ; et pour le reste, il faut en trouver la cause dans l'évangile austère auquel le prophète l'immolait en s'immolant. Il est instructif et salutaire d'apercevoir, chez Carlyle même, et à son foyer, les premiers fruits de sa doctrine : une vie — la sienne — soutenue, fortifiée pour l'action, pour l'action sans trêve, pour le recommencement quotidien de l'effort ; une preuve éclatante de la salubrité de ce pain amer ; et une autre vie meurtrie, sacrifiée au-delà de son consentement libre, privée des joies qui eussent été pour sa faiblesse la vérité et la certitude suprêmes. La valeur pratique de cette sagesse, et ses limites, ne pouvaient être mieux symbolisées.

La grandeur de l'écrivain s'impose à ceux mêmes que l'homme ou le penseur n'ont point conquis. Carlyle est l'un des poètes les plus vigoureux qu'ait produits l'Angleterre moderne. Quand l'effet utile de sa parole sera épuisé, c'est par là encore qu'il vivra dans l'avenir. Les insuffisances de son instinct artistique, son imparfait sentiment du rythme, ne lui permirent pas d'écrire en vers ; mais il eut de la poésie tout le reste, et l'essentiel. Sa vision du monde est celle même à laquelle s'était efforcée la génération romantique des Wordsworth, Coleridge et Shelley : la perception du spirituel dans le

matériel. Mais l'intransigeance, les hautes perspectives de l'idéalisme allemand donnaient du premier coup à son regard une portée, une acuité souveraines ; vécue par son imagination, l'irréalité du temps et de l'espace assurait à tous les spectacles qu'il évoquait un double aspect de vie et de rêve. Une profondeur brumeuse se découvre à ses yeux derrière les plans de la nature ou de l'histoire ; les êtres y baignent, et soudain s'y fondent, disparaissent ; ou des ténèbres de la mort le passé surgit, toujours vivant. Ces brusques plongées, ou ces rappels aussi brusques, enivrent l'esprit d'une obsession poignante et grandiose ; la poésie, le sens du mystère et de l'au-delà, imprègnent ainsi plus intimement que chez aucun autre écrivain tous les aspects du réel. Nul poète n'a possédé, à un plus haut degré, la sublimité dans l'imagination ; n'a su plus fortement évoquer l'infini, les éternels silences, derrière les visions et les bruits éphémères de la vie.

A son incomparable pouvoir d'évanouissement métaphysique, cette imagination joint le don anglais de force concrète et d'énergie pittoresque ; elle peut concentrer des rayons éclatants sur les images, aussi bien que les dissoudre ; la vigueur colorée du récit, de la description, la précision du détail, la richesse expressive de la langue, font du style de Carlyle un des plus intenses qui soient ; il parle aux sens autant qu'à la pensée, ou du moins, à ceux des sens qui n'ont point de sensualité, qui ne participent que de l'esprit ou de l'énergie musculaire. Les détentes, les saccades, les rythmes tourmentés de ce style, son harmonie discordante, son accord intérieur avec les violences, l'âpreté, l'ironie, l'humour de la pensée, en font un instrument unique, créé par un tempérament, impossible à d'autres, et dont le timbre original met une note inoubliable dans le chœur de la prose anglaise. L'art de Carlyle, comme sa doctrine, a ses faiblesses et ses limites ; ce qu'il y a de plus profond dans l'un et dans l'autre, ce qui en assurera le mieux la

durée, c'est la force, l'énergie, capable de faire violence aux idées, de les subjuguer, sans les avoir soumises ni disciplinées; capable aussi, sans pouvoir ni vouloir réaliser la beauté parfaite, de faire jaillir du monde et de l'âme les fragments admirables de la beauté.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

I. Textes

Parmi les nombreuses éditions publiées par la maison Chapman and Hall, de Londres, on peut recommander : « *The People's Edition* », 1872, etc.; 37 volumes in-12; 1 fr. 25 le volume.

Sartor Resartus. 1 volume.

The French Revolution, 3 volumes.

Past and Present, 1 volume.

Heroes and Hero-Worship, 1 volume.

The Life of Schiller, 1 volume.

Oliver Cromwell's Letters and Speeches, 5 volumes.

Critical and Miscellaneous Essays, 7 volumes.

Wilhelm Meister, 3 volumes.

Latter-Day Pamphlets, 1 volume.

The Life of John Sterling, 1 volume.

The History of Frederick the Great, 10 volumes.

Translations from Musæus, Tieck and Richter, 2 volumes.

The Early Kings of Norway; The Portraits of John Knox, and General Index, 1 volume.

Parmi les publications posthumes, éditées séparément, on peut citer, outre les divers recueils de lettres :

Reminiscences of my Irish Journey in 1848; Londres, 1882.

Lectures on the History of Literature (avril-juin 1838); Londres, 1892.

II. Œuvres traduites en français

Histoire de la Révolution française; traduite par E. Regnault et Od. Barot. Paris, Baillière, 1865-7.

Les Héros: le Culte des Héros et l'Héroïque dans l'Histoire; traduction et introduction par J. Izoulet-Loubatières. Paris, A. Colin, 1887.

Sartor Resartus; traduit par Edmond Barthélemy. Paris, *Mercure de France*, 1899; nouvelle édition, 1904.

Cathédrales d'Autrefois et Usines d'Aujourd'hui (Past and Present); traduit par C. Bos, avec une préface par J. Izoulet. Paris, *Revue Blanche*, 1901.

Pamphlets du dernier jour; traduits par E. Barthélemy. *Mercure de France*, 1906.

Lettres de Th. Carlyle à sa mère, traduites par Emile Masson. *Mercure*, 1907.

Essais choisis de critique et de morale; traduits avec une introduction par E. Barthélemy. *Mercure*, 1907.

Nouveaux Essais choisis de critique et de morale; trad. et introduction par E. Barthélemy. *Mercure*, 1909.

Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle; traduites par Elsie et Emile Masson; 2 volumes; *Mercure*, 1910.

Olivier Cromwell: sa correspondance, ses discours; traduit par E. Barthélemy. *Mercure*; vol. I, 1910; vol. II, 1911.

Correspondance de Carlyle et Emerson (1834-1872); traduite par E.-L. Lepointe. Paris, A. Colin, 1912.

III. Principales études en français sur Carlyle

H. Taine : *L'Idéalisme Anglais: étude sur Carlyle*. Paris, Germer-Baillière, 1864.

J. Gazeau : *L'Impérialisme Anglais; son évolution* :

Carlyle — Seeley — Chamberlain. Paris, A. Rousseau, 1903.

Pages choisies de Carlyle; traduction et introduction par Emile Masson. Paris, A. Colin, 1905.

Edmond Barthélemy : *Thomas Carlyle*; essai biographique et critique. Paris, *Mercure de France ;* 2e édition, sans date.

IV. Bibliographies générales

Il existe deux bibliographies de Carlyle :

R.-H. Shepherd : *The Bibliography of Carlyle:* a list arranged in chronological order of the published writings in prose and verse of Thomas Carlyle (from 1820 to 1881). Londres, 1881.

J.-P. Anderson : Bibliographie complète, arrêtée à l'année 1887, et jointe à l'étude de Richard Garnett : *The Life of Th. Carlyle* (Londres, Walter Scott ; Great Writers), 1887.

— Ces listes sont aujourd'hui très incomplètes. Pour les documents biographiques maintenant accessibles, en particulier pour les recueils de lettres, et pour les études critiques récemment publiées en anglais, en allemand, etc., le meilleur guide est le catalogue de la bibliothèque du Musée Britannique. — M. Emile Masson a publié dans le « *Mercure de France* » (1906, tomes 61 et 62), un résumé de la controverse relative à la vie privée de Carlyle.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE IV : PREMIERS ESSAIS.

CHAPITRE V : SARTOR RESARTUS.

LIVRE II

Le Prophète et son Temps.

CHAPITRE I : CHEYNE ROW.

CHAPITRE II : LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE.

CHAPITRE III : LA PHILOSOPHIE SOCIALE.

LIVRE III

Les Répétitions Passionnées.



